

4^{ème} JOURNÉE DE L'INSTITUT DE L'ENFANT
« APRÈS L'ENFANCE »
18 mars 2017

Bibliographie

Équipe biblio : Frédérique Bouvet, Maud Ferauge et Thomas Roïc avec Jean-Pierre Denis, Lucie Ducournau, Isabelle Guillermic-Goebels, Zoubida Hammoudi, Christophe Le Poëc, Fanny Levin, Elena Madera, Rosana Montani, David Oger, Marion Outrebon, Claire Piette, Isabelle Pontecaille, Christelle Sandras, Pascale Simonet, Anne-Marie Sudry.

Usez de la bibliographie évolutive, raisonnée, non exhaustive, riche et incomplète... Il y a les bibliographes qui ont cherché tous les éclats qui peuvent donner de la lumière sur ce qui se passe « Après l'enfance », ceux qui brillent d'un savoir sur les ados ou ceux qui les accompagnent au jour le jour, dans leur poche, sur leurs écrans et même au détour de la page d'un livre. Vous trouverez trois entrées :

Un ado chez nous : Occurrences Freud, Lacan, Miller, auteurs du Champ freudien.

T'es sérieux ! : Il y en a qui ont dit des tas de choses sérieuses, ou pas, sur les ados et sur cet artifice signifiant, l'adolescence. Découvrez ce qui se dit chez les psys, les socios, les ethnos, les politiques, les artistes....

Life-No life : La vraie vie c'est quoi pour les ados ? Et la no-life alors ! Une BD, une musique, un jeu vidéo, un film, un manga, un bouquin... C'est la vie, y'en a partout !

Bonnes lectures, recherches et découvertes !

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| Un ado chez nous (Freud, Lacan, Miller, auteurs du Champ freudien) ----- | 3 |
| Axe 1 : La construction de l'adolescence ----- | 3 |
| Axe 2 : Le temps des métamorphoses ----- | 16 |
| Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence ----- | 30 |
| Axe 4 : Nouveaux éclats du corps ----- | 48 |
| Axe 5 : Le savoir est un événement ----- | 63 |
| Axe 6 : Symptômes dans la socialisation ----- | 72 |
| | |
| T'es Sérieux ! (Ce que disent les autres psychanalystes qui ne sont pas de notre champ, artistes, politiques...) ----- | 83 |
| Axe 1 : La construction de l'adolescence ----- | 83 |
| Axe 2 : Le temps des métamorphoses ----- | 89 |
| Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence ----- | 93 |
| Axe 4 : Nouveaux éclats du corps ----- | 98 |
| Axe 5 : Le savoir est un événement ----- | 100 |
| Axe 6 : Symptômes dans la socialisation ----- | 101 |
| | |
| Life-No life (Ce qui parle aux ados) ----- | 105 |

Un ado chez nous (Freud, Lacan, Miller, auteurs du Champ freudien)

Axe 1 : La construction de l'adolescence

S.FREUD

« Les métamorphoses de la puberté » [1905], *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, PUF, Gallimard, 1962, p. 110-142.

« En même temps que ces fantasmes incestueux sont rejetés et dépassés, s'accomplit un travail psychologique propre au temps de la puberté, qui compte parmi les plus importants, mais aussi les plus douloureux, à savoir l'effort que fait l'enfant pour se soustraire à l'autorité des parents, effort qui seul produit l'opposition, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne. » (p. 137)

« Bien que nos connaissances sur la vie sexuelle infantile présentent de grosses lacunes, nous avons tenté d'analyser les changements amenés par la puberté. Au nombre de ces changements, nous avons considéré comme particulièrement importants : la subordination de toutes les excitations sexuelles, quelle que soit leur origine, au primat des zones génitales ; ensuite, le processus par lequel est trouvé l'objet. Ces deux phénomènes sont préfigurés dès l'enfance. » (p. 151)

« Les explications sexuelles données aux enfants » [1907], *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 7-13.

« Tout ce que fait la puberté c'est de donner aux organes génitaux la primauté parmi les zones et les sources qui procurent du plaisir : par là, elle contraint l'érotisme à se mettre au service de la fonction de reproduction [...] D'autre part, l'enfant est capable bien avant d'avoir atteint la puberté de réaliser la plupart des exploits psychiques de la vie amoureuse (la tendresse, le dévouement, la jalousie) ». (p. 9)

« Le créateur littéraire et la fantaisie » [1908], *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Folio essais, 1985, p. 31-46.

« L'adolescent cesse donc de jouer, il renonce apparemment au gain de plaisir qu'il tirait du jeu. Mais quiconque connaît la vie psychique de l'homme, sait que presque rien ne lui est aussi difficile que de renoncer à un plaisir qu'il a une fois connu [...] De même, l'adolescent quand il cesse de jouer, n'abandonne rien d'autre que l'échafaudage sur des objets réels ; au lieu de *jouer*, maintenant, il se livre à sa *fantaisie*. Il se construit des châteaux en Espagne, il crée ce qu'on appelle des rêves diurnes ». (p. 36)

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle. L'homme aux rats » [1909], *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 199-261.

« On doit se rappeler que les "souvenirs d'enfance" des hommes ne sont fixés qu'à un âge plus avancé (le plus souvent à l'époque de la puberté), et qu'ils subissent alors un processus de remaniement compliqué. [...] On peut reconnaître clairement que l'adolescent cherche à effacer, par des fantasmes concernant sa première jeunesse, le souvenir de son activité autoérotique » (note de bas de page 2, p. 233)

« *Le roman familial des névrosés* » [1909], *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 157-160.

« Que l'individu au cours de sa croissance, se détache de l'autorité de ses parents, c'est un des effets les plus nécessaires mais aussi les plus douloureux du développement. Il est tout à fait nécessaire que ce détachement s'accomplisse et l'on peut admettre que chaque être humain ayant évolué normalement l'a, dans une certaine mesure réalisé. (p. 157)

« *Pour introduire la discussion sur le suicide* » [1910], *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris, PUF, 1984, p. 131-132.

« Mais le lycée doit faire plus que de ne pas pousser les jeunes au suicide; il doit leur procurer l'envie de vivre et leur offrir soutien et point d'appui à une époque de leur vie où ils sont contraints, par les conditions de leur développement, de distendre leur relation à la maison parentale et à leur famille. » (p. 131)

J.LACAN

« *Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie* » [1950], *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 125-149.

« Il est d'autant plus significatif de reconnaître [la forme] dans la succession des crises, sevrage, intrusion Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du moi dans une forme toujours plus aliénante pour les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. Cette forme est produite par le phénomène psychique, peut-être le plus fondamental qu'ait découvert la psychanalyse : l'identification, dont la puissance formative s'avère même en biologie. Et chacune des périodes dites de latence pulsionnelle (dont la série correspondante se complète de celle qu'a découverte Franz Wittels pour l'ego adolescent), est caractérisée par la domination d'une structure typique des objets du désir. » (p. 141)

Le Séminaire, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* [1959-1960], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986.

« La référence à l'enfance, l'idée de l'enfant qu'il y a dans l'homme, l'idée que quelque chose exige de l'homme d'être autre chose qu'un enfant, et que pourtant les exigences de l'enfant comme tel se font perpétuellement sentir en lui, tout cela est, dans l'ordre de la psychologie, situable historiquement. » (p. 33)

« Au temps de Pascal, si l'on parle de l'enfance, c'est pour dire qu'un enfant n'est pas un homme. Si l'on parle de la pensée de l'adulte, ce n'est jamais, en aucun cas, pour y trouver les traces d'une pensée infantile. Pour nous, la question ne se pose pas dans ces termes-là. » (p. 34)

« Et quand nous parlons de l'être adulte, à quelle référence nous rapportons-nous ? Où est-il, le modèle de l'être adulte ? » (p. 34)

Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* [1971], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« À l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] Il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la

femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage. Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme. C'est cela qui constitue la relation à l'autre partie. C'est à la lumière de cela, qui constitue une relation fondamentale, qu'est à interroger tout ce qui, dans le comportement de l'enfant, peut être interprété comme s'orientant vers ce faire-homme. De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant ». (p. 31-32)

Le Séminaire, livre XIX, ... *Ou pire* [1971-1972], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2011.

« Ce qui est curieux, c'est la façon dont le Parménide l'introduit. L'Un [...] chez petit Un, tout cela n'est que bavardage. Ne traduisez pas [adoleschia] par l'idée qui s'agit d'adolescents [...] [adoleschia] veut dire bavardage ». (p. 130)

J.-A. MILLER

« *Sur le Gide de Lacan* », quatre séances du séminaire d'étude approfondies : cours de l'orientation lacanienne (fin 1989), *La Cause freudienne*, n°25, 1993, p. 5-30, version numérique.

« Une des choses les plus frappantes [...], et qui pour nous, du point de vue clinique, constitue un rappel tout à fait important, est que nous n'en sommes pas du tout ici à considérer qu'à cinq ans, tout est joué pour le sujet. Un des aspects d'étrangeté, un de ces "estrangements" que nous pouvons éprouver à l'égard de cet abord, vient du fait que le processus déterminant pour le sujet se poursuit dans l'adolescence, et jusqu'à vingt-cinq ans [...] Grâce à Delay, grâce aussi au travail d'élaboration de Gide, nous sortons de ces limites, et s'ouvre devant nous un horizon plus complexe, où un processus susceptible d'effet décisif se poursuit jusqu'à vingt-cinq ans. L'idée est plutôt séduisante. » (p. 7)

« *L'orientation lacanienne. Pièces détachées* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Dans les années soixante : le divorce, les familles recomposées, le fils ou la fille hippie et militant anti guerre du Vietnam. De nos jours, il faut raconter sous divers scénarios la traversée des âges de la vie et spécialement de la longue adolescence (Friends), la coexistence des communautés, le mélange des amis gays et lesbiens et hétéros, le débat sur les valeurs familiales dans suburbia et les célibataires des grandes villes de Sex and the City. Et aussi transformer la vie en un scénario de film d'action-hero, avec la dose de comique nécessaire pour faire fonction de réel. » (Cours du 9 mars 2005)

« *L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Et le plus souvent – pour ne pas dire toujours – quand un axiome se dégage, on s'aperçoit qu'il avait été refile au sujet, dans son enfance, à un moment spécial de disponibilité et d'ouverture, par quelqu'un de sa famille ou de ce qui en tenait lieu, et que le sujet qui parle est aussi bien un sujet parlé. D'où Lacan a proféré le

néologisme du parlêtre (JAM écrit le mot au tableau), un être parlé parlant, qui acquiert par là une densité spéciale qui permettrait de dire que le parlêtre c'est l'ensemble de cette articulation (JAM encadre les quatre symboles du discours) : ce n'est pas le sujet, c'est le sujet et l'articulation et le produit de l'articulation. Cette articulation S1 S2 n'est pas nécessairement la sienne, au contraire c'est même primordialement celle de l'Autre. » (Cours du 10 décembre 2008)

« [En direction de l'adolescence](#) », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« La définition de l'adolescence est controversée. On peut prendre bien des perspectives sur celle-ci, elles ne se recouvrent pas [...] Toutes ces définitions ne se recouvrent pas exactement. Ce que l'on peut dire d'une façon générale, c'est que l'adolescence est une construction [...] l'esprit de l'époque, c'est que tout est construction, que tout est artifice signifiant [...] Dès lors que l'adolescence est une construction, rien n'est plus aisé que de la déconstruire ». (p. 191-192)

« Sa thèse [Robert Epstein], pas sottise du tout, est que nous créons l'expérience adolescente d'aujourd'hui en empêchant les adolescents – plus précisément, en anglais, les teenagers, de thirteen à nineteen, de treize à dix-neuf ans, nous dirons “les ados” – d'être ou d'agir comme des adultes ». (p. 192)

« Il [Robert Epstein] remarque que dans l'histoire de l'humanité, les ados étaient bien davantage considérés comme des adultes. Ils vivaient avec des adultes et ils pouvaient le prendre comme “modèle” [...] Alors que maintenant, nous faisons vivre les ados entre eux, isolés des adultes et dans une culture qui leur est propre, où ils se prennent les uns les autres pour modèle ». (p. 192)

« [En psychanalyse] on s'intéresse à ce que j'appellerais, sans aimer l'expression, “le développement de la personnalité”, les modes d'articulation du moi Idéal et de l'Idéal du moi, c'est-à-dire à tout ce qui est présent dans “Pour introduire le narcissisme” de Freud ». (p. 194)

« Nous avons aussi l'adolescent André Gide. Dans le texte de Lacan [...] Gide nous est décrit dans le moment de l'adolescence, et peut-être même d'une adolescence prolongée, puisque sa personnalité n'est considérée achevée que vers ses vingt-cinq ans, ce qui est quand même assez tardif. Par exemple, Lacan nous décrit André Gide *teenager*, qui se promet de protéger sa cousine Madeleine âgée de quinze ans, deux ans de plus que lui. Il écrit: “dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus “rouges tourmentes” de l'enfance [...] cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte [...] On saisit ici, et j'aime beaucoup cette expression, “l'immixtion de l'adulte” dans l'enfant. Nous pourrions chercher justement à préciser les moments d'une telle immixtion. Il y a comme une anticipation de la position adulte chez l'enfant. C'est d'ailleurs avec une affaire d'immixtion que la personnalité est supposée s'achever [...] Il y a donc là une forme logique qui peut être étudiée pour elle-même: la forme de l'immixtion ». (p. 194-195)

« [Philippe La Sagna] considère que l'adolescent d'aujourd'hui reste “suspendu à un futur liquide au sens de Zigmunt Bauman”. » (p. 196)

« [L'adolescence] elle-même est une procrastination, si je puis dire. » (p. 196)

« C'est sur les adolescents que se font sentir avec le plus d'intensité les effets de l'ordre symbolique en mutation – que nous avons étudié les années précédentes dans le Champ freudien, en y consacrant même un congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP) – et, parmi ces mutations de l'ordre symbolique, d'abord la principale, à savoir la déchéance du patriarcat. » (p. 198-199)

« J'ai trouvé aussi très significative une notation de Philippe Lacadée qui analyse pour ces sujets adolescents la demande de respect, une demande inconditionnelle de respect : “Je veux être respecté.” Mais c'est en même temps, comme il le note, désarticulé de l'Autre : personne ne sait “ qui pourrait satisfaire [cette demande] tant la question de l'Autre à qui elle s'adresse reste obscure.” Je dirais même que c'est une demande vide, c'est vraiment l'expression d'un fantasme : *Qu'il serait beau d'être respecté par quelqu'un qu'on respecterait !* Mais comme on ne respecte rien ni personne, on est en déficit de respect de soi-même. » (p. 200)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bassols., M, « L'enfance sous contrôle », *Lacan Quotidien*, n°217, 2012. <http://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2012/05/LQ-217.pdf>

« L'enfance est d'abord un fait de discours. Ce que l'on entend aujourd'hui par "enfance" est constitué nécessairement comme un " temps passé", plus ou moins idéalisé, comme un lieu repéré dans et à partir du discours de l'Autre [...] L'enfance est donc d'abord constituée comme lieu antérieur et extérieur à un discours. L'enfant est celui qui doit rester nécessairement à la charge de l'Autre, sans pouvoir se faire sujet d'une responsabilité sociale ». (p.1-2)

Coccoz V., « La clinique des adolescents : entrées et sorties du tunnel », *Mental*, n°23, 2009, p. 87-98.

« Définir l'adolescence comme “la plus délicate des transitions” (*Hugo V., Les travailleurs de la mer*) permet de concevoir cette sortie de la puberté dans une logique du discours, et non simplement comme étape du développement biologique [...] Si, l'appliquant à ce trajet particulier de la vie, l'on s'en tient fermement à ce principe psychanalytique qu'*il n'y a pas de sujet sans Autre*, ceci prend alors valeur d'axiome: “Il n'y a pas d'adolescent sans Autre”, à savoir – outre parents, professeurs ou tuteurs –, l'institution ou l'analyste. Les réponses, la position des adultes qui viendront ou non investir la fonction de l'Autre, acquièrent une importance fondamentale, décisive, pour l'entrée et pour la sortie du tunnel (*Cf. Freud S., Les métamorphoses de la puberté*) ». (p. 87)

« Il serait plus pertinent de parler d'adolescences au pluriel. En effet, chaque adolescence étant liée à une expérience subjective et à une histoire particulière, sa modalité “critique” et la forme que prendra sa conclusion ne peut être généralisée, ni standardisée. » (p.87)

Cosenza D., *Le refus dans l'anorexie*, Rennes, PUR, 2014.

« Nous pouvons avancer l'hypothèse que l'adolescence fonctionne comme ce temps logique nécessaire à produire ce “ lien à établir de la maturation de l'objet a” qui est justement l'objet cause de désir. Le réveil pulsionnel de la puberté remet en jeu, de façon radicale, pour le jeune l'objet a, l'objet perdu qui cause son désir ; il faut

maintenant en repositionner la fonction pour le sujet à l'intérieur d'un nouveau lien avec la pulsion, par rapport à l'enfance. » (p. 197)

« L'enfance peut être vue comme temps de l'aliénation où l'enfant est, généralement, dans la position d'objet dans les mains de l'Autre, l'adolescence est le temps où il pourra en tant que sujet se rapporter aussi bien avec le champ de l'Autre qu'avec l'objet qui cause son désir [...] Ce passage demande un triple effet de transformation du sujet autour des trois registres [...] Au niveau du réel pulsionnel, il faut restituer la fonction de l'objet *a*, effet de la sé-partition où l'enfant perd un morceau de soi [...] à travers sa cession au champ de l'Autre et sa localisation dans le corps de l'Autre sexe [...] Au niveau symbolique, l'adolescent est à la recherche d'un nouveau langage et d'une manière personnelle de se nommer dans son être au sein du lien social [...] Au niveau imaginaire, il s'agit, pour l'adolescent de reconfigurer son rapport à l'image de son corps et à sa propre identité, à la lumière du travail et des effets de restructuration pulsionnelle et de ré-nomination symbolique de son être même ». (p. 197-198)

Cottet S., « Le sexe faible des ados: sexe-machine et mythologie du cœur », *La Cause freudienne*, n°64, 2006, p. 67-75.

« L'adolescent fait généralement obstruction au discours convenu de la psychopédagogie. Une classe d'âge aux écarts aussi mouvants [...] et surtout dont le franchissement est aussi incertain, brouille le message de l'éducateur le plus convaincu [...] Le poncif du stade de développement ou de passage crucial entre deux époques pâlit face à l'explosion des normes encore incarnées par la génération de leurs parents, et par-dessus-tout celle de la norme sexuelle [...] Le psychanalyste ne peut en rester à l'affirmation d'états d'âme invariants déclenchés à la puberté ». (p. 67)

Deltombe H., « Sortir de l'adolescence », *Mental*, n°23, 2009, p. 99-107.

« Pendant long temps, la question de l'adolescence n'est pas posée car on passait directement de l'état d'*infans au statut d'adulte*. À présent, on constate que l'adolescence débute de plus en plus tôt et se prolonge tard. Un nouveau terme est apparu il y a quelques années, celui d'*adulescent*, pour caractériser ceux qui ne parviennent pas à en sortir [...] L'anthropologue américain Franz Boas a été le premier, en 1925, à lancer une étude sur l'adolescence. Il faisait l'hypothèse d'un phénomène moderne lié à l'émergence des sociétés industrielles n'ayant pas la capacité d'accompagner les jeunes vers l'âge adulte en les intégrant à la vie sociale, et voulait la vérifier avant que les contacts se multiplient entre sociétés modernes et cultures traditionnelles. Une de ses jeunes étudiantes, Margaret Mead, publié les résultats de son travail en 1928 sous le titre *Coming of age in Samoa*, confirmant que l'adolescence n'est pas un moment de crise à valeur universelle, mais qu'elle est bien une conséquence culturelle de l'évolution des sociétés ». (p. 99)

Dhéret J., « L'adolescence est traumatique », *La petite Girafe*, n°20, 2004, p. 110-114.

« Curieusement nous avons l'habitude de dire que l'adolescence est une construction de notre modernité. C'est la réduire aux semblants qui recouvrent le réel dont elle témoigne, ce que le Moyen-âge n'ignorait pas. Certes l'adolescence est un concept historique, culturel. Cependant, les fabliaux nous ont appris à la rapporter

aux manifestations visibles de la puberté, à la considérer comme une réponse singulière ». (p. 111)

« Le Moyen-âge ne confondait pas l'adolescent avec l'enfant ni avec la jeunesse. Les treize / seize ans possédaient des qualités propres, des fonctions narratives qui n'était plus celles de l'enfance et pas encore celle de l'âge adulte. » (p. 111)

Donnart J.-N, Oger A, et Ségalen M.-C., « Passer de la comptabilité à la compatibilité », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 25-26..

« Une certaine logique opératoire s'en dégage : dans ce moment si singulier de l'adolescence où, du point de vue de l'inconscient, le sujet est confronté à un point de non-savoir, à l'absence de réponse de l'Autre quant au sexuel, une hâte se fait jour, un point d'urgence, un appel : la reconnaissance du désir, comme "remède à l'angoisse (Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, le transfert [1960-1961], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 434). Il est bien différent d'être confronté à ce qui divise et angoisse, seul, voire exclu de l'Autre qu'avec un partenaire qui s'y rend sensible et se prête à son traitement [...] L'enjeu est moins situé dans une plainte ou dans l'histoire familiale du sujet, que logé dans le "hors-système", soit ce qui ne cadre pas (ou plus) avec le discours courant ». (p. 25-26)

Guillot É., « Le moment de la puberté », *Letterina*, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Normandie, n°22, 1999, p. 17-29.

« La catégorie de l'adolescence comme classe d'âge est une construction récente. La notion n'apparaît que d'une façon très isolée chez Freud, alors qu'au contraire, dès ses premiers écrits, il met l'accent sur le moment de la puberté. Il souligne le retentissement qu'a sur le sujet ce moment de réveil de la pulsion, lorsqu'il est confronté au réel de la transformation du corps [...] À la suite de Freud, Lacan soulignera également les effets traumatiques spécifiques de la rencontre avec la sexualité à la puberté. Cependant, c'est à des raisons liées à la structure du langage, que Lacan rattache les difficultés rencontrées par le sujet dans ses relations avec l'autre sexe. Chez les êtres humains à la différence du monde animal régi par l'instinct, il n'y a pas en effet un savoir inscrit dans l'organisme qui viendrait dire au sujet comment faire avec l'autre sexe. Il lui faut se débrouiller seul. Ce défaut structural n'est pas sans incidence. Tout un pan de la symptomatologie qu'on observe à l'adolescence en est la conséquence logique ». (p. 18)

Lacadée Ph., « Les scrupules du crépuscule », *Terre du Cien*, n°18, 2006, p. 27-28.

« Plutôt que d'aborder l'adolescence à travers la "crise d'adolescence", nous préférons tout d'abord suivre les traces de Victor Hugo et appeler "la plus délicate des transitions" ce moment de passage où se réactualise pour le sujet le malentendu de sa naissance : "les deux crépuscules mêlés, le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant". » (p. 27)

« Au moment de la puberté, surgit quelque chose, des transformations, une tension, devant quoi les mots défont. Le sujet est confronté à une jouissance inconnue qu'il ne sait comment traduire, d'où le sentiment de la pudeur et de la honte, voire de la haine de soi, haine de cette part d'étrangeté qui surgit de façon contingente au cœur de son être [...] Pour le sujet adolescent, le nouveau, c'est l'apparition de son défaut de savoir dans le réel à partir de quoi il doit inventer ». (p. 29)

Lacadée Ph., « La modernité ironique et la Cité de Dieu », *La Cause freudienne*, n°64, 2006, p. 37-46.

« L'enfant de la banlieue [...] est proche de cet enfant déchet qui trouve là, la certitude de son être. Il se tient là, assuré de sa jouissance, usant d'une langue codée qui vient pour lui faire autorité. Il a déjà été séparé de cette routine qui aurait pu faire de sa vie un déroulement heureux, s'il avait consenti à en passer par le nouage du signifiant et du signifié, usant alors du savoir dont l'Autre serait porteur ». (p. 40)

Lacadée Ph., « La clinique de la langue et de l'acte chez les adolescents », *Quarto*, n°99, 2011, p. 57-62.

« Notre thèse est de prendre ce moment, dit de crise de l'adolescence, pour y faire valoir que son enjeu fondamental se situe dans le rapport du corps de l'adolescent moderne à la langue articulée, celle dite du sens commun. Je propose d'appeler une "crise du langage" ou une "crise de la langue articulée". À partir de là, surgit la question de l'acte si importante quand le sujet ne peut plus articuler son être à la langue de l'Autre ». (p. 57)

Lacadée Ph., « Que se passe-t-il à presque 17 ans ? » *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 125-138.

« L'adolescence est avant tout un signifiant de l'Autre qui sert, depuis la fin du XIX^e siècle, à désigner ce moment particulier de la vie relevant d'un temps logique propre à chacun. L'adolescent adopte une nouvelle façon de parler, de dire et de vivre les sensations inédites qui surgissent en lui et le confrontent à du nouveau, remettant en valeur ce bel énoncé de Rimbaud : "trouver une langue". » (p. 126)

« L'espace de liberté de parole que nous offrons aux adolescents, dans la séance analytique, dessine un cadre pour que le sujet trouve la voie du nouveau dans le dire. » (p. 137)

Langelez-Stevens K., « Clinique de l'adolescence avec Joyce ou il n'y a pas la catégorie "adolescents psychotiques" », CPCT-ADOS, *Des adolescents en crise*, Charleroi, 2016, p. 83-85.

« Grâce à l'étude des nœuds borroméens et de la fonction de son œuvre littéraire pour James Joyce, nous pouvons avec Lacan envisager la clinique de l'adolescence d'un point de vue moderne, qui correspond à l'état subjectif des jeunes que nous rencontrons dans les consultations CPCT (ou dans les services de santé liés aux écoles, dans les centres de désintoxication, etc.) [...] Ces jeunes désorientés, errants confrontés à l'absurdité de la vie, sans désir pour inscrire un fil dans leur existence, sont légion à l'époque où le mythe du Père est complètement consommé par le Père Noël version Coca-Cola. La liberté ainsi gagnée se révèle davantage un poison qu'un cadeau. Elle n'est pas ressentie comme l'ouverture du champ des possibles par ceux qui n'ont pas connu la censure et la répression. Pour eux, la liberté peut prendre la forme d'un désert angoissant duquel rien n'indique la sortie. (p. 83)

La Sagna Ph., « L'adolescence prolongée, hier, aujourd'hui, demain », *Mental*, n°23, 2009, p. 17-28.

« La sortie de l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte sont liées aux conventions et semblent être de plus en plus retardées [...] On considère généralement qu'une sortie de l'adolescence est aussi une entrée dans la vie active. Le fait que les jeunes

restent plus longtemps chez leurs parents est lié à différents facteurs, très étudiés par les sociologues et par les journalistes: – l'allongement des études; – l'impossibilité réelle de trouver des conditions d'établissement, c'est-à-dire un logement et un travail ; – la troisième raison, plus intéressante pour nous, est la soi-disant absence de rupture de valeurs entre les générations. Les jeunes ne sont plus en rupture avec les idéologies et les modes de vie censés être de leurs parents. Depuis 1968, il y a une continuité entre enfants et parents ». (p. 17-18)

« Autrefois, le "toujours" ou le "pour toujours" survenait assez vite. Bien souvent, entre seize et dix-huit ans, le sujet savait avec il allait être "pour toujours" en amour et quel métier il allait faire "pour toujours". Aujourd'hui, le sujet est censé avoir plusieurs vies, plusieurs métiers, voire plusieurs familles, des familles recomposées. Le problème est alors que le sujet passe sa vie à choisir et non pas à vivre. La liberté de choix est préservée plus que tout. Et, cette façon de préserver en tout le choix, d'être devant plusieurs hypothèses sans en choisir aucune et de les essayer un peu toutes, est exactement la position subjective de l'adolescent. Aussi, l'adolescence n'est pas simplement prolongée dans le temps, elle est, de plus, valorisée socialement comme prolongement généralisé et adolescence généralisée. La société propose d'être d'éternels adolescents, toujours prêts à quelque chose qui va venir et qui ne vient pas, toujours en train de s'entraîner à ce quelque chose qui va venir ». (p.19)

« Au XX^e siècle, Freud avait l'idée qu'il fallait une action extérieure, une action sociale, pour séparer l'enfant de sa famille [...] La société faisait donc usage de tous les moyens afin que, chez l'adolescent, se relâchent les liens familiaux qui existaient pendant l'enfance. Ce qui a changé depuis Freud, c'est que la société ne fait plus grand-chose pour accomplir cette tâche. En effet, la première chose à faire serait de donner aux jeunes les moyens de se séparer de la famille. Or, le plus souvent ce n'est pas le cas ». (p. 19)

« Au milieu des années soixante tout le monde, et donc aussi les psychanalystes, se passionne pour l'adolescence. C'est la naissance des *Teen-agers*. C'est la naissance de l'adolescence comme entité définie, comme groupe social. » (p. 23)

Leguil C., *L'être et le genre : homme / femme après Lacan*, Paris, PUF, 2015.

« En finir avec Eddy Bellegueule est un texte hors du commun [...] L'auteur écrit pour en finir avec Eddy, ce garçon rejeté par sa famille, par les collégiens et par tous les autres garçons du village, ce garçon qu'il a été et ne sera plus jamais. Pour Édouard Louis, Eddy ce n'est pas lui, c'est un autre, comme une peau qui s'est détachée de lui et qui est devenu roman [...] Devenir le bouc émissaire de l'Autre pour s'excuser d'être à part. Telle fut la première position d'Eddy Bellegueule, son premier effort pour essayer de comprendre ce qui lui arrivait. » (p. 144)

Leguil F., « D'un gouffre l'autre », *Par Lettre*, n°24, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, p. 12-23.

« L'adolescence est un sujet d'actualité depuis que le mot est utilisé dans nos modernes échelles des âges et des générations. L'enfance, on la vit, la "maturité" on l'attend et on y tend : l'adolescence, on la traverse. C'est un passage. L'adolescence est un ensemble de phénomènes d'actualité, comme Freud parlait des "névroses actuelles" ». (p. 12)

« L'adolescence n'est plus conçue depuis trente années comme elle l'était depuis bientôt deux siècles. Dans un raccourci bien évidemment excessif, une période qui commence avec Saint Just et s'achève avec Daniel Cohn-Bendit faisait de l'adolescence une révolte contre une autorité, préalable au retour d'un accord du sujet avec ce qui régit la collectivité : moment d'insurrection, de crise, de lutte et de contestation des lois que l'on reconnaît ensuite, moment de séparation avec une nouvelle aliénation, moment d'insurrection d'une vérité de la pulsion contre le savoir qui faisait de l'adolescence un symptôme chargé de sens, aigu et passager. On peut considérer, à l'instar des développements que repère Jacques-Alain Miller dans son enseignement, que ce moment est davantage aujourd'hui retenu pour ce qui se déroule dans le champ de la jouissance, dans celui des satisfactions d'un sujet. C'est un peu comme si nous étions passés d'une adolescence, tel un symptôme reçu comme un message, à une adolescence tel un symptôme observé dans un événement de corps. » (p. 13)

Mattet J.-D., « Adolescence et identification : un moment singulier », *Letterina*, n°22, *Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Normandie*, 1999, p. 3-17.

« La distinction d'une période située entre l'âge d'enfant et l'âge d'adulte s'est imposée progressivement depuis la révolution et plus encore au XX^{ème} siècle. C'est sur cette base biologique et sociologique que la définition de l'adolescence s'est développée, recevant plus récemment un habillage psychologique, mais celle-ci reste assez floue et le terme de crise ne fait qu'accentuer une difficulté à repérer les traits de structure, les différences symptomatiques ». (p. 3)

Majhoub Lilia, « Père-versement orienté », *La petite Girafe*, n°14, 2001, p. 17-24.

« La crise d'adolescence, vient se situer dans une série de crises qui s'ordonnent selon Lacan ainsi : " le sevrage, l'intrusion, l'Œdipe, la puberté, l'adolescence". Chaque crise refait " une nouvelle synthèse du moi". Face à cette synthèse, il y a les pulsions, lesquelles dans l'adolescence sont en plein éveil. Entre cette synthèse du moi et les pulsions, c'est une sorte de combat qui s'engage. Ces dernières se trouvent frustrées, car l'idéal censé les orienter se perd, comme je le souligne plus avant, de plus en plus de vue. D'où le relais crucial à prendre par l'objet a, eu égard à cet idéal. » (p. 18)

Naveau L., « Solitude de l'être parlant », *Mental*, n°23, 2009, p. 108-113.

« L'on a coutume de dire que l'adolescence est un *passage*, un *moment de conflit*. Freud la nommait *puberté* et Lacan l'a évoquée en terme de *réel* et de *rêve*. Le poète l'appelle *délicate transition*, le psychanalyste parle de *malentendu*, d'*éveil*, d'*exil*, tentatives de nommer ce qui relève d'un réel qui échappe aux mots et qui peut faire perdre son chemin. Il arrive qu'un psychanalyste soit convoqué comme passeur du réel de l'adolescence et, que cette inscription dans un autre discours ait des conséquences. » (p. 108)

Naveau L., « L'adolescent, son cercle et ses réseaux », *Adolescents, sujets de désordre*, Éditions Michèle, 2016, p. 139-154.

« En fait, l'adolescent fait énigme pour l'Autre comme pour lui-même » (p. 139)

Page Ch, (co-auteure Jodeau-Belle L.), « *Savoir et jouissance dans L'Éveil du printemps : une approche du non-rapport sexuel éclairée par la préface de Lacan* », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 33-82.

« Dans cette pièce [L'éveil du printemps] il n'y a pas de fable [...] mais un entremêlement de différentes bribes d'histoires qui montrent la complexité de la période de l'entrée dans l'adolescence. Ainsi, l'articulation entre l'interdit et la jouissance (qui survient du fait du trou dans le réel que constitue le réveil de la sexualité à l'adolescence) se tisse comme dans un rêve, par un mode d'écriture qui heurte les conventions dramatiques de l'époque [...] Confrontés à la rencontre avec la chose sexuelle, ces personnages adolescents témoignent des recherches d'un chemin à assumer pour chacun afin de tenter de se faire homme ou femme ».
(p. 36-37)

Poblome G., « *Bon-heurts et mal-heurts dans la rencontre avec le sexuel* », *Courtill en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Force est de constater que le père n'est plus très vaillant de nos jours . Il ne tient plus la route et les idéaux non plus . La fonction du père , dans le monde d'aujourd'hui, traversé par le discours de la science et le capitalisme , n'a plus bonne presse. Et c'est justement pour cette raison que l'adolescence est un phénomène contemporain. La contestation de l'adolescence, qui commence de plus en plus tôt et se termine de plus en plus tard, est contemporaine de la chute de la fonction paternelle et des idéaux . Le père , et le discours qu'il véhicule , sont aujourd'hui considérés comme une imposture dont l'adolescent se fait le non -dupe. »

Rouillon J.-P., « *L'adolescence à contretemps* », *Le Poinçon, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Massif Central*, n°10, 2000, p. 26-31.

« La question que pose l'adolescence vécue comme un moment de crise, comme une période dangereuse pour le jeune s'accompagne de la crainte, de la peur de la précocité. Exposé trop tôt aux problèmes de l'adolescence, le jeune ne peut que se perdre, se pervertir. Cette peur vient en fait recouvrir ce qui au cœur du passage de l'enfance à l'adolescence – soit le surgissement de la puberté. Cette peur vient faire signe de ce que la rencontre avec le réel de la jouissance a laissé comme trace indélébile. Si la société tente depuis plus d'un siècle de dater ce passage, de l'inscrire dans une classe d'âge, ce passage nomme en fait une expérience particulière, celle d'une nouvelle rencontre avec la jouissance. » (p. 26-27)

« Le passage à l'âge adulte résulte du lien social que peut constituer le sujet en opérant un nouveau nouage entre l'imaginaire, le symbolique et le réel. Classiquement, pour nous, ce nouveau nouage s'effectue à partir de deux registres : ceux du choix d'objet et de l'identification sexuée. Mais le passage à l'âge adulte paraît aussi dépendant de la place que la société des adultes peut octroyer au nouveau venu. Dans une société se fondant sur la valeur de socialisation du travail, c'est, bien sûr, le spectre de la fin du travail qui vient faire consister cette prolongation du temps de l'adolescence. Dès lors, la fin de l'adolescence ne résulterait plus d'une élaboration du sujet visant à traiter la surprise du surgissement d'une jouissance, mais relèverait d'un symptôme touchant la société elle-même. »
(p. 27)

« La question qui surgit pour le sujet au moment de la puberté vient se traiter sur fond de la névrose infantile. Traiter la question de l'adolescence en la réduisant à la puberté, c'est en fait privilégier ce qui revient toujours à la même place, c'est dès lors faire peu de place à la nouveauté. C'est préserver plutôt ce qui ne change pas. » (p. 28)

« Le prolongement de l'adolescence ne résulte plus d'une stratégie du maître, mais est la conséquence du déclin de la fonction paternelle à l'œuvre dans nos sociétés modernes. Ce déclin est le plus souvent lié à la question de l'autorité.

C'est la fonction d'interdiction qui apparaît en cause dans une société qui se présente comme de plus en plus permissive. C'est l'absence d'interdit qui est mis en avant pour comprendre cette prolongation de la crise de l'adolescence.

À l'envers de ce discours, J.-A. Miller, dans sa lecture du *Séminaire V Les formations de l'inconscient*, a insisté sur une dimension de la fonction paternelle qui n'était pas apparue jusque-là : « Le père lacanien contrairement à ce qu'on s'imagine, est le père qui dit oui. Et son oui est beaucoup plus important et prometteur que son non. Il faut le non, bien sûr, parce que s'il n'y a pas le non, il ne peut y avoir le oui, mais le oui est précisément ce qui permet du nouveau. » (Miller J.-A., ... *Du nouveau ! Introduction au Séminaire V de Lacan*, collection rue Huysmans, éditée par l'ECF, Paris, 2000, p 40). » (p. 29)

« Cette lecture du *Séminaire V* de Lacan par J.-A. Miller renouvelle profondément la question de la fonction paternelle et du complexe d'Œdipe. Il me semble aussi qu'elle nous permet de sortir des embrouilles dans lesquelles le discours commun sur l'adolescence nous a plongés. Nous considérons souvent que c'est l'interdit qui est essentiel dans cette période de crise et l'on dénonce souvent la démission des adultes devant les jeunes. Le "non" est primordial certes, mais il doit s'articuler à un "oui", à une permission, à une promesse. Évidemment, c'est cette dimension de la promesse qui s'éloigne aujourd'hui dans un monde qui n'est plus guidée par la flèche acérée du progrès. Que promettre sinon le pire, sinon la déception. L'Autre, du fait de son inexistence, ne pourrait plus garantir les lendemains qui chantent ni la révolution sexuelle. Le "oui" désormais ne semble plus le signe d'une ouverture, d'un appel à du nouveau, mais le signe de la résignation et du "laisser tomber". À ce titre, le symptôme dont souffre l'adolescent ne relève plus du particulier, mais de la société. C'est un symptôme qui est pris dans la masse. Cette impuissance dont témoigne le discours du maître trouve-t-il son envers dans le discours analytique ? » (p. 29-30)

« La lecture de Miller nous éclaire surtout par la question du temps logique qui est à l'œuvre dans cette période. En effet, elle permet de délimiter un autre cadre à cette durée que constitue l'adolescence [...] En effet, le "oui" est ce qui permet qu'un effet de création puisse advenir au lieu même du trou produit par la nomination. À ce titre, cette promesse n'est pas un vain mot, elle s'éclaire de l'interprétation qui ouvre le sujet à la dimension de l'Autre sexe. » (p. 30)

Roy D., « [Jeunesse des ados](http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados) », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados>

« Si la notion de "crise d'adolescence" nous semble aujourd'hui mal formée, car elle suppose de considérer l'adolescence comme une période de développement à risque entre enfance et âge adulte, tout indique néanmoins que le parlêtre traverse,

au temps de la jeunesse, un moment critique où s'opère une disjonction entre l'Autre du symbolique, de l'autorité, et l'Autre du corps, entre le lieu où ça se dit et le lieu où ça se jouit. »

Sauvagnat F., « La crise d'adolescence telle que la voyaient les premiers psychanalystes », *Destins de l'adolescence*, PUR, Rennes, PUR, 1992, p. 47-58.

Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« Le concept d'adolescence n'est pas utilisé par Freud. Dans ce sens, il s'agit d'un concept extra psychanalytique qui – contrairement à *enfance* et *puberté* – nous est imposé par d'autres disciplines. Et avant tout, avec une volonté de classification toujours plus pressante de l'Autre social. Comme pour la famille, ce concept n'a rien à voir avec un fait naturel mais relève d'une construction culturelle qui, comme toutes ces constructions, se configure de façon différente selon les époques et les lieux et échappe à la logique de l'universel. Il s'en suit que tenter d'aborder ce phénomène, qu'on pourrait dénommer provisoirement *la société adolescente*, exige de renoncer à la synecdoque et d'évaluer la pertinence des caractéristiques principales voulant circonscrire ce champ où domine la culture occidentale postmoderne – celle que la psychanalyse lacanienne inscrit comme élément essentiel du discours capitaliste ». (p. 55)

Seynhaeve B., « Les désarrois de l'adolescence hier et aujourd'hui », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/les-desarrois-de-ladolescence-hier-et-aujourd'hui>

« C'est difficile de comparer la difficulté adolescente selon les époques, de comparer comment les adolescents vivent le moment charnière du passage de l'enfance à l'adolescence. Est-ce que cette période de ma vie, moi qui n'ai pas connu cet "affaissement du Nom-du-Père" [...] qui [...] était plus ou moins compliquée [...] Je pense que la difficulté n'est plus la même, mais, dans la mesure où on vit à l'époque de cet "affaissement du Nom-du-Père", on assiste à un retour de flamme qui n'est pas moins impitoyable ».

Stevens A., « Se faire un corps à l'adolescence », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Je voudrai faire une petite remarque sur l'adolescence : c'est une construction, le terme "adolescence" [...] Alors l'adolescence qui s'allonge, on ne va plus la rétrécir mais on voit bien que c'est une construction. Il y a un auteur américain qui s'appelle Robert Epstein qui a écrit un gros livre qui s'intitule *The Case Against Adolescence*, que l'on pourrait traduire par *Contre l'adolescence*. Il fait remarquer des choses très justes. Par ailleurs, il n'y a pas autant de problèmes avec les adolescents dans le monde que dans les pays très développés qui font de l'adolescence un truc long et important, c'est-à-dire les États-Unis et l'Europe. Et plus encore, dit-il, plus on met des lois qui limitent les droits et les devoirs des adolescents, plus on obtient des crises d'adolescence. Epstein a une analyse très claire de la chose. On dit : "Pourquoi est-ce qu'on limite ce que peut faire un adolescent ? - Parce qu'il n'est pas encore tout à fait responsable." Et les adultes, ils sont vraiment responsables ? [...] Il fait remarquer un certain nombre de paradoxes que nous avons dans nos sociétés par rapport à cette responsabilité des adolescents. Ceci dit, ce qui est frappant, c'est qu'il a l'idée, lui, qu'il faudrait contrôler les capacités de chacun et on le voit venir avec des tests pour tous, y compris les adultes. On va voir qui peut fumer, qui peut

aller à la guerre, qui peut conduire. On va tout mesurer... Or, quand nous parlons de l'adolescence, ce dont nous parlons, c'est de ce qu'on ne peut pas mesurer, c'est ce qui n'est pas mesurable. Et cette dimension là, celle de la jouissance, lui échappe ».

Stevens A., « Ado, entre l'enfant et l'adulte », CPCT-ADOS, *Des adolescents en crise*, Charleroi, 2016, p. 77-82.

« Si, avec le terme d'adolescence comme construction, on se trouve du côté des semblants, par contre, avec celui de puberté, c'est un réel qui s'évoque. » (p. 77)

« À l'envers de la position d'Epstein nous tenons compte du fait que les difficultés – et crises – qui se présentent à l'adolescence sont autant de réponses à un réel en rapport avec la scansion sexuelle qui s'y présente pour chaque sujet [...] Une crise d'adolescence ne peut être simplement considérée comme réactionnelle aux parents. L'histoire familiale intéresse le psychanalyste, c'est certain. Toutefois cette histoire, pour importante qu'elle soit, voile le réel en cause [...] Il n'y a pas à croire à une causalité psychologique familiale, pas plus qu'à une causalité organique dans certains cas de psychose ou d'autisme [...] Ce qui nous importe, et emporte notre interprétation, c'est le réel qu'a rencontré le sujet et la réponse qu'il a donnée comme sujet ». (p. 80)

« Dès lors il ne s'agit pas d'interpréter les symptômes à partir d'une supposée causalité familiale ou sociale, mais bien dans l'économie de jouissance d'un sujet. Les signifiants familiaux font partie de l'histoire du sujet qui se prête à être interprétée, mais c'est au-delà de ces signifiants où le sujet trouve ses identifications que doit porter l'acte de l'analyste. » (p. 81)

Trobas G., « La crise précoce », *Horizon*, n°60, 2015, p. 102-114.

« Je constate une évolution marquée au niveau de ce qu'on appelle la pré-adolescence, soit des jeunes de 9 à 12 ans. C'est à partir de la clinique de ces jeunes que je peux parler "de l'adolescence précoce" et de crise du même nom [...] Confronté à l'objectivation scientifique de cette position, il m'a semblé qu'avec l'expression d' "adolescence précoce" il est possible de faire valoir que certains remaniements subjectifs supposés typiques de l'adolescent ne sont pas une simple affaire d'hormones pour peu qu'on les retrouve avant la puberté ». (p. 103)

Wartel R., Orlé J.-B., « Une lecture possible de la crise chez l'adolescent », *Destins de l'adolescence*, Rennes, PUR, 1992, p. 59-62.

« Prise comme telle, la crise correspondrait à cette exigence d'une mutation subjective dans un moment où l'adolescent se trouve, selon l'expression de François Ansermet, "dans une impasse subjective serrée". Véritable condition de possibilité de franchissement du plan des identifications, la crise mettrait l'adolescent sur la voie d'une tentative de sortie de son aliénation, de son rapport de captivité, d'assujettissement à l'Autre. » (p. 60)

Axe 2 : Le temps des métamorphoses

S.FREUD

La naissance de la psychanalyse [1893], Paris, Payot, 1950.

« La défense devient nuisible quand elle est dirigée contre des idées capables, sous forme d'énergie, de produire un déplaisir nouveau. C'est le cas des représentations sexuelles. Ici s'offre l'unique possibilité de voir un souvenir produire un effet bien plus considérable que l'incident lui-même. Pour cela une seule condition est nécessaire : le sujet doit avoir atteint l'âge de la puberté dans le laps de temps séparant l'incident de sa répétition mnémonique, la puberté intensifiant énormément l'effet de la reviviscence. » (p. 41-42)

« La masturbation à la puberté, et l'onanisme conjugal, constituent des facteurs secondaires ou des causes pré-disposant à la neurasthénie. » (p. 62-63)

La première théorie des névroses [1896], Paris, PUF, 1995.

« L'époque de la « maturation sexuelle » [...] ne coïncide pas avec la puberté mais tombe avant celle-ci (huitième à dixième année) ». (p. 102)

« *La sexualité infantile* » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 91-140.

« Un choix d'objet analogue à celui que nous avons défini comme caractéristique de la phase de développement de la puberté est souvent, sinon régulièrement, effectué dès l'enfance, à savoir que l'ensemble des aspirations sexuelles se dirige vers une seule personne, dans laquelle elles cherchent à atteindre leurs buts. Tel est alors le point le plus proche de la forme définitive de la vie sexuelle après la puberté qui puisse être atteint pendant l'enfance. La seule différence réside dans le fait que la synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des parties génitales n'est pas réalisée dans l'enfance, ou seulement de manière très imparfaite. L'établissement de ce primat au service de la reproduction est donc la dernière phase que traverse l'organisation sexuelle. » (p. 130)

« *Les métamorphoses de la puberté* » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 141-175.

« L'avènement de la puberté inaugure les transformations qui doivent mener la vie sexuelle infantile à sa forme normale définitive. La pulsion sexuelle était jusqu'ici essentiellement autoérotique, elle trouve à présent l'objet sexuel ». (p. 143)

« Maintenant, un but sexuel nouveau est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles coopèrent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale ». (p. 143)

« On a choisi comme trait essentiel des processus pubertaires leur manifestation la plus frappante : la croissance manifeste des organes génitaux externes, dont le blocage relatif était caractéristique de la période de latence de l'enfance. Parallèlement, le développement des organes génitaux internes a progressé à un point tel qu'ils sont respectivement capables d'émettre des produits sexuels et de les accueillir dans le but de former un nouvel être vivant. Un appareil d'une grande complexité s'est ainsi constitué, qui attend impatiemment d'être utilisé. » (p. 145)

« On trouve au premier plan une série de modifications des parties génitales qui ont un sens indubitable, celui d'une mise en condition, d'une préparation à l'acte sexuel. (L'érection du membre viril, la lubrification du vagin.) ». (p. 146)

« **Récapitulation** » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 179-196.

« Le fait de *l'instauration en deux temps* du développement sexuel chez l'homme, autrement dit l'interruption de ce développement par la période de latence, nous parut digne d'une attention particulière. » (p. 183)

« En ce qui concerne, enfin, le choix d'objet, nous avons constaté qu'il était guidé par les ébauches infantiles – ravivées à la puberté – d'inclination sexuelle de l'enfant pour ses parents et les personnes qui le soignent et qu'il était détourné de ces personnes par la barrière érigée entre-temps contre l'inceste pour être dirigé vers d'autres individus qui leur ressemblent. » (p. 185)

« Au cours de la période transitoire de la puberté, les processus de développement somatiques et psychiques évoluent pendant un temps côte à côte sans lien entre eux, jusqu'à ce que l'irruption d'une motion amoureuse psychique intense, causant l'innervation des parties génitales, établisse l'unité normalement requise de la fonction amoureuse. » (p. 185)

« **Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal** » [1917], *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p 106-112.

« Il y a des personnes dont l'érotisme anal est demeuré fort et inchangé jusqu'à l'époque prépubertaire (dix à douze ans); elles nous apprennent que chez elles, pendant cette période prégénitale, déjà dans leurs fantasmes et dans leurs jeux pervers, s'est développée une organisation analogue à l'organisation génitale, dans laquelle le pénis et le vagin étaient représentés par la verge d'excréments et l'intestin » (p. 110)

« **Le tabou de la virginité** » [1918], *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 66-80.

« Les efforts de l'analyse nous ont appris combien les tout premiers placements de la libido sont réguliers et puissants. Il s'agit là de désirs sexuels maintenus depuis l'enfance ; la plupart du temps, il s'agit chez la femme de fixation de la libido au père ou au frère qui lui sert de substitut. » (p. 75)

J.LACAN

« **Les complexes familiaux dans la formation de l'individu** » [1938], *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 23-83.

« La psychanalyse a révélé chez l'enfant des pulsions génitales dont l'apogée se situe dans la quatrième année. Sans nous étendre ici sur leur structure, disons qu'elles constituent une sorte de puberté psychologique, fort prématurée, on le voit, par rapport à la puberté physiologique. En fixant l'enfant par un désir sexuel à l'objet le plus proche que lui offrent normalement la présence et l'intérêt, à savoir le parent du sexe opposé, ces pulsions donnent sa base au complexe ; leur frustration en forme le nœud. » (p. 46)

Le Séminaire, livre III, *Les psychoses* [1955-1956], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou ». (p. 199)

Le Séminaire, livre IV, *La relation d'objet* [1956-1957], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.

« Ceci suffit à ouvrir un problème fort grave que nous ne pouvons pas ne pas poser en effet – que signifie l'issue d'une enfance, et d'une adolescence, et d'une maturité, normales ? » (p. 21)

Le Séminaire, livre VI, *Le désir et son interprétation* [1958-1959], Paris, La Martinière, coll. Champ Freudien, 2013.

« Le sujet, au moment de sa vie où il rencontre le signe du désir, et qui se place souvent au détour et à l'éveil de la puberté, nous le voyons plus d'une fois confronté, si je puis dire, à quelque chose qui est du même ordre que ce que nous venons d'évoquer tout à l'heure – le désir se trouve-t-il, par quelque chose d'autre, légitimé, sanctionné ? Ce qui apparaît déjà ici en éclair dans la phénoménologie sous laquelle le sujet l'exprime, nous pourrions l'assumer sous la forme suivante – le sujet a-t-il ou non l'arme absolue ? Faute d'avoir l'arme absolue, il va se trouver entraîné dans une série d'identifications, d'alibis, de jeux de cache-cache qui peuvent le mener fort loin. » (p. 126-127)

« Au niveau du complexe de castration, nous trouvons au petit *a* une autre forme, qui est celle de la mutilation.

En effet, s'il s'agit de coupure, il faut et il suffit que le sujet se sépare de quelque partie de lui-même, qu'il soit capable de se mutiler [...] Parmi tous les procédés initiatiques par où l'homme cherche à définir son accès à sa propre réalité, à un niveau supérieur de réalisation de lui-même, à la consécration de sa plénitude d'homme, il y a un certain nombre de formes de stigmatisation [...] La mutilation est l'une d'elles, et son rôle est en effet éminent dans toutes ces manifestations [...]

Il s'agit encore ici de quelque chose que nous pouvons bel et bien appeler coupure – et même bien bellement pour autant que la coupure instaure ici le passage à une fonction signifiante. Cette mutilation, en effet, ce qu'il en reste, c'est une marque. De ce fait, le sujet qui a subi la mutilation comme un individu particulier dans le troupeau, porte désormais sur lui la marque d'un signifiant qui l'extrait d'un état premier pour le porter, l'identifier, à une puissance d'être différente et supérieure. Voilà le sens qu'a toute espèce d'expérience de traversée initiatique.

Cette signification, nous la retrouvons au niveau du complexe de castration. »
(p. 455-456)

« Revenons aux rites d'initiation, avec les formes de stigmatisation et de mutilations qu'ils comportent. Ils sont destinés, et par les sujets eux-mêmes qui les expérimentent, à opérer un changement de nature chez le sujet. C'est en quoi l'angle sous lequel nous les abordons aujourd'hui fait bien voir que, dans leur fonction fondamentale, ils jouent le rôle du petit *a*.

Les rites d'initiation des sociétés primitives interviennent précisément pour changer le sens des désirs naturels du sujet, lesquels sont laissés, au stade pré-initiatique, à leur liberté, à une sorte de jeu indifférent. Il s'agit de donner à ces désirs une fonction où puisse s'identifier, se désigner comme tel, l'être du sujet, qui devient par là, si l'on peut dire, homme – mais aussi bien femme – de plein exercice. La mutilation sert ici

à orienter le désir, à lui faire prendre cette fonction d'index [...] de quelque chose qui est réalisé mais qui ne peut s'exprimer que dans un au-delà symbolique. Cet au-delà, nous l'avons appelé aujourd'hui l'être. Disons donc que la mutilation est ici l'index d'une réalisation d'être dans le sujet. » (p.465-457)

Le Séminaire, livre X, *L'angoisse* [1962-1963], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 2004.

« Le fait que tel pédagogue ait pu formuler qu'il n'y a de véritable accès aux concepts qu'à partir de l'âge de la puberté, mériterait que nous y ajoutions notre regard, que nous y fourrions notre nez. Il y a mille traces sensibles que le moment où commence véritablement le fonctionnement du concept [...] pourrait recevoir un tout autre repérage, en fonction d'un lien à établir de la maturation de l'objet a, tel que je le définis à l'âge de la puberté ». (p. 299-300)

J.-A. MILLER

« L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Cette cause du refoulement, elle est, chez Freud, indiquée d'une façon qui n'est pas équivoque. Elle est précisément ce qui est désigné, dans la lettre 46, sous le terme d'*excédent de sexualité*. La thèse de Freud et c'est une thèse sur la causalité du refoulement c'est que le refoulement est causé par le réveil d'un excédent de sexualité. Et c'est parce que cet excédent de sexualité suscite une défense qu'il y a un refoulement. Ce n'est pas la page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, c'est l'excédent dont on se défend [...] À propos de l'excédent de sexualité, on peut ajouter les deux versants où Freud distribue cet excédent. Il dit: "*Je soupçonne le fait suivant: l'hystérie est déterminée par un incident sexuel primaire survenu avant la puberté et qui a été accompagné de dégoût et d'effroi; pour l'obsédé, ce même incident a été accompagné de plaisir*". » (Cours du 13 janvier 1988)

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« On peut sans doute suivre ce mythe freudien témoignant du mariage si difficile de la tendresse et de la sexualité, ce mythe selon lequel il y aurait à l'origine le courant tendre, comme tel non sexualisé, non sexuel. Ça n'a bien sûr de sens que si l'on distingue les pulsions sexuelles et les pulsions du moi, dont j'ai déjà eu l'occasion de rappeler que c'était là quelque chose qui sera remis en question par Freud lui-même dans son texte "Pour introduire le narcissisme", que vous trouvez dans l'ouvrage intitulé *La vie sexuelle*. Donc, à l'origine, il y a le courant tendre, auquel les pulsions sexuelles font des apports, de telle sorte que la tendresse de l'enfant est sexualisée, érotisée, ce qui lui permet de faire le choix d'objet primaire. Disons que la période de latence ne laisse apparaître que la tendresse érotisée et que la sensualité méconnaît son but sexuel. Et puis c'est, troisièmement, au temps de la puberté que la question se pose, c'est-à-dire au moment où, dans le mythe freudien, le sexuel proprement dit revient frapper à la porte. » (Cours du 22 mars 1989)

« Les destins sexuels à la puberté que Freud énumère sont les suivants. 1) le sexuel rencontre la barrière contre l'inceste, cette barrière que Freud croit culturelle, due à la civilisation, et qui fait que le courant sexuel doit trouver des objets étrangers, c'est-à-

dire, comme dit Freud, non familiaux ; 2) si le courant sensuel reste attaché dans l'inconscient à la *Bild* infantile – là où la *Bild* prend nettement le caractère du fantasme – c'est alors l'impuissance absolue ; 3) il peut se faire que ce courant sensuel arrive à émerger et à se frayer un chemin dans la réalité. Là, on peut dire, si on suit le texte de Freud, que s'articule une opposition entre le fantasme et la réalité : il semble bien que le courant sensuel peut rester attaché au fantasme ou bien s'en décoller pour émerger dans la réalité. Mais cette opposition entre fantasme et *Realität* – notez ce mot de *Realität* – ne fait que manifester ce qu'ils ont de commun, puisque le courant sensuel n'arrive à émerger qu'à la condition d'éviter le tendre dans la réalité : il ne peut pas tendre vers le tendre. À cet égard, la condition qui s'exerce sur le fantasme est la même que celle qui s'exerce sur la réalité. La prohibition est exactement la même dans les deux cas.

Il faut suivre ce mythe freudien pour voir ce qu'il contient, ce qu'il comporte. Qu'est-ce qu'il comporte dans cette enfance primordiale ? Il comporte l'existence du courant tendre qui est celui de l'amour, de l'amour céleste. Le deuxième courant, qui est celui du désir sexuel, est différent du premier courant, mais converge cependant avec lui. » (Cours du 22 mars 1989)

« Et puis nous avons le troisième temps qui est celui que Freud va découvrir comme étant notre sort à tous. Ce troisième temps de la puberté comporte que cette fois-ci nous n'assistons plus à une convergence du désir sexuel avec l'amour, mais bien à un mouvement de divergence. Se maintient le courant de l'amour, même s'il va vers d'autres objets que les objets de la famille, mais il y a cependant divergence. C'est moi qui introduit ce terme de divergence, mais il rend pourtant bien compte de cette nécessité d'éviter l'objet pour lequel il pourrait y avoir de la tendresse dans le désir sexuel. » (Cours du 22 mars 1989)

« [L'orientation lacanienne. La question de Madrid](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« C'est pourquoi, de façon surprenante, ce sont les *n'ayant pas* qui sont les plus dociles à la logique. C'est fou comment un certain avoir peut vous rendre imperméable à la logique, au sérieux de la logique. Ce n'est pas que la jeunesse aurait par elle-même des mérites supérieurs, c'est que le *n'avoir pas*, y compris le *n'avoir pas encore fait ses preuves*, a certaines vertus pour ouvrir la comprenette. De telle sorte que c'est souvent en prenant le point de vue de celui qui n'a pas, que tout de même on trouve un certain nombre de choses. » (Cours du 12 décembre 1990)

« [L'orientation lacanienne. De la nature des semblants](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« À partir du moment où l'on fait tourner les choses C les choses du rapport sexuel, les choses de la clinique, la nature des choses C autour du signifiant imaginaire du phallus, la femme est dans la position de l'Autre. On manque dans cet espace du repère qui permet de savoir si * Oui ou Non +. D'où l'inconsistance qu'on lui impute volontiers à cette femme C et dont Lacan donnera une traduction logique dans sa formule de la sexualité féminine C mais aussi bien d'où l'inconsistance de ce qui s'en dit. Si tout peut se dire de la femme, ce qu'on en dit quand on essaie d'en faire la somme, le tour, ce qui s'en dit est inconsistant. C'est ce qui fait d'une façon générale l'inconsistance des dits sur l'amour. » (Cours du 29 janvier 1992)

« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire + : quand une femme vous dit cela c'est une invitation , dans un certain contexte , à passer à l 'action. En effet , si, pour un homme , une femme représente l 'heure de vérité , comme s'exprime Lacan, c'est bien sous les espèces où elle représente le Perroquet La verdure qui est en quelque sorte une instance, une mise en question dont Zazie est la métonymie. » (Cours du 29 janvier 1992)

« Il n'y a rien qui attache autant de personnes du sexe à un homme que le sentiment qu'il peut lui donner à l' occasion de sacrifier les semblants de son activité sublimatoire, de son travail , de sa vie professionnelle , à l 'activité sexuelle , les sacrifier pour le lit. » (Cours du 29 janvier 1992)

« L'orientation lacanienne. Pièces détachées. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Les corps parlants ne savent pas ce qu'ils ont à faire dans le registre de la gravitation sexuelle. Lacan traduisait l'absence de rapport sexuel, chez l'homme comme espèce, comme une déchirure du réel, il a écrit un trou dans le réel. Je le cite, des *Autres écrits*, de son petit écrit " L'éveil du printemps " : Freud a repéré que ce qu'il appelle la sexualité fait trou dans le réel. » (Cours du 8 décembre 2004)

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Normalement, enfin, l'union sexuelle se pratique de telle façon qu'il y a un certain nombre de retardements qui sont apportés avant la consommation de la chose, je puis dire. Et il y a même des rituels de l'approche sexuelle et ça, les livres là-dessus foisonnent, qui expliquent d'âge en âge comment on se donne rendez-vous, à partir de quel moment on peut se donner un baiser sur la joue et la suite. » (Cours du 8 mars 2006)

« C'est l'expérience cruciale de la jouissance du corps propre. Comme quoi, quand elle vient faire incidence, cette jouissance ne trouve pas à se loger de façon ajustée au corps propre lui-même et donc on la situe dans des zones de bord, qui sont les zones érogènes, c'est-à-dire pas vraiment dans le corps. Déjà un peu plus tôt dans le Séminaire [Encore], on voit Lacan poser la grande question qu'il s'efforcera de résoudre dans le Séminaire *Encore*: comment s'articule la jouissance de bord avec la jouissance sexuelle, comment est-ce que la jouissance sexuelle peut s'implanter là où il y avait jouissance de bord ? » (Cours du 10 mai 2006)

« En direction de l'adolescence », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin/Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« [En psychanalyse] on s'occupe, premièrement, de la sortie de l'enfance, c'est-à-dire du moment de la puberté, moment biologiquement et psychologiquement attesté. C'est ce que Freud aborde dans le dernier des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, essais qui s'intitule « Les métamorphoses de la puberté ». (p. 193)

« [La sortie de l'enfance] c'est aussi le moment de l'entrée en ligne de compte, parmi les objets du désir, de ce que Lacan a isolé comme le corps de l'Autre ». (p. 193)

« Le moment pubertaire est un moment où, en effet, le narcissisme se reconfigure ». (p. 194)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bassols M., « L'enfance sous contrôle », *Lacan Quotidien*, 30 mai 2012, n°217, p. 1-4. « La véritable découverte – déjà présente dans les *Trois essais pour une théorie sexuelle* de 1905 – est d'avoir entendu le sujet de l'enfance comme un sujet de plein droit dans son rapport à l'inconscient et au désir [...] c'est l'idée d'une jouissance sexuelle dans l'enfance même, l'idée qu'il y ait un sujet, responsable d'un désir et d'une jouissance, dans l'espace propre qu'on désigne comme "enfance" ; c'est aussi le fait qu'il y ait une responsabilité dans le sujet de l'inconscient freudien, qui s'étend à l'enfance comme le lieu d'un sujet de la parole et du langage ». (p. 2-3)

Brousse M.-H., « Interview de Marie-Hélène Brousse », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 163-180.

« Je crois que cela témoigne essentiellement de la fragilité de l'image du corps à l'adolescence. Fragilité due à son changement, à sa mutation, au côté inconnu qui surgit. Il n'y a guère de sujet qui n'évoque, à un moment ou à un autre, la gêne occasionnée par les changements corporels – ou la satisfaction d'ailleurs, ou la tristesse... Ce corps qui change à l'insu du sujet est, autrement dit, un réel qui prend possession de l'image et la rend éminemment fragile. Si, pour moi, il fallait caractériser l'adolescence par quelque chose, ce serait par la fragilité du rapport du sujet à son image. Il y a l'apparition des poils, de la barbe pour les garçons, des seins pour les filles, les règles, les boutons... Le réel est quelque chose qui boursoufle, qui prend possession de cette image, qui l'arrache à la maîtrise qu'on en avait pendant l'enfance, qu'on croyait en avoir en tout cas... » (p. 176)

Dhéret J., « Trouver à qui parler », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, n° 64, 2006, p. 57-61.

« Avec la poussée pubertaire, le sujet rencontre la condition de jouissance qui lui permettra ou non de condescendre au désir. Cet impératif fait impatience de l'adolescent, son appétit, qui est traitement par le désir, son embarras ou son angoisse. On a toujours su que cet âge était facteur de trouble, qu'il pouvait générer l'émeute. [...] Le paradoxe est là : la jeunesse, en se révoltant, reconstruit des dieux obscurs. Mais plus profondément, elle est défi solitaire, affirmation de ce qui objecte au principe de plaisir, jusque dans ses croisades insurrectionnelles. C'est un âge de la vie qui laisse émerger, presque sans refoulement, l'écho d'une parole dans le corps. » (p.58)

Donnart J.-N, Oger A, et Ségalen M.-C., « Avant-propos », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 9-11.

« L'adolescent est, de structure, sujet de désordre. Ses provocations comportementales ou langagières en créent au collège, au lycée, dans la famille ou dans la rue. Mais ce désordre, que l'Autre enregistre à sa façon, avec son cadre et ses références, est aussi à la mesure d'un désordre bien plus intime que rencontre le sujet, dans sa pensée et dans son corps vivant, sexué. Ce désordre est à "lire", suivant l'invitation de Lacan, faite dans son Séminaire *Encore* (p. 45), en 1973 : "la première chose que nous ayons à faire, c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi ? – rien d'autre que les effets de ces dire." » (p. 10)

Donnart J.-N, Oger A, et Ségalen M.-C., « Un lieu logiquement opératoire », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 15-17.

« Le sujet est donc "au pied du mur" de cet indicible, de cet informulable : c'est ce dont l'adolescent témoigne, parfois jusqu'au refus – celui d'emprunter la langue commune, le code de l'Autre qu'il récuse et qui n'est plus, pour lui, un recours [...] Il apparaît que le refus est bien souvent un "non" adressé à un Autre, que le clinicien n'est nullement obligé d'incarner. Situer à quoi, ou à qui, le sujet dit "non" est le premier acte qui permet de prendre langue avec le jeune. » (p. 17)

Fabre-Gaudry D., « La carte du tendre », *La lettre mensuelle*, n°270, 2008, p. 43-46.

« Printemps précoces : sex machine et mythologie du cœur. Ce vecteur thématique met en valeur le clivage sexe / sentiment à l'adolescence qui regroupe un fait structural : la difficulté du choix de l'objet sexuel, sous l'effet du réveil de la pulsion à la puberté, en raison de la conjonction périlleuse des deux courants, tendre et, sensuel. » (p. 43)

Jodeau-Belle L., Page Ch., « Quand l'œuvre devient ce qu'elle représente », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 119-122.

« Wedekind, Sciamma, Darrieusecq, Sattouf, les artistes et les poètes ont su nous éclairer sur une question complexe et "délicate", celle de la découverte de la sexualité et des "amours adolescentes" du XIX^e et XXI^e siècle. Cette pièce de théâtre, ces films et texte littéraire ont ceci en commun de considérer l'adolescence comme un temps "entre deux", voire intemporel, où le sujet rencontre, dans son corps, un désir nouveau, des sensations inconnues et qui, lorsqu'elles surgissent, produisent de la surprise, voire de l'angoisse. Ces différentes œuvres s'intéressent, chacune à leur façon, au corps, dans ses dimensions réelle, symbolique et imaginaire et examinent minutieusement les effets que les transformations produisent dans la vie psychique. » (p. 119)

Lacadée Ph., « L'adolescent ne veut plus être gouverné », *Mental*, n°34, 2016, p. 149-151.

« La dite-crise de l'adolescence, je l'ai nommée comme ce moment où se joue la crise de la langue articulée à l'Autre, qui n'est pas sans conséquence sur le corps vivant du sujet. » (p. 149)

« Qu'elle soit dite "délicate transition", "désarroi", et de nos jours "détresse", elle présente souvent des sujets dés-accompagnés de l'Autre. » (p. 149)

« Crise de la langue articulée veut dire que l'appareil symbolique qui soutenait son corps comme enfant se trouve impuissant à tempérer le réel surgi par effraction dans son corps, moment d'exil de son corps d'enfant qui le pousse à l'immédiateté et au "tout, tout de suite". » (p. 149)

« Souvent il se présente comme un S1 tout seul, assis sur une position de jouissance le conduisant à un certain autisme. Il ne se conjugue plus à l'Autre du sens, celui qu'il rejette et qui ne produit plus aucune vérité sur son être. Seule la jouissance semble vouloir guider le lion déchaîné, désarticulé de l'Autre. Sans chaîne d'articulation il en trouve de façon paradoxale, une plus féroce, celle de son surmoi qui le pousse au pire. » (p. 150)

Lacadée Ph., « Que se passe-t-il à presque 17 ans ? » *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 125-138.

« Notre thèse est de prendre ce moment, dit de crise de l'adolescence, pour y faire valoir que son enjeu fondamental se situe dans le rapport du corps de l'adolescent moderne à la langue articulée, celle dite du sens commun. Je propose de l'appeler "une crise du langage" ou "une crise de la langue articulée à l'Autre". » (p. 126)

« Freud nomme ce réel qui ne se réduit pas au réel biologique d'une seule montée hormonale, *Les métamorphoses de la puberté* (Cf. Freud S., « Trois essais sur la théorie de la sexualité », Paris, Gallimard, 1987). Ce moment logique, marqué par la découverte du surgissement d'un nouvel objet, "l'objet sexuel" précise Freud, met en jeu la pulsion sexuelle jusque là autoérotique. Un but sexuel nouveau est donné, voire exigé ; il se répercute dans le nouage du corps à la langue. Par là, l'adolescence est métaphore d'être substitution d'un signifiant à un autre, mais aussi métonymie, d'avoir affaire à un objet, celui de la pulsion sexuelle, qui fait effraction dans le réel en exigeant du sujet, de façon surmoïque, toujours plus de satisfaction, un *plus-de-jour*. » (p. 127)

« La transition, formule de rhétorique, définissant le passage d'une idée à une autre, rend compte du changement marqué par la difficulté qu'éprouve le sujet à continuer à situer son être dans le discours. Jusque-là, celui-ci lui donnait une idée de lui comme enfant phallique, soit sa place comme objet dans le désir de l'Autre parental. » (p. 128)

« À cette énonciation nouvelle, il tente d'attraper ce que nous appelons la langue de l'*authenti-cité*, cette langue de la sensation immédiate, qui se joue ou se jouit à même son corps propre, qui s'articule plutôt à la sensation comme [S1], qu'au signifiant du Savoir de l'Autre. Avec cette langue, l'adolescent installe à la place du Savoir, la vérité immédiate de son être. » (p. 136)

Langelez-Stevens K., « Clinique de l'adolescence avec Joyce ou il n'y a pas la catégorie "adolescents psychotiques" », CPCT-ADOS, *Des adolescents en crise*, Charleroi, 2016, p. 83-85.

« Au regard de la clinique des nœuds que se passe-t-il à la puberté — qu'Alexandre Stevens distingue avec pertinence de l'adolescence en tant que réponse du sujet ? (Cf. Stevens A., « L'adolescence symptôme de la puberté », *Les feuillets du Courtil*, n°15, 1998) Jusque-là, l'enfant est inclus dans un système familial où sa place peut ne pas faire question. Il est l'enfant, objet hors-sexe d'une mère et peut aussi être inscrit dans le cadre de relations familiales élargies. De plus en plus souvent, les mères ne sont pas en couple avec un Autre qui compte pour l'enfant et pour qui cet enfant occupe une place à part entière [...] Donc l'enfant [...] peut [...] traverser l'enfance dans un monde qui tient vaille que vaille tant que le jeu des pulsions sexuelles, ne vient pas mettre à mal ce délicat équilibre. Comment comprendre que les trois registres, réel, symbolique et imaginaire, tiennent ensemble dans ces circonstances ? Le montage imaginaire qui consiste à être l'enfant choyé de cette mère-là [...] permettrait-il ainsi de traverser l'enfance avec un ego suffisamment constitué par la place privilégiée occupée auprès de la mère ? Cette identification fixée à ce seul S1, sans recours à un Autre pour diversifier les identifications du sujet, se trouve compromise au moment de la puberté ». (p.83)

Leguil F., « D'un gouffre l'autre », *Par lettre*, n°24, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, p. 12-23.

« Il s'agit de sujets [psychotiques] qui sont obligés de remanier leur rapport au langage, leur rapport à l'inconscient, leur rapport au signifiant pour inventer quelque chose, parce qu'eux savent ce que le névrosé parvient à oublier, eux savent que cela n'aurait jamais pu fonctionner. Ils se trouvent démunis vis-à-vis de ce qui centre l'adolescence, qui est une modification du corps, du fait de l'apparition de la jouissance sexuelle ; jouissance sexuelle qui jusque là était pour l'enfant uniquement réservée à son mental. L'enfant a un rapport à la jouissance sexuelle largement aménagé par les théories sexuelles qu'on se raconte de cour de récréation en cour de récréation ; l'adolescence est ce moment où l'enfant ne peut plus faire l'impasse sur ce qu'il en est de la jouissance sexuelle, de son expérience corporelle elle-même. Cela produit cette clinique fréquente de déclenchement de psychose à la première éjaculation, cette clinique de ce que les cliniciens appellent les phénomènes élémentaires dès qu'apparaît dans le corps quelque chose qui montre quoi ? Que l'être humain se définit dans le monde animal comme un animal qui n'est pas fait pour le sexe. » (p. 19)

« Un adolescent est quelqu'un qui prend la mesure non plus du désordre qui existe dans le champ de l'Autre qui est le champ du tout ce qu'on lui a organisé dans sa vie jusqu'à l'âge qu'il a atteint [...] L'adolescent lui, est dans une expérience non pas d'être menacé par le désordre et l'impossibilité d'ordonner ce qui se passe dans le champ de l'Autre, mais par l'épreuve qui fait que cet Autre ne lui dit rien de l'expérience essentielle qu'il vit dans son corps et dans sa nouvelle confrontation à la jouissance ». (p. 20)

« Ce qui autrefois organisait le monde du névrosé et qui se met à lui apparaître inconsistant dans l'adolescence, le psychotique a la révélation que ça a été inconsistant depuis le début. Que depuis le début, ça ne tenait pas. Le névrosé peut poser son enfance dans une nostalgie de ce moment où nous pensions que cet Autre que la tradition nous donnait nous permettait de réordonner quelque chose. La psychose est le moment dans l'adolescence où lui est révélé que cela a toujours été que du semblant. C'est un moment de péril. Cet Autre qui s'effondre sous ses yeux, du fait même de l'expérience qu'on appelle adolescence lui est révélé alors comme n'ayant tenu que par hasard ou que par accroc. » (p. 21-22)

Mattet J.-D., « Adolescence et identification : un moment singulier », *Letterina*, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Normandie, n°22, 1999, p. 3-17.

« Pour Freud, la puberté apparaît donc comme un symptôme, comme une manifestation d'une relance de la lutte contre les pulsions partielles. La bataille fait rage, peut-on dire, au point où le sujet doit s'identifier aux idéaux de son sexe. Le retour en face de ces courants de la sexualité qui paraissaient comme compatibles dans l'enfance fait problème au moment où s'effondrent les barrières de l'enfance. » (p. 6)

« Pour lui [Freud], la crise de l'adolescence est limitée à un seul trait chez le garçon, c'est le changement d'objet d'amour. Les autres traits, propres à la difficile identification, n'en sont que la conséquence, traits par exemple de l'arrogance, du sadisme ou de l'agressivité. » (p. 6)

Page Ch, (co-auteure Jodeau-Belle L.), « Savoir et jouissance dans *L'Éveil du printemps* : une approche du non-rapport sexuel éclairée par la préface de Lacan », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 33-82.

« Ainsi, à partir des thèmes de l'onanisme, de l'homosexualité, du masochisme, de la relation hétérosexuelle et de ses conséquences potentielles (la procréation et jusqu'à l'avortement et la mort), il [Wedekind] élabore un savoir (non théorique) sur les différentes positions sexuées du sujet plutôt que sur une relation strictement homme/femme, et ce, avec un point commun aux différentes fables présentes dans la pièce: le ratage, que Lacan, dans sa préface, en 1974, porte au rang de structure marquée par le non-rapport sexuel. » (p. 35)

Pasqualin D., « PINA », *Quarto*, n°100, 2011, p. 72-73.

« Chaque danseur est habité par la petite musique qui ne percute que lui dans son corps de cette façon. Ce qui donne son style à ses mouvements. Ce qu'il exprime ne passe pas par les semblants véhiculés normalement par l'apparence vestimentaire. Les costumes ne sont pas là pour magnifier une image du corps, pour le rendre sensuel. Ici, c'est le mouvement qui a la parole. Il s'exprime souvent entre la violence et le désir. Comme par exemple dans les traits du célèbre spectacle *Kontakthof*, qui signifie "cours de contact" et qui traite des rapports ou plutôt du non-rapport entre les deux sexes [...] La grande histoire centrale était celle du non-rapport entre les sexes. Ce qui n'empêche pas l'amour qui y supplée. Dansent-ils ensemble ? On dirait surtout qu'ils se tournent autour, parfois, ils sont face à face. Un geste de réconfort sur le visage ou sur le corps peut devenir à la longue, une violence, une agression faite à l'autre ou à soi-même. Souvent, en guise d'étreinte, de rapprochements des corps, on voit une femme qui tombe, sans fin, et un homme qui tente de la rattraper, une autre tomber en douceur, comme si la chute était inévitable. Cette danse est aussi l'impuissance de l'homme. C'est la version de Pina. À force, parfois, une femme finit même par s'effondrer, toute seule, une autre se bat contre la limite d'un fil qui la retient à son point d'attache. Limitation, esclavage, inhibition ? » (p. 72)

Poblome G., « Bon-heurts et mal-heurts dans la rencontre avec le sexuel », *Courtill en lignes*, n°20, juillet 2016.

« C'est avec le surgissement de la puberté que la question du choix d'objet est réactualisée. Comme le souligne Freud, la puberté est en partie liée aux modifications hormonales qui transforment le corps, mais pas seulement. Elle est aussi liée au réveil de la libido, énergie psychique proprement sexuelle. Freud en effet distingue la libido comme sexuelle de l'énergie nécessaire aux mécanismes psychiques généraux. Il ajoute que cette énergie sexuelle ne vient pas seulement des parties génitales mais de tous les organes du corps [Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 158]. Lacan tire les conséquences de ce concept freudien de libido pour en faire un organe hors-corps qu'il va appeler jouissance. »

Rabanel J.-R., « Vérité cachée – Cause sexuelle », *Actes de l'École de la Cause freudienne*, n°17, 10/1989.

« "L'activité sexuelle infantile prescrit sa direction à la vie sexuelle adulte", [Freud S., "Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses", *Résultats, idées, problèmes*, tome I] c'est-à-dire la découverte de la sexualité infantile et son aboutissement résiduel dans le fantasme ».

Roy D., « Métamorphoses », *La petite Girafe*, n°14, 2001, p. 30-37.

« Le changement de corps, c'est un changement d'objet : auparavant "auto-érotique" la pulsion ne concernait que le corps propre, ou du moins certaines zones ; désormais, "elle trouve l'objet sexuel" (Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 143.), c'est-à-dire un autre corps. » (p. 30)

« Mais ne nous y trompons pas, ce temps d'avant l'auto-érotisme des pulsions partielles, constitue l'objet de la "toute première satisfaction sexuelle" [Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 164] comme radicalement perdu. L'amour se conçoit alors comme ce qui vient à la fois masquer et indiquer cette perte. Il nous faut en déduire que cette perte, déjà "définitive", qui sera de nouveau l'enjeu au moment de la puberté, quand la "découverte de l'objet" est en fait rencontre avec l'Autre sexe, pour le garçon comme pour la fille. La puberté est donc à entendre comme le temps d'une retrouvaille avec cette dimension de la perte, au cœur même de la satisfaction ». (p. 31)

« Le changement de satisfaction, c'est un changement de but [...] Ce nouveau plaisir est obtenu au moyen du précédent "qui agit à la façon d'une prime d'incitation": sa structure est équivalente, nous dit Freud, à celle produite par le *Witz* (Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, p. 152 » (p. 31)

« Tout tourne autour d'un nouvel organe qui est le pivot de tous ces changements [...] c'est la libido qui constitue le nouvel organe, le nouvel appareillage du corps au moment de la puberté ». (p. 32)

« C'est la libido, et la libido seule, qui permet, au moment de la puberté, la répartition entre les sexes. » (p. 32)

« L'introduction d'un nouveau mode de satisfaction laisse le sujet désormais sans garantie dans un choix d'objet qui inclut la dimension de l'Autre sexe. » (p. 34)

« C'est donc par les fantasmes ("l'éveil de leurs rêves", dira Lacan dans son introduction à la pièce de Wedekind *L'éveil du printemps*) que le sujet peut prendre la mesure des conséquences du nouveau mode de satisfaction. » (p. 35)

Roy D., « La bêtise », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 155-161.

« Au temps de l'adolescence, la bêtise hérite certes de la bêtise de l'enfance, mais prend valeur nouvelle, celle d'un absolu désarroi quand le signifiant fait défaut, voire trahit le sujet, face à une jouissance excédentaire qui ne dépend plus de l'autorité de l'Autre. Soudain il n'est plus orienté par le désir de l'Autre. Qu'est-ce qui fait boussole ? Quel vecteur peut diriger ? [...] L'expérience analytique nous a appris que ce qui oriente, c'est un acte, c'est le pas que l'on fait seul, et qui est soutenu face à l'Autre, dans un discours ; le pas sous lequel on peut se mettre et qui noue, de façon nouvelle, jouissance, désir et idéal. » (p. 157-158)

Seynhaeve B., « L'adolescence au siècle de l'objet », Conférence au Pont Freudien Montréal, 11 mars 2011

<http://pontfreudien.org/content/bernard-seynhaeve-ladolescence-au-siacle-de-l%CA%BCobjet>

« La thèse que soutiennent Freud et Lacan c'est que la fragilité subjective qu'on rencontre à l'adolescence n'a pas une cause biologique ».

« Or, à l'éveil du printemps, l'homme est confronté à un surgissement nouveau, à une jouissance qui envahit son corps, à l'autre sexe, à quelque chose qui se passe dans son corps et qu'il ne connaît pas, qu'il ne comprend pas. Il ne sait comment traiter, comment appréhender le réel qui l'envahit. Il n'a pas de savoir là-dessus [...] il doit faire usage de cet organe supplémentaire, le langage pour aborder ce réel. »

« La puberté pour la psychanalyse n'est pas la cause du malaise de l'adolescence. »

« La puberté est une redite sexualisée après-coup de ce traumatisme du premier temps dans le langage. »

Stevens A., « L'adolescence, symptôme de la puberté », *Les feuillets du Courtil*, 1998, n°15, p. 79-92.

« Au moment où il entre dans l'adolescence, le sujet ne s'est pas encore tout à fait décidé quant à ses choix d'objets [...] il a à décider à ce moment de son choix pour l'existence ».

Stevens A., « Se faire un corps à l'adolescence », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Je voulais poser un peu plus largement la question de ce que c'est "se faire un corps à l'adolescence". Aussi, si on peut se poser cette question, c'est bien qu'il y a une difficulté avec le corps et l'adolescence. Bien entendu, on a déjà un corps avant l'adolescence, mais néanmoins quelque chose se modifie avec l'apparition de la puberté mais pas seulement. Quelque chose se modifie surtout avec ce que Lacan, dans sa préface à la pièce de Wedekind, *L'éveil du printemps*, appelle "l'éveil de leurs rêves" (Lacan J., "Préface à *L'éveil du printemps* de Frank Wedekind", Paris, Gallimard, 1983, p. 9.). Ce n'est pas la même chose de considérer que le corps est à refaire parce qu'il y a un changement biologique dans le corps, ou parce que ces jeunes sujets sont amenés à rêver autrement, "l'éveil de leurs rêves", l'éveil de leurs pensées, c'est aussi la pensée de l'Autre corps. »

Trobas G., « La crise précoce », *Horizon*, n°60, 2015, p. 102-114.

« L'étendue du discours scientifique d'aujourd'hui réduit l'adolescence à un simple changement du corps du point de vue physiologique. Pour la psychanalyse, le malaise propre aux remaniements de la puberté implique le sujet en tant que corps parlant. » (p. 102)

« À l'adolescence, sous l'effet de la poussée pulsionnelle, la division du sujet entre le symbolique et l'impossible à *signifiantiser* est exacerbée, et la relative homéostasie de l'articulation du sujet dans la structure, c'est à dire son rapport au grand Autre est bousculée. » (p. 104)

« L'angoisse a une valeur incontestable, car c'est bien dans la rectification de l'orientation du désir, que peut se trouver comme le souligne Lacan, le meilleur

traitement de l'angoisse. Cette interrogation intense suscite le contexte problématique de l'adolescence habité par cette sorte de harcèlement dont l'objet *a* est la cause. Cette interrogation porte sur un certain nombre d'orientations auxquelles le sujet doit apporter des réponses. J'appelle cela le "moment des décisions subjectives cruciales" pour la structuration du désir et son orientation déterminante pour la vie d'adulte, en général, et pour la relation du sujet au sexuel, en particulier. » (p. 106)

« Pour en revenir au signe de l'angoisse si caractéristique de l'adolescence, ce n'est pas seulement le désir du sujet qu'il met en tension dialectique sous la poussée de l'objet *a* ; ce qu'indique ce signal c'est aussi la mise à l'épreuve de ce que nous appelons le grand Autre.

L'Autre, pour l'adolescent, s'incarne tout spécialement comme lieu du désir de l'Autre. Il a en effet affaire avec la rencontre de ce désir, et à répondre, soit aller à la rencontre, de ce qui comme le précise Lacan, interpelle le sujet sur ce qui nommément est l'objet *a* qui cause son propre désir. » (p. 107)

« Derrière cette perturbation de la vieille phase de latence, l'analyste y repère facilement que tout autant le corps de l'enfant que sa subjectivité sont travaillés par l'angoisse. C'est cet affect qui est en jeu et le prendre en considération serait bien utile pour redonner ses bases correctement orientées à la question, idéologiquement biaisée par le marché de l'hyperactivité. » (p. 110)

Wartel R., Orlor J.-B., « Une lecture possible de la crise chez l'adolescent », *Destins de l'adolescence*, Rennes, PUR, 1992, p. 59-62.

« La crise est avant tout crise de l'énergie pulsionnelle qui confronte l'adolescent à un pont d'impossible : l'impossible du rapport sexuel, temps logique et non biologique définit par Lacan comme "ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire". La pulsion réveille un désir dont l'adolescent n'a pas la maîtrise et qui réactive les illusions fantasmatiques de la petite enfance. » (p. 61)

Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence

S.FREUD

« *La naissance de la psychanalyse* » [1897], Paris, PUF, 1973.

« La principale différence entre les sexes s'installe à l'époque de la puberté ou une aversion sexuelle non névrotique s'empare de la fille, (et où) la libido s'empare de l'homme. À cette époque en effet disparaît (totalement ou partiellement) chez la femme une autre zone sexuelle qui subsiste chez l'homme. Je veux dire la zone génitale masculine, la région du clitoris, où il apparaît que la sensibilité sexuelle de la femme est concentrée aussi pendant l'enfance. D'où le débordement de pudeur que manifeste la femme à cette époque, jusqu'à ce que la nouvelle zone vaginale soit éveillée, spontanément ou de façon réflexe. D'où peut-être l'anesthésie des femmes, le rôle de la masturbation chez les enfants voués à l'hystérie et l'arrêt de la masturbation lorsqu'elle donne lieu à une hystérie ». (p. 355-356)

« *Les métamorphoses de la puberté* » [1905], *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, PUF, Gallimard, 1962, p. 141-175.

« On sait que ce n'est qu'à la puberté que s'établit la séparation tranchée des caractères masculin et féminin, opposition, qui, plus que nulle autre, a par la suite une influence déterminante sur le mode de vie des êtres humains. Les prédispositions masculine et féminine sont certes aisément reconnaissables dans l'enfance; le développement des inhibitions de la sexualité (pudeur, dégoût, compassion, etc.) s'accomplit plus précocement chez la petite fille et rencontre moins de résistance chez le garçon; le penchant au refoulement sexuel semble généralement plus grand; lorsque les pulsions partielles de la sexualité se manifestent, elles préfèrent la forme passive. » (p. 160)

« L'activité autoérotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes et, en raison de cette concordance, la possibilité d'une différence des sexes, telle que celle qui se met en place après la puberté, est supprimée pour la durée de l'enfance. » (p. 161)

« Si l'on veut comprendre comment la petite fille devient femme, il convient de suivre les destins ultérieurs de cette excitabilité clitoridienne. La puberté, qui entraîne chez le garçon la grande offensive de la libido, se caractérise chez la fille par une nouvelle vague de refoulement qui affecte précisément la sexualité clitoridienne. C'est une part de vie sexuelle masculine qui succombe à cette occasion au refoulement. » (p.163).

« Tandis que les processus pubertaires établissent le primat des zones génitales et qu'en passant au premier plan, le membre devenu érectile indique impérieusement, chez l'homme, le nouveau but sexuel : la pénétration dans une cavité du corps qui excite la zone génitale, s'accomplit du côté psychique la découverte de l'objet, en faveur de laquelle un travail préparatoire s'est effectué depuis la prime enfance. » (p. 164)

« Un des problèmes qui surgissent à l'occasion du choix d'objet consiste à ne pas manquer le sexe opposé. » (p. 174)

« **Récapitulation** » [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 179-196.

« Nous avons dû, à cette occasion, prendre en considération la différenciation de l'être sexuel en homme ou en femme et nous avons découvert que, pour devenir femme, un nouveau refoulement était nécessaire qui abolît une part de virilité infantile et préparât la femme à l'échange de sa zone génitale directrice. » (p.185)

« **La disparition du complexe d'Œdipe** » [1923] *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 117-122.

« Le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. Puis, il disparaît ; il succombe au refoulement [...] et le temps de latence lui succède [...] La petite fille qui veut se considérer comme celle que son père aime le plus subit inévitablement un jour ou l'autre une dure punition de la part de son père et se voit chasser de tous les paradis. Le garçon qui considère sa mère comme sa propriété fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu ». (p. 117)

« **L'organisation génitale infantile** », *La vie sexuelle* [1923], Paris, PUF, 1977, p. 113-116.

« Au début, en effet, l'accent portait sur la différence fondamentale entre la vie sexuelle des enfants et celle des adultes ; plus tard, ce qui vint au premier plan ce furent les organisations prégénitales de la libido et ce fait frappant et lourd de conséquences : l'instauration diphasique du développement sexuel [...] À partir d'elle on a pu reconnaître à quel point l'issue de la sexualité infantile (aux environs de la cinquième année) se rapproche de la forme achevée de la sexualité chez l'adulte. » (p. 113)

« Très souvent ou d'une façon régulière dans l'enfance un choix d'objet s'effectue déjà, du genre de celui que nous avons présenté comme caractéristique de la phase pubertaire du développement [...] C'est là qu'on se rapproche le plus, autant qu'il est possible dans l'enfance, de la forme définitive prise par la vie sexuelle après la puberté [...] Dans l'enfance, la synthèse des pulsions partielles et leur subordination au primat des organes génitaux ne s'accomplit pas ou seulement d'une façon très imparfaite. L'établissement de ce primat au service de la reproduction est donc la dernière phase parcourue par l'organisation sexuelle ». (p. 113-114)

« **Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes** », *La vie sexuelle* [1925], Paris, PUF, 1977, p. 123-132.

« La libido de la petite fille glisse maintenant — le long de ce qu'on ne peut appeler que l'équation symbolique : pénis = enfant — jusque dans une nouvelle position. Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, dans ce dessein, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme. » (p. 130)

« Mais nous accorderons volontiers que la plupart des hommes demeurent bien en deçà de l'idéal masculin et que tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins ; si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain ». (p. 132)

« [Sur la sexualité féminine](#) » [1931], *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 139-155.

« Un jour ou l'autre la petite fille fait la découverte de son infériorité organique ; elle le fait naturellement plus ou moins tôt si elle a des frères ou si elle est proche de garçons. Nous savons déjà quelles sont les trois directions qui alors se distinguent : a) La cessation de toute vie sexuelle ; b) l'insistance insolente sur sa masculinité ; c) les débuts de la féminité qui sera définitive. Il n'est pas aisé d'en donner l'époque exacte et d'en établir les modes d'évolutions » (p. 145)

J.LACAN

« [L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.493-528.

« Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : "Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes" [...] Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre ». (p. 500-501)

« [La signification du phallus](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685-695.

« On sait que Freud spécifie [sous le terme de phase phallique] la première maturation génitale : en tant d'une part qu'elle se caractériserait par la dominance imaginaire de l'attribut phallique, et par la jouissance masturbatoire, – que d'autre part il localise cette jouissance chez la femme au clitoris, promu par là à la fonction du phallus, et qu'il semble exclure ainsi dans les deux sexes jusqu'au terme de cette phase, c'est-à-dire jusqu'au déclin de l'Œdipe, tout repérage instinctuel du vagin comme lieu de la pénétration vaginale. » (p. 686-687)

« [Pour un congrès sur la sexualité féminine](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 725-736.

« Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté (dont peut-être toute circoncision indique-t-elle la rupture symbolique) *pour se réaliser à l'envi* du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus » (p. 735)

« [Position de l'inconscient](#) », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 829-850.

« [La libido] Cet organe de l'incorporel dans l'être sexué, c'est cela de l'organisme que le sujet vient à placer au temps où s'opère sa séparation. C'est par lui que de sa mort, réellement, il peut faire l'objet du désir de l'Autre. Moyennant quoi, viendront à cette place l'objet qu'il perd par nature : l'excrément ou encore les supports qu'ils trouvent au désir de l'Autre : son regard, sa voix. C'est à tourner ces objets pour en eux reprendre, en lui restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons pulsion (*Trieb*). Il n'est pas d'autre voie où se manifeste dans le sujet d'incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là, la carence essentielle, à

savoir de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle. » (p. 849)

Le Séminaire, livre III, *Les psychoses* [1955-1956], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« La femme s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme, de même que le sujet mâle s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme. » (p. 193)

« La raison de la dissymétrie [du complexe d'Œdipe chez l'un et l'autre sexe] se situe essentiellement au niveau symbolique, qu'elle tient au signifiant. Il n'y a pas à proprement parler [...] de symbolisation du sexe de la femme comme tel [...] L'un des sexes est nécessité à prendre pour base de son identification l'image de l'autre sexe ». (p. 198-199)

« »Le signifiant *être père* est ce qui fait la grand-route entre les relations sexuelles avec une femme. Si la grand-route n'existe pas, on se trouve devant un certain nombre de petits chemins élémentaires, copuler et ensuite la grossesse d'un enfant » (p. 330)

Le Séminaire, livre VI, *Le désir et son interprétation* [1958-1959], Paris, Édition de la Martinière, coll. Champ Freudien, 2013.

« Le phallus nous est donc présenté par Freud comme la clef de l'*Untergang* de l'Œdipe. L'Œdipe se met à décliner quant le sujet entre quant au phallus dans un rapport [...] de lassitude – ceci est dans le texte freudien. À ce moment-là, le sujet admet qu'aucune gratification n'est à attendre sur ce plan, il sait que l'émergence articulée de la *chose* ne se produira pas, il renonce à être à la hauteur. Freud l'articule du garçon et encore plus de la fille, car il la met dans une position dont je ne dis pas qu'elle est dissymétrique, mais qu'elle n'est pas *tellement* dissymétrique.

Pour tout dire, le sujet a à faire son deuil du phallus [...] C'est autour d'un deuil que se joue l'*Untergang* de l'Œdipe. Comment ne pas faire le rapprochement avec la problématique générale du deuil ?

Le moment de déclin [...] a un rôle décisif pour la suite, non seulement parce que les fragments, les détritiques plus ou moins incomplètement refoulés dans l'Œdipe ressortiront au niveau de la puberté sous la forme de symptômes névrotiques, mais surtout [...] de ce moment [...] dépend [...] sa normalité sur le plan génital ». (p. 408)

Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* [1971], Paris, Le Seuil, coll. Champ Freudien, 2007.

« Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est cordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. C'est bien ce qui se passe, et il est assez étrange de voir tous les analystes s'efforcer d'en détourner leur regard. Loin d'avoir toujours plus insisté sur le tournant, sur la crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éluder. La vérité à laquelle il n'est pas un de ces jeunes êtres parlants qui n'ait à faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas, de phallus. Double intrusion au manque, parce qu'il y en a qui n'en ont pas et puis, cette vérité manquait jusqu'à présent. L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui importe n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et que c'est ce qui les châtie. Pour les femmes, le garçon, c'est

la même chose, le phallus, et c'est ça qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis, et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment. » (p. 34)

Le Séminaire, livre XIX bis « [Le savoir du psychanalyste](#) », leçon du 06 janvier 1972, (publié dans Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 83-84.)

« Les garçons pour ça [...] s'y entendent. Ils se tiennent tous par la main. Ils se tiennent tous par la main, d'autant plus que, s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul, et ça,, ils aiment pas. Il faut qu'ils se tiennent par la main. Les filles, c'est une autre affaire [...] Elles se groupent deux par deux, elles font amie amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient arraché un gars à son régiment ».

Le Séminaire, livre XX, [Encore \[1972-1973\]](#), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels – qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué.» (p. 12)

« C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique – j'ai dit *dit* –, le sexe corporel, le sexe de la femme – j'ai dit *de la femme*, alors que justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* – le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps.» (p. 13)

« Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe.» (p. 13)

Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre – ça va vous paraître curieux – de ce qui ne se situe que du discours ». (p. 34)

« Contrairement à ce qu'avance Freud, c'est l'homme – je veux dire celui qui se trouve mâle sans savoir qu'en faire, tout en étant être parlant– qui aborde la femme, qui peut croire qu'il l'aborde, parce qu'à cet égard, les convictions, celles dont je parlais la dernière fois, les *con-victions* ne manquent pas. » (p. 67)

« Il n'y a pas la femme puisque – j'ai déjà risqué le terme, et pourquoi y regarderais-je à deux fois ? – de son essence, elle n'est pas toute. » (p. 68)

Lacan J., « [Préface à l'Éveil du printemps](#) » [1974], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 561-563.

« Ainsi un dramaturge [Wedekind] aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec des filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves. » (p. 561)

« Que ce que Freud a repéré c'est que la sexualité fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus. » (p. 562)

Le Séminaire, livre XXV, « [Le moment de conclure](#) », leçon du 15 novembre 1977, inédit.

« Ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique, c'est que, quand un homme est femme, c'est à ce moment-là qu'il aime, c'est-à-dire qu'il aspire au quelque chose qui est son objet. Par contre, c'est au titre d'homme qu'il désire, c'est-à-dire qu'il se supporte de quelque chose qui s'appelle proprement *bander*. »

J.-A. MILLER

« [L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Ce que Freud appelle bisexualité, c'est le fait que le sexe dans le fantasme soit insituable, qu'il ne se laisse pas répartir. C'est bien cette impossibilité de répartir le sexe en terme de rôle – la pantomime est bien une affaire de rôle – qui conduira Lacan à poser son objet *a* comme asexué. Cette asexuation, à se traduire et à s'incarner dans ces rôles, donne cette figure tourmentée où l'intuition de Freud a repéré le clivage qu'il nous désigne. » (Cours du 01 décembre 1982)

« Lacan va à cet extrême d'impliquer un choix du sujet par rapport à son sexe biologique. Il y a donc une marge que le sujet *a*, et qui est le choix de s'inscrire dans le signifiant de la façon mâle ou de la façon femelle. » (Cours du 16 mars 1983)

« *Il n'y a pas de rapport sexuel* veut dire foncièrement que le savoir sexuel est en déficit. Les productions de savoir sur le sexe ne manquent pas, mais le savoir sur le sexe qu'il faudrait, il n'est pas là. C'est ce qui rend compte de la floraison des savoirs qui se substituent à ce savoir du sexe qu'il faudrait ». (Cours du 4 mai 1983)

« Du fantasme, on peut poser qu'il est une fiction qui donne une forme rationnelle à l'impossible du rapport sexuel. Le paradoxe du fantasme, c'est que comme fiction – et c'est ce qui l'apparente à la vérité – il occupe la place d'un réel. C'est une fiction sécrétée par le non-rapport sexuel. Il faut remarquer que de toute façon – et c'est au fond ce à quoi nous devons arriver – le fantasme connote toujours un rapport de jouissance. Le non-rapport sexuel est ce qui fait qu'il n'y a pas de formule qui conjoigne dans l'inconscient l'homme et la femme, qui dise à chacun ce qu'il faut faire pour se comporter comme il convient à l'endroit de l'autre sexe, qu'il n'y a rien là d'équivalent à l'inscription instinctuelle, à ce savoir inscrit dans l'instinct qui enseigne aux espèces animales comment doivent se conjuguer les sexes. Mais, par contre, cette fiction connote un rapport de jouissance. Nous l'appellerons ainsi par rapport au non-rapport sexuel. C'est d'ailleurs comme ça qu'il faut lire ($\$ \leftrightarrow a$). C'est le rapport de jouissance. Le fantasme comme axiome, comme formule, écrit ce rapport de jouissance, rapport de jouissance qui est un rapport à l'objet *a*. Posons cela: autant chaque sexe n'a pas une formulation réglée de son rapport à l'autre sexe, autant, pour chacun, il a un rapport réglé à un objet. » (Cours du 18 mai 1983)

« [L'orientation lacanienne. Le réel est dans la cure](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Lacan est obligé d'introduire comme une correction que, précisément, ce serait une erreur de partir du fait qu'il y a entre la fille et le garçon le même rapport qu'entre le fil

et l'aiguille. Il s'appuie sur Freud pour formuler que rien ne montre, dans le développement de l'enfant, que les rails sont déjà construits qui conduisent un sexe à l'autre. C'est-à-dire que les rails sont déjà construits, disons du rapport sexuel. » (Cours du 25 novembre 1988)

« [L'orientation lacanienne. Question de Madrid](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« C'est là une place tout à fait importante. On voit Freud, pour présenter tout ce qu'il y a de gauche dans la sexualité de l'être humain, tout ce qu'il y a de déplacé, de tourmenté, de mal à sa place, de déjointé, de odd — pour reprendre le terme anglais que Lacan amène dès le début du *Transfert* — on voit Freud prendre sa référence, comme mesure des aberrations de cette sexualité, dans le mythe de l'Un sexuel d'Aristophane. Cela lui permet de montrer à quel point l'expérience dément cette conception aristophanienne. » (Cours du 13 mars 1991)

« *Les Trois essais*, d'emblée, sont faits pour démentir la fonction du Un dans la sexualité, du Un qui pourrait fonder le rapport sexuel, pour démentir l'idée que $H + F = 1$, pour démentir que le rapport sexuel puisse s'écrire. Il faut dire que la formule à laquelle Lacan est arrivé sur le tard — "*Il n'y a pas de rapport sexuel*" — est ce qui supporte l'ensemble des Trois essais de Freud. C'est tout à fait manifeste dès le début du texte dans cette référence aristophanienne. En tout cas, il n'y a pas un rapport qui puisse s'établir entre les sexes sur la base d'une complémentarité, et c'est ce que Freud met en question dans ses *Trois essais*. » (Cours du 13 mars 1991)

« [L'orientation lacanienne. De la nature des semblants](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Alors Lacan note, pour contredire Freud, que alors que Freud pose dans sa logique à lui que la castration est déjà au départ le fait de la femme , qu'elle serait au départ déjà bénéficiaire de la castration , si je puis dire, il devrait s'ensuire que, qu'elle soit bien dans la castration. Au fond ça devrait être le bonheur dans la castration . Et Lacan de noter que le sujet féminin y est mal dans la castration . C'est que si le sujet féminin se trouve amené à auner (A.U.N.E.R.) – je ne parle pas du nez cette fois-ci, bien qu'il y aurait beaucoup de choses à dire dans cet ordre ! S'il est amené à auner sa gaine, à auner cet organe au chaussoir de la castration , comme ça lui convient spécialement peu, ce sujet y est mal. » (Cours du 18 décembre 1991)

« Il y a une intimité spéciale, élective entre les femmes et les semblants . » (Cours du 29 janvier 1992)

« Si nous traduisons en terme phallique cela vaut la peine de relever que cette phallicisation n'est pas réciproque : du côté homme il y a phallicisation de la femme , chez la femme, phallicisation de l'enfant.» (Cours du 29 janvier 1992)

« Vous connaissez les élucubrations de Freud , cette curieuse genèse de la société , qu'il propose et qui est son essai sur l'origine de l'inégalité entre les hommes et les femmes, pour compléter le titre de J . J. Rousseau. Il explique d'abord qu'il y a de la famille par la recherche , du point de vue du mâle , de la satisfaction sexuelle permanente qui lui fait désirer conserver son objet d'amour, objet sexuel, près de lui.

Il jette de côté , à l'arrière plan les nécessités du travail en raison de contraintes objectives. S'il y a une famille c'est pour avoir, du côté mâle, toujours sous la main de quoi satisfaire sa pulsion sexuelle. » (Cours du 29 janvier 1992)

« Si je veux mettre les pieds dans le plat , pourquoi ne dirais -je pas que les femmes apparaissent à l'occasion, pour autant qu'il soit possible , plus amie du réel . » (Cours du 29 janvier 1992)

« **L'orientation lacanienne. Donc. La logique de la cure** », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.
[À propos de la sexualité infantile] « Dans le fait donc de prendre le suçage du pouce, ou des objets qui peuvent s'y substituer, comme exemple de ce qu'il appelle les manifestations sexuelles de l'enfance, qu'est-ce qu'il fait, Freud? Il marque que la pulsion n'est pas comme telle dirigée vers autrui, qu'elle est essentiellement dirigée vers le corps propre. Et il en élabore une théorie très précise — une théorie très précise de la naissance de cette satisfaction pulsionnelle. » (Cours du 6 avril 1994)

« **L'orientation lacanienne. La fuite du sens** », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Lorsque arrive Lacan, et qu'il opère sur l'œuvre de Freud, c'est bien plutôt dans le sens de préciser et de restreindre le concept de sexualité [...] à savoir que la sexualité est essentiellement un rapport, que c'est essentiellement un rapport d'un sexe à l'autre, que c'est en général, le rapport d'un être sexué à un autre être sexué. Si on veut encore préciser, étant donné ce que ce mot d'être a de vague en l'occurrence, il faut dire que c'est le rapport d'un corps sexué à un autre corps sexué. Voilà au plus simple, la précision que Lacan apporte sur le concept freudien de la sexualité : c'est un rapport. » (Cours du 07 février 1996)

« Au contraire la jouissance n'est pas comme telle un rapport [...] c'est même la négation du rapport. La jouissance comme telle n'ouvre pas sur l'Autre. C'est pourquoi [...] je l'ai dite autistique. » (Cours du 07 février 1996)

« La phrase figure en toutes lettres dans le Séminaire Encore : « La jouissance ne convient pas au rapport sexuel. »

Il faut entendre cela de façon radicale : la jouissance ne convient pas comme telle au rapport. Elle n'est pas de l'ordre du rapport, elle n'ouvre pas sur le lien avec l'Autre. [...] On peut faire du phallus ce qui permet l'accrochage des corps, mais si on saisit le phallus dans la perspective de la jouissance de l'organe, le phallus devient au contraire obstacle — obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme. Ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. » (Cours du 7 février 1996)

« **L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique.** », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

Éric Laurent : « Nous avons une référence sublime dans la littérature qui est le texte de Musil sur *Les désarrois de l'élève Törless* qui est amené, face à la forte identification de la bande des garçons, le *banding* (à vérifier) masculin, spécialement féroce, est amené dans un état de détresse, tombe hors de l'identification *Hilflosigkeit* qui le laissera, puisqu'on sait que c'est largement l'expérience de Musil lui-même, dans un état qui lui permettra d'écrire la première partie de *l'Homme sans qualité*, qui est un état d'où, lui, lâché hors de d'identification, saisit la cacophonie de

ce qu'il appelle d'ailleurs la "cacanie", du bla-bla de l'empire Austro-hongrois qui était en train de perdre toutes ses identités. » (Cours du 27 novembre 1996)

Éric Laurent : « Je mentionnais en passant le chef-d'œuvre de Musil intitulé *Les désarrois de l'élève Törless*, qui présente un pensionnat côté garçon dans une époque contemporaine de l'écriture de Freud [...] Alors ce récit de 1906, décrit un pensionnat, enfin c'est l'envers du pensionnat de l'époque, et c'est vraiment décrit comme cela, c'est ce qui se passe derrière la façade, dans le grenier, et c'est un huis-clos entre trois garçons qui font bande. Les trois prisonniers s'appellent Törless et ses deux copains Beineberg et Reiting. Ces trois découvrent qu'un parmi eux, un des garçons de la bande, vole. Il vole les autres parce que lui, sa mère ne peut pas, parce qu'elle est veuve, et le fait qu'il n'y ait pas de père est décisif. Chacun des autres en a un, bizarre, mais en a un, lui, celui qui vole, n'en a pas. Sa mère ne le soutient pas suffisamment, ce garçon, et il essaye désespérément d'être homme et pour ça il va — comme font des garçons dans ces cas là— il va dans l'endroit malfamé du lieu et, enfin bref, il dépense de l'argent dans des bêtises et royalement, enfin il va voir les dames, il va voir les prostituées pour parler avec elles. Et il se fait choper, ce garçon. » (Cours du 4 décembre 1996)

Éric Laurent : « Au départ c'est donc une communauté aux identifications très fortes, et c'est décrit, Törless l'a choisi, parce qu'il est lui-même présenté comme ambitieux. C'est un pensionnat qui doit former l'élite de la nation, et entre eux ils se parlent du pensionnat comme ça : "c'est une communauté à vie", puisque cela leur servira ensuite de carte de visite pour toute leur carrière [...] Et le problème de la communauté fascine Törless... ses copains, il note qu'il pouvait constater de ses yeux ce que c'était que d'avoir le premier rôle dans un état, puisque chaque classe, dans ces écoles, est un petit état, en soi. Ce que ça fabrique, c'est de l'exclusion. Et en effet le moment où ils saisissent un de leurs camarades en faute, ce qui vient à ceux qui incarnent cette position de l'identification de la bande, c'est l'idée que ce garçon n'est rien, et au fond il est possible de le sacrifier, de ne pas le considérer comme humain au sens de la bande ». (Cours du 4 décembre 1996)

Éric Laurent : « Dans cette communauté d'adolescents, ce qui rode c'est la sexualité, menaçante, présence d'une nature, c'est une chose féroce, présentée comme ce qui peut l'empoigner, Törless, le lacérer, ses yeux d'abord et d'emblée, dès la trentième page, Törless s'installe dans une sorte de tension érotique avec l'Autre, avec son camarade, cette idée que s'il y a vraiment quelque chose entre lui et son copain, Beineberg, quelque chose entre guillemets, c'est à ce moment là que Törless brûle de couvrir d'insultes son camarade. Et il y a ce lien tout de suite quand on approche de la sexualité, et où cette signification ne s'aborde que par la forme limite du langage, l'injure, l'insulte, l'humiliation, la terreur. » (Cours du 4 décembre 1996)

« [L'orientation lacanienne. Pièces détachées](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le ratage n'est pas un accident. Le ratage, c'est, chez le dernier Lacan, un concept qui fait la paire avec la jouissance. La jouissance est du corps comme le ratage est de la pensée. Le ratage s'ensuit du corps et de sa jouissance. Et la jouissance du corps comme telle, rate ce qu'il en est dans l'espèce, rate la sexualité. » (Cours du 1^{er} décembre 2004)

« *L'orientation lacanienne. Illuminations profanes* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« On pourrait dire que ce qui fonde là au contraire la position mâle, la sexualité mâle, c'est la persuasion erronée qu'ils savent ce qu'il faut faire avec la jouissance et que ça les met en position de perdre les pédales devant l'inconsistance du rapport hystérique à la jouissance. » (Cours du 8 mars 2006)

«... *Du nouveau! Introduction au Séminaire V de Lacan* », Collection Rue Huysmans, Paris, 2000.

« La formation de l'Idéal du moi pour Lacan est repoussée assez loin dans le développement [...] Pour Gide [...] il considère que son Idéal du moi n'est pas fixé avant qu'il ait treize ou quatorze ans, et même d'une façon développée, dans ses *Écrits*, il repousse cela vers vingt-ans [...] Nous avons une zone de la psychanalyse où on n'est pas seulement dans la répétition de l'expérience primordiale, mais où des expériences tardives contribuent pourtant à des fixations très profondes et éventuellement définitives. Ce sont des remarques qui ont tout leur intérêt dans le traitement de l'enfant et de l'adolescent ». (p. 58-59)

« *En direction de l'adolescence* », Collection *la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin/Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« [En psychanalyse] on s'intéresse à la différenciation sexuelle telle qu'elle s'entame dans la période pubertaire et post-pubertaire. Pour Freud, la différence des sexes telle qu'elle se configure après la puberté est supprimée pour la durée de l'enfance - c'est une curieuse façon de s'exprimer ». (p. 193)

« Freud note [...] qu'il y a des "prédispositions, reconnaissables dès l'enfance", à la position féminine et à la position masculine. Il remarque à cet égard que les inhibitions de la sexualité et le penchant au refoulement sont plus grands chez la petite fille. La petite fille se montre plus pudique que le petit garçon. Il souligne – c'est plutôt la voie que Lacan empruntera – la précocité de la différenciation sexuelle. La petite fille fait la femme déjà très tôt. C'est plutôt dans ce sens-là qu'il nous dirige [...] Comment pouvons-nous progresser quant à cette prédisposition et à cette différenciation précoce – la petite fille en tant que petite fille, le petit garçon en tant que petit garçon ? ». (p. 193-194)

« La puberté [...] pour Freud comme pour Lacan, représente une scansion sexuelle, une scansion dans le développement, dans l'histoire de la sexualité ». (p. 194)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant. Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013, p.121.

« Ces questions mobilisent chez elle [Léa] la question du rapport sexuel qui ne peut s'écrire mais aussi le mystère de la féminité. Cette énigme fondamentale de la sexualité est trop mise en scène dans sa vie pour qu'elle puisse s'investir dans un autre savoir. Son symptôme indique qu'un enfant ne peut lire ce qui fonde le rapport entre un homme et une femme sans en être affecté dans son corps et dans son rapport au savoir. »

Brousse M.-H., « Filles à deux, garçons en bande », eBook « *Faire couple, liaisons inconscientes* », du tac au tac, 22 Duos de psychanalystes, Gramophone, 2016.
« Les garçons font couple avec leur organe [...] Les filles jouissent avec leur copine du blabla ».

Brousse M.-H., « Interview de Marie-Hélène Brousse », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 163-180.

« Je crois que cela témoigne essentiellement de la fragilité de l'image du corps à l'adolescence. Fragilité due à son changement, à sa mutation, au côté inconnu qui surgit. Il n'y a guère de sujet qui n'évoque, à un moment ou à un autre, la gêne occasionnée par les changements corporels – ou la satisfaction d'ailleurs, ou la tristesse... Ce corps qui change à l'insu du sujet est, autrement dit, un réel qui prend possession de l'image et la rend éminemment fragile. Si, pour moi, il fallait caractériser l'adolescence par quelque chose, ce serait par la fragilité du rapport du sujet à son image. Il y a l'apparition des poils, de la barbe pour les garçons, des seins pour les filles, les règles, les boutons... Le réel est quelque chose qui boursoufle, qui prend possession de cette image, qui l'arrache à la maîtrise qu'on en avait pendant l'enfance, qu'on croyait en avoir en tout cas... » (p. 176)

Deltombe H., *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Éditions Michèle, 2010, p. 20.

« À l'adolescence, il est rare et même impossible que se réalise sans aucune difficulté l'épanouissement sexuel que Freud propose comme idéal dans ses *Trois essais* où il passe en revue toutes sortes de troubles pouvant se produire, de l'ordre de l'inhibition et de la morbidité. »

Dupont L., « Filles à deux, garçons en bande », eBook « *Faire couple, liaisons inconscientes* », du tac au tac, 22 Duos de psychanalystes, Gramophone, 2016.

« Tourner en rond autour de son phallus, ça fait un peu débile, c'est pour cela qu'il faut mieux tourner en bande. La bande viendrait protéger des questions qui font peur : comment être un homme ou une femme ? Comment rencontre-t-on l'Autre sexe ? Comment les corps peuvent-ils se rencontrer ? La bande c'est le meilleur moyen de se raconter des histoires, et notamment se faire croire que la rencontre avec l'Autre sexe serait possible. »

Dupont L., « Un ado sur l'escabeau », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« La rencontre implique que l'on ait une idée de sa place dans la sexualité. Pour les garçons, à l'adolescence, cela en passe souvent par ce que Lacan a appelé « les garçons en bande ». Les garçons, il faut que ça bande. Lacan le dit dans la leçon de février du séminaire *Le savoir du psychanalyste* : "C'est que de bander, ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre, en tout cas !" (Leçons du 6 janvier 1972 et du 3 février 1972). À l'adolescence, pour faire face au féminin on va en bande. Mais dans la rencontre avec le corps de l'Autre, la bande n'est plus là pour vous protéger. Ça peut être la débandade. Vite retrouver les copains pour faire *bande à part, à parole*. Face à la rencontre du corps de l'Autre, les garçons sont confrontés à n'être qu'un tout seul, démunis des habillages de l'être donnés par la bande. Pour les filles, Lacan dit qu'elles *vont par deux*, la meilleure copine, l'amie d'amour et quand l'une attrape un garçon, et bien elle laisse tomber sa copine... auprès de laquelle elle revient très vite, dès que ça ne marche plus. En fait, nous pourrions nous interroger sur les différents couples de meilleures amies à l'adolescence, de l'Autre femme, à la belle et la moche, l'intelligente et l'autre, la provocatrice et l'inhibée... impossible de

dresser un catalogue, il est infini. Mais chaque Un dans la bande, chaque couple de meilleures amies témoigne de ce que le sujet tente de faire avec ce corps qui change, qui produit des sensations qui découpent des zones, des trous, des pleins, des trop. »

« Nous avons une indication d'une clinique de l'adolescence : quels croisement entre le narcissisme et la sublimation, le patient a-t-il pu opérer ? Ou pas ? Sur quels escabeaux a-t-il pu monter pour se voir et se faire beau ? Et nous, dégagés de toute visée morale, comment le soutenir jusqu'à ce qu'il se mette au travail de son invention ? L'un des enjeux des métamorphoses de la puberté serait, en fait, l'émergence dans le corps d'un appel à devoir se ranger côté homme ou côté femme. Comment sait-on que l'on est un garçon ou une fille ?

Freud disait que l'anatomie c'est le destin, force est de constater que les avancées de la science ont brisé cette limite, on ne naît plus garçon ou fille. Certains transsexuels disent que très tôt ils savaient ne pas appartenir au sexe qui leur a été donné par leur génome et ils peuvent en changer. Être fille ou garçon est donc un autre nom du non rapport sexuel, cela ne va pas de soi. Il y a une signifiantisation du corps à partir d'une jouissance qui reste opaque. Dès l'enfance, le sujet tente de faire avec cette question, les théories sexuelles infantiles sont autant de façon de penser le sexuel que de se repérer dans son sexe. »

Hellebois Ph., « Lacan, lecteur de Gide », Paris, Éditions Michèle, 2011.

« Pour Lacan, toute la vie de Gide – c'est-à-dire les éléments structuraux avec lesquels elle allait se jouer ensuite – était concentré là, dans ces deux épisodes différents mais qui se succédèrent, la scène de séduction proprement dite avec sa tante et celle où il découvrit Alissa en pleurs. Sa tante fit donc office de seconde mère en apportant dans son existence ce qui n'y était pas, un désir, dont l'irruption le choqua tout en le sauvant, puisqu'il donnait à l'enfant mortifié qu'il était alors – Ci Gide – une figure d'homme [...] Néanmoins, comme ce désir, venant du dehors, sans médiation, ne pouvait être que traumatique, il gardera cette place de l'enfant désiré mais sans pouvoir l'occuper, en y mettant un autre que lui, soit en désirant le petit garçon qu'il fut dans les bras de sa tante qui lui caressa les épaules, les bras et la poitrine. Identifié au désir de sa tante, il devint désirant mais en femme ». (p. 39)

« Par ailleurs, il deviendra définitivement amoureux de sa cousine, la fille de sa tante, qu'il va se vouer à protéger de ce désir même. Cette vocation à protéger une fille de quinze ans dans le chef d'un garçon de treize, signalait d'ailleurs pour Lacan, l'immixtion de l'adulte, soit la séduction. Ce sera un amour chaste, sans désir mais définitif, unique, comme il le dira lui-même, embaumé contre le temps. À la place du désir, il y mettra un objet particulier puisqu'il aura valeur de fétiche, la correspondance qu'il lui adressera sans relâche. » (p. 40)

Lacadée Ph., « La demande de respect. Un des noms du symptôme de l'adolescent », *Quarto*, n°74, 2001, p. 38-45.

« Cette remise en jeu du phallus comme organe et sa nécessaire castration est un des présages essentiels de cette demande de respect, dans le sens où l'adolescent sent qu'il perd la valeur phallique de ce qu'il avait été pour l'Autre. » (p. 42)

Lacadée Ph., « Que se passe-t-il à presque 17 ans ? » *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 125-138.

« Le corps de l'adolescent n'est plus unitaire, il se sépare de la seule jouissance phallique car le corps est devenu affecté par la jouissance. Le corps se *jouit* et se réordonne autour d'un éveil d'une jouissance qui se répartit sur les objets *a*, objets de désir et pulsionnels. » (p. 131)

« Le corps parlant fait un usage de la langue pour loger la jouissance du corps sous le mode de l'injure ou de l'insulte. » (p. 135)

Lebovits-Quenehen A., « Japon : le retour vers le futur », *Lacan Quotidien* n° 320, 16 mai 2013, p. 1-5.

« La jouissance de l'Autre a ainsi revêtu, nous pouvons le supposer, un caractère assez envahissant pour qu'il soit nécessaire à certains de s'y soustraire plus ou moins radicalement. C'est dans cette perspective qu'émerge au Japon le phénomène des "petites amies virtuelles", disponibles sur de nombreuses applications iPhone. Sans corps, sans désir ni jouissance, elles abreuvent leur boyfriend de mots doux et de déclarations d'amour. Et, de son côté, leurs boyfriends peuvent partir en voyage organisé avec elles... Exit donc les déceptions amoureuses, les mauvaises surprises, la contingence malheureuse (mais aussi potentiellement heureuse). La petite-copine virtuelle ne ment pas, ne trompe pas, elle n'est pas folle (ni folle du tout, ni quoi que ce soit d'autre) ! » (p. 4)

Leguil C., *L'être et le genre : homme / femme après Lacan*, Paris, PUF, 2015.

« L'être lacanien est noué à la parole proférée, celle qui s'entend, celle qui se réalise, et n'est pas ailleurs que dans cette existence. Désarmés devant cette créature qui leur échappait, mes parents tentaient avec acharnement de me remettre sur le droit chemin. Ils s'énermaient, me disaient *Il a un grain lui, ça va pas dans sa tête*, et *gonzesse* était de loin l'insulte la plus violente pour eux. » Une insulte peut ainsi, comme l'écrit Édouard Louis, se déposer telle une marque de fabrique qui conduit le sujet à aborder ce qu'il est, depuis cette marque qui le fait souffrir [...] Les paroles de l'Autre sont déterminantes pour rendre compte du rapport du sujet à son genre. (Cf. Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*) (p. 113)

« Avant de découvrir qu'il aime les garçons, Eddy est d'abord celui sur lequel la colère de l'autre se déchaîne. "*Pédale, pédé, tantouse,*" Ces nominations sont les manifestations de l'affect de haine qui envahit les autres garçons là où leur idée du genre se voit mise en péril par un qui n'est pas comme il devrait être. Un qui sort de la *norme mâle*, comme l'écrivait Lacan. » (p. 148)

Leguil C., « Drôle de genre », *Tresses*, n°48, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne - *Aquitania*, juin 2016, p. 87-91.

« Drôle de genre évoque à la fois le regard de l'Autre sur le genre du sujet, l'inquiétante étrangeté du genre pour le sujet lui-même, la surprise qu'est la rencontre avec la question du genre pour chacun. Bref, quelque chose de l'insoutenable légèreté du genre transparait dans ce "drôle de genre", qui n'est pas un diagnostic, qui n'est pas un symptôme, mais qui désigne le fait que le genre, l'être homme / l'être femme, nous affronte à une irréductible excentricité à nous-mêmes » (p. 87)

« Du point de vue de l'être homme ou de l'être femme, le sujet ne s'éprouve jamais pleinement homme ou pleinement femme, comme si en la matière il y avait toujours une part d'opacité, une part d'étrangeté, une part de mystère qui montre que ni l'état civil, ni l'anatomie, ni l'image du corps, ne suffisent à répondre à la question du genre que l'on a ou du genre que l'on est [...] L'assomption du genre, féminin ou masculin, résulte de la façon dont le sujet parvient à donner une interprétation à ce qui ne relève d'aucune nature ». (p. 87-89)

Majhoub L., « Père-versement orienté », *La petite Girafe*, n°14, 2001, p. 17-24.

« C'est au moment de ce qui s'appelle l'adolescence que le choix du sexe semble réellement s'imposer et ce tant pour la fille que le garçon. Cette sexualité devrait être, dans le meilleur des cas, perversément orientée. Il convient néanmoins de préciser ce que recouvre une telle orientation. Le terme de perversion a permis à Lacan d'en faire jouer l'équivoque et de l'entendre, quant à cette orientation, comme *père-ersion*. C'est dire que le père est convoqué dans le choix du sexe. Or à cette époque où la fonction du père accuse un déclin, ce choix s'avère de plus en plus malaisé pour les adolescents. » (p. 17)

Maugin Ch., « L'adolescence, une crise constructrice ? », *Mental* n°34, 2016, p. 152-156.

« L'adolescence ou plutôt ce que nous considérons comme "la sortie de l'enfance" est marquée par une interrogation sur son être sexué. C'est un moment où les appuis de l'enfance, les fantasmes infantiles vacillent. Chacun doit alors en chercher de nouveaux en construisant sa formule singulière à son être homme ou femme afin de rendre possible la rencontre avec l'autre. » (p. 152)

Naveau L., « Féminité et adolescence », *La petite Girafe*, n°14, 2001, p. 24-29.

« Le point qu'il est proposé [...] concerne ce qui, à cette période étrange, ni ange, ni bête, de la dite adolescence, serait belle et bien une rencontre. Rencontre, non pas avec une femme ou avec un homme, mais avec le féminin, pour les deux sexes. Cette sortie de l'enfance participe d'un choix, choix d'objet certes déjà élaboré dans l'enfance, à la sortie de l'Œdipe, mais qui se réactualise et se renouvelle à l'adolescence avec le choix d'objet amoureux. Autre façon de dire que le sexe, on le choisit ». (p. 24)

Naveau L., « Solitude de l'être parlant », *Mental*, n°23, 2009, p. 108-113.

« En faisant porter l'absence de rapport sexuel sur l'adolescent, nous mettons l'accent sur le temps d'incertitude identificatoire qui lui est propre, temps où la séparation d'avec l'enfant idéal qu'il aura été aura été en jeu. Ce qui est en cause est ce qui peut se dire, ou ne pas se dire du malentendu qui habite celui qui parle. Le semblant de l'amour est la voie qui le plus souvent rend possible cette entente entre les sexes. » (p. 108)

« La psychanalyse met donc en scène un paradoxe : *il n'y a pas* de rapport entre les sexes, d'un côté ; *il existe* un rapport possible au corps, au phallus, au symptôme, à la jouissance, de l'autre. Ce désignateur de l'existence révèle alors en même temps une impasse logique, celle de la solitude. C'est la thèse lacanienne congruente à la première : le rapport à la jouissance isole, la jouissance *qu'il y a* souligne le non-rapport au partenaire. La solitude est en jeu. » (p. 108- 109)

« La rencontre dont il s'agit, au moment de l'adolescence, concerne le féminin, au sens où ce qui est en jeu dans le féminin est le manque, la confrontation à ce qui manque, pour chacun des deux sexes : la rencontre amoureuse ne complète pas mais décomplete, elle introduit le manque. Dans cette perspective, c'est la place que viendra occuper un psychanalyste relativement au manque, que dépendra qu'il soit un partenaire qui vaille pour l'adolescent. » (p. 109)

« Dans la phase phallique de l'enfance décrite par Freud, il n'y a qu'un seul organe sexuel qui vaille : le phallus. La nouveauté de Lacan est radicale : le phallus n'est pas tant un organe anatomique réel qu'un signifiant, le signifiant phallique qui introduit une fonction symbolique et logique dans l'inconscient. Le signifiant remet la voile de la pudeur sur l'organe phallique dévoilé par Freud, *Aufhebung*. La pudeur est l'affect propre à l'opération de symbolisation, une position subjective par rapport à l'opération du phallus, qui fera qu'un homme et une femme ne demandent et désirent pas de la même façon. » (p. 109)

Naveau L., « L'adolescent, son cercle et ses réseaux », *Adolescents, sujets de désordre*, Éditions Michèle, 2016, p. 139-154.

« Ce malaise face à la rencontre sexuelle existe depuis la nuit des temps, mais l'époque actuelle, "arraisonnée par la technique" comme l'a théorisé Heidegger (*La question de la technologie*) se caractérise par un principe d'exposition, particulièrement intense, au tout-dire, tout-entendre, tout-voir, instauré par cet envahissement technologique et ses objets. Une explosion fantasmatique en quelque sorte, où le réel est particulièrement dénudé. » (p. 141)

« Le changement d'objet d'amour et d'objet d'investissement libidinal peut être vécu sur le mode de la culpabilité ou de l'angoisse qui font barrage à la réalisation du désir. Ainsi, l'adolescent peut-il se faire à lui-même des croche-pieds, en se prenant dans les filets d'un désir opaque. C'est à ce moment-là que la rencontre avec un psychanalyste peut avoir un sens. » (p. 141)

« Car ce temps de rencontre avec ce qui cause le désir, ce temps de la vie où l'entourage, le parent, l'adulte ne semble d'aucun recours, est celui souvent où l'adolescent cesse de parler à ses parents, de se fier à eux, où il devient secret ou agressif. Le démon de la pudeur s'empare de lui à la mesure de cette perte de confiance et pourtant, c'est bien elle, la pudeur, qui est mise à mal par l'époque hypermoderne. » (p. 143)

Page Ch, Jodeau-Belle L., « *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma* », Rennes, PUR, 2015.

« Dans la préface de la pièce [L'éveil du printemps de Wedekind] (1974), il [Lacan] insiste sur le fait que dans cette pièce c'est au niveau de l'inconscient, tel qu'il se manifeste par le rêve, que la question de faire l'amour se pose pour les garçons: "Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons, de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leur rêves" et qu'elle apparaît comme une énigme hors sens. » (p. 10)

« Autrement dit, la rencontre sexuelle se fait sur le registre de l'imaginaire à partir des manifestations de l'inconscient et "tout ce qu'il est permis d'aborder de la réalité reste enraciné dans le fantasme"(Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* [1972-

1973], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 87); cela a des conséquences diverses que Wedekind met en lumière principalement du côté garçon mais aussi, côté fille, aspect peu étudié jusqu'à aujourd'hui. » (p.11)

« Mais ces histoires d'adolescentes aujourd'hui témoignent d'une fragilité des appuis paternels et phalliques, les laissant souvent en difficulté quant à un engagement dans le désir. » (p. 12)

« Nous terminerons en reprenant notre interrogation de départ, à savoir l'absence quasi totale d'œuvres contemporaines s'intéressant à la sexualité côté homme, ce qui contraste avec la multiplicité des textes et films portant sur celle des jeunes filles. Que pouvons-nous alors en déduire dans ce qui fait le propre de notre siècle? » (p. 14)

Page Ch, (co-auteure Jodeau-Belle L.), « Deux mythes fondateurs du rapport sexuel qui n'existe pas », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 15-32.

« Dieu extrait d'Adam l'objet qui sera la cause de son désir soit une partie de lui-même qui lui a été enlevée et dont il jouit. Il est donc inscrit de longue date qu'il n'y a pas de rencontre d'un sexe avec l'autre, de l'homme avec une femme, sinon sur le mode imaginaire, puisqu'il y a, chez Adam, fantasme d'une relation avec quelque chose issu, fabriqué à partir de ce qui se passe pendant son sommeil. La dimension imaginaire de la femme est ici saisissante; production rêvée, elle est l'équivalent de celle de ses côtes qu'on lui a retirée, donc une partie de lui-même : "On lui a retiré cette côte, on ne sait pas laquelle, et d'ailleurs il ne lui en manque aucune. Mais il est clair que dans le mythe de la côte il s'agit justement de cet objet perdu. La femme, pour l'homme est un objet fait avec ça." » (p. 24)

« Lacan démontre que les catégories de masculin et de féminin ne vont pas de soi, ne correspondent pas toujours au sexe biologique et sont régies par les lois du signifiant plus que par la biologie. » (p. 29)

« Les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme sont, de par leurs rapports respectifs à la jouissance, hétérogènes l'un à l'autre. Le langage ne peut donc rendre compte "d'un rapport sexuel", car il faudrait que soient mis en rapport, comme dans le langage mathématique, deux termes homogènes, or cela ne correspond pas à ce qui existe dans le réel. » (p. 29)

Poblome G., « Bon-heurts et mal-heurts dans la rencontre avec le sexuel », *Courtill en lignes*, n°20, juillet 2016.

« L'enfant a cessé de se poser des questions sur ce qu'il est dans le désir de ses parents, il a éventuellement trouvé une réponse qui lui convient, par exemple dans les idéaux qui stabilisent son monde. Mais le "reste" n'a pas dit son dernier mot, il se réveille à la puberté. Il ne parle pas, car il est hors langage, mais il se fait sentir. Ce qui surgit à la puberté est en fait de l'ordre de ce qui se sent et fait effraction dans un monde qui paraissait bien réglé. »

Ramirez C., « Un si précoce printemps », *La cause du désir*, n°86, 2014, p. 121-124.
« Elle [Agathe] me laisse entendre que si elle a certes souffert de cette persécution "très dure", le véritable trauma se situe pour elle ailleurs qu'au niveau du

cyberbullying. Il semble davantage se nouer autour de l'irruption d'un désir sexuel apparu très tôt avec l'arrivée de la puberté, la laissant dans une impasse avec elle-même, son corps, et, par ricochet, avec sa mère. » (p. 121)

« Pour elle [Agathe], ce qui fait trauma ne réside pas dans le fait d'avoir bien ou mal vécu ces premières expériences, mais plutôt dans le trop qu'elle éprouve au niveau du corps et dans les points d'inconciliable que cela éveille entre désir et devoir, entre poussée pulsionnelle et idéaux parentaux, entre l'éclosion de féminité et la place à laquelle elle doit se tenir pour rester l'objet d'amour de l'Autre. »(p. 122)

Roy D., « Protection de l'adolescence », *Mental*, n°23, 2009, p.51-54.

« Mais quel est donc ce nouveau qui survient à l'adolescence ? Freud a un mot pour cela : "métamorphose" [...] La métamorphose que produit la puberté, c'est une nouvelle et radicale distinction entre le garçon et la fille. Jusqu'alors la distinction entre le garçon et la fille se suffisait d'être une distinction signifiante, une différence signifiante sur fond d'une radicale identité : tous les deux, le garçon et la fille, sont ce qui est le plus précieux, le phallus. Le nouveau, désormais, c'est : que font-ils de cette position dans leur rapport à l'autre sexe ? » (p. 52)

« C'est ainsi que la différence de la fille et la différence du garçon d'avec la fille s'extrait de la différence dans le langage et de la différence imaginaire pareils / pas pareils, pour se métamorphoser en une différence nouvelle difficile à cerner pour le sujet, difficile à penser, difficile à supporter. Le sexe apparaît alors comme un fait factice, comme un fait de semblant, mais un semblant qui fait vrai, parce qu'il implique désormais une nouvelle satisfaction. Voilà l'autre aspect de la métamorphose qui se produit à la puberté : la jouissance dite sexuelle se détache du corps et s'introduit entre les deux sexes. La thèse de Lacan, en effet, est que désormais chacun des sexes se définit de son rapport à la jouissance sexuelle, qui les sépare. Cette jouissance hors-corps est nouvelle par rapport aux satisfactions sexuelles de l'enfance liées au corps et aux objets pulsionnels. » (p.52)

Trobas G., « La crise précoce », *Horizon*, n°60, 2015, p. 102-114.

« Jamais la génitalité n'a été à ce point ramenée au déploiement imaginaire de la phase phallique, c'est à dire comme évitement de la castration symbolique. Les incidences cliniques en sont multiples [...] : la tendance de la généralisation des postures phalliques chez la fille qui assure à la fois une certaine uniformisation des deux sexes et un bel avenir à la guerre entre eux. » (p. 114)

Axe 4 : Nouveaux éclats du corps

S.FREUD

« Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, [1914], Paris, PUF, 1969, p. 81-105.

« Le terme de narcissisme provient de la description clinique, et a été choisi en 1899 par P. Nâcke pour désigner le comportement par lequel un individu traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel : il le contemple donc en y prenant un plaisir sexuel, le caresse, le cajole, jusqu'à ce qu'il parvienne par ces pratiques à la satisfaction complète. » (p. 81)

« Le narcissisme [...] ne serait pas une perversion, mais le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'autoconservation dont une part est [...] attribuée à tout être vivant ». (p. 82)

« Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci.

[...] Ce développement, légitime à mon avis, de la théorie de la libido, reçoit un troisième apport de nos observations et de nos conceptions concernant la vie psychique des enfants et des peuples primitifs.

[...] De nos jours, chez l'enfant, dont le développement nous est bien plus impénétrable, nous nous attendons à trouver une attitude tout à fait analogue envers le monde extérieur. Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis ». (p. 83)

« Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme ». (p. 84)

« Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard ». (p. 93)

« La comparaison de l'homme et de la femme montre alors qu'il existe dans leur rapport au type de choix d'objet des différences fondamentales, bien qu'elles ne soient naturellement pas d'une régularité absolue. Le plein amour d'objet selon le type par étayage est particulièrement caractéristique de l'homme. Il présente la surestimation sexuelle frappante qui a bien son origine dans le narcissisme originaire de l'enfant et répond donc à un transfert de ce narcissisme sur l'objet sexuel. Cette surestimation sexuelle permet l'apparition de l'état bien particulier de la passion amoureuse qui fait penser à une compulsion névrotique, et qui se ramène ainsi à un appauvrissement du moi en libido au profit de l'objet. Différent est le développement du type féminin le plus fréquent et vraisemblablement le plus pur et le plus authentique. Dans ce cas, il semble que, lors du développement pubertaire, la

formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusqu'ici à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle. » (p. 94)

« Nous avons appris que des motions pulsionnelles subissent le destin du refoulement pathogène, lorsqu'elles viennent en conflit avec les représentations culturelles et éthiques de l'individu. Par cette condition, nous n'entendons jamais que la personne a de l'existence de ces représentations une simple connaissance intellectuelle, mais toujours qu'elle les reconnaît comme faisant autorité pour elle, qu'elle se soumet aux exigences qui en découlent. Le refoulement, avons-nous dit, provient du moi ; nous pourrions préciser de l'estime de soi qu'a le moi. C'est à ce moi idéal que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait dans l'enfance le moi réel. Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme s'est ici montré incapable de renoncer à la satisfaction dont il a joui une fois. Il ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; s'il n'a pas pu la maintenir, car, pendant son développement, les réprimandes des autres l'ont troublé et son propre jugement s'est éveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal. » (p. 97-98)

« Nous trouvons ici l'occasion d'examiner les rapports de cette formation d'idéal et de la sublimation. La sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle ; l'accent est mis ici sur la déviation qui éloigne du sexuel. L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée. L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet. Par exemple, la surestimation sexuelle de l'objet est une idéalisation de celui-ci. Ainsi, pour autant que sublimation désigne un processus qui concerne la pulsion et idéalisation un processus qui concerne l'objet, on doit maintenir les deux concepts séparés l'un de l'autre. » (p. 98-99)

J.LACAN

Le Séminaire, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* [1954-1955], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1978.

« C'est très drôle, ça comporte une incohérence vraiment étrange qu'on dise – l'homme a un corps. Pour nous, ça fait sens, il est même probable que ça a fait toujours sens, mais que ça a toujours fait sens, mais que ça fait plus sens pour nous que n'importe qui, parce que, avec Hegel et sans le savoir, pour autant que tout le monde est hégélien sans le savoir, nous avons poussé extrêmement loin l'identification de l'homme avec son savoir, qui est savoir accumulé. Il est tout à fait étrange d'être localisé dans son corps, et on ne saurait minimiser cette étrangeté. » (p. 89)

Le Séminaire, livre XX, *Encore* [1972-1973], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet a.

Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal – baratin – est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité. » (p. 12)

« Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit. Cela se jouit que de le corporiser de façon signifiante [...] Jouir à cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Mais cette part jouit aussi – cela agréé à l'Autre plus ou moins, mais c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent. » (p. 26)

Le phénomène lacanien, [1974], Section clinique de Nice, Nice, 2011.

« L'homme [...] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde ». (p. 23)

Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome* [1975-1976], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance — consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. » (p. 66)

J.-A. MILLER

« *L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« L'image du corps propre, en tant qu'elle est représentée foncièrement par l'autre, apparaît comme le principe même du fantasme. » (Cours du 24 novembre 1982)

« Si on ne la situe pas seulement dans sa dimension imaginaire mais dans sa dimension fondamentale, l'image du corps est par excellence ce qui vient occuper la zone d'extimité de chacun. Ça donne le privilège exorbitant de l'image au miroir pour les êtres parlants qui accordent à ça une valeur spéciale » (Cours du 12 janvier 1983)

« Céder sur son désir engendre de la culpabilité, dit Lacan. C'est le cas précisément de cette cession que comporte la fonction masturbatoire dont Lacan rappelle que le caractère originel de la culpabilité engendre sa pratique. Elle fait en effet impasse sur la jouissance de l'Autre corps par un court-circuit obtenu du corps propre. D'où la valeur de rappel que prend ce dit de Lacan, à savoir que le corps est aussi bien le lieu de l'Autre. C'est de nature, évidemment, à bouleverser la phénoménologie du corps propre. Ça fait apparaître cette pratique comme l'effort pour ramener la jouissance dans le lieu de l'Autre sous forme de plaisir. Ça, c'est même l'opération du

fantasme. Céder sur son désir, c'est donc céder sur le désir de l'Autre. » (Cours du 26 janvier 1983)

« [L'orientation lacanienne. La fuite du sens](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le "Stade du miroir" ne nous met en scène le corps que comme le corps visuel, le corps scopique, c'est-à-dire déjà le corps mis hors de soi, le corps projeté. D'emblée, on a affaire à un corps aliéné, c'est à dire devenu Autre. L'autre est donc déjà là, d'emblée, au départ. C'est même la démonstration propre du "Stade du miroir": vous avez toujours primordialement rapport à un Autre. [...]

Le "Stade du miroir", c'est la jouissance en tant que pensée à partir du narcissisme [...]

Ça veut dire, quand on raisonne à partir du "Stade du miroir" que la jouissance est tout naturellement accrochée à l'Autre. La promotion du narcissisme, c'est que précisément l'Autre ne fait pas de problème. Il n'y a pas d'opposition entre l'Autre et la jouissance. [...] Le "Stade du miroir" ne dit pas qu'il y a rapport sexuel, mais qu'il y a un rapport narcissique. Mais, par là même, le rapport sexuel ne peut se modeler que sur ce rapport narcissique. Et c'est ce que Lacan a appelé plus tard la relation imaginaire. (Cours du 7 février 1996)

« [L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Dimension autistique du symptôme : les drogues sont un mode de jouir où apparemment on se passe de l'Autre, qui serait même fait pour qu'on se passe de l'Autre et où on fait seul. Bien entendu réservons, mettons de côté, sans l'oublier, qu'en un certain sens le corps lui-même c'est l'Autre, avec un grand A. La jouissance toxicomane est devenue comme emblématique de l'autisme contemporain de la jouissance. Le critère lacanien de la jouissance toxicomane, c'est que ce soit une jouissance vraiment pathologique quand c'est une jouissance qu'on préfère au petit-pipi... loin d'être un adjuvant à la relation sexuelle, est au contraire préférée à la relation sexuelle. » (Cours du 25 mai 1997).

« Lacan s'oppose à Freud en tant que celui-ci disait que la "pulsion génitale existe, soit dire qu'il y a une pulsion qui comporte en elle-même le rapport à l'Autre sexuel. Cette disjonction met en évidence ce qu'il y a d'auto-érotique dans la pulsion elle-même. » (Cours du 25 mai 1997).

« [Biologie lacanienne et événement de corps](#) », *La Cause freudienne*, n°44, 2000, p. 7-59.

« On peut dire plus simplement que le sujet, à partir du moment où il sujet du signifiant, ne peut s'identifier à son corps, et c'est précisément de là que procède son affection pour l'image de son corps. L'énorme boursouffure narcissique, qui est caractéristique de l'espèce, procède de ce défaut d'identification subjective au corps. C'est spécialement dans l'hystérie que le défaut d'identification corporelle a été mis en évidence [...] C'est dans la faille de cette identification entre l'être et le corps, c'est en maintenant dans tous les cas que le sujet a un rapport d'avoir avec le corps que la psychanalyse ménage son espace ». (p.17)

« [L'orientation lacanienne. Extimité](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« À cet égard, la pensée est liée à la puberté. Pourquoi Freud met-il ainsi en fonction la puberté dans sa théorie, la puberté qui est une période de latence ? – sinon pour mettre en valeur logiquement les effets d'après-coup. Freud emprunte au registre du développement et de la maturation organique parce qu'il a logiquement besoin d'une coupure qui met en fonction la logique de l'après-coup. "La puberté, dit-il, intensifie énormément les effets de la reviviscence", c'est-à-dire les effets de répétition mnémotique, les effets du souvenir. À cet égard, cette logique de l'après-coup exige un premier coup, un premier temps, et puis un second. C'est la puberté qui fournit le moyen de repérer et de rendre lisible cet après-coup. » (Cours du 9 avril 1986)

« Les analystes ont pu justement construire le mythe d'une sexualité mature. Ils ont même, pour cela, détourné les découvertes de Freud. Cette découverte scandaleuse de Freud, que l'enfance n'est pas sainte, qu'il y a une perversion polymorphe de l'enfant, a été tournée au bénéfice de la définition d'une sexualité mature non perverse. C'est ce que traduit l'idée d'épanouissement génital qui inscrit strictement la résorption de l'autre dans l'Un génital. » (Cours du 18 juin 1986)

« [L'orientation lacanienne. Question de Madrid](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit

« La théorie imaginaire de la libido est, bien sûr, tout à fait essentielle. Qu'est-ce qui l'autorise chez Freud? C'est l'Introduction au narcissisme de 1914, et le fait que Freud en ait tiré aussitôt les conséquences en 1925, dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Aussitôt qu'il a abordé la fonction du narcissisme, Freud a vu s'illuminer pour lui-même la théorie de la libido qu'il avait aperçue à partir des objets, des objets vivants de l'individu. Il a bien vu qu'il y avait des objets qui se trouvaient plus ou moins investis et que ces investissements pouvaient se déplacer. Mais à partir de l'Introduction au narcissisme, ce qui lui apparaît, c'est que l'investissement libidinal fondamental concerne la propre image du sujet. » (Cours du 13 mars 1991)

« [L'orientation lacanienne. Donc. La logique de la cure](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le fait qu'il n'y a plus d'homme, il en voit la preuve dans les romans de Françoise Sagan où les jeunes filles yeulent les messieurs en petite tenue sur la plage. Ça lui paraît du dernier croquignole, puisque classiquement le mâle porte armure, porte de grandes bottes très difficiles à enlever, et que là, au contraire, on voit ces messieurs musarder, regarder leur bronzage, ces messieurs qui sont en plus manipulés, il faut le dire, de façon machiavélique par les jeunes filles. Cette disparition contemporaine du viril selon Kojève s'accompagne d'un certain nombre de mascarades de ceux qui "font l'homme", et il se gausse de la triade Malraux, Montherlant et Hemingway, qui ont illustré, en effet, à cette époque d'un peu avant la nôtre, le reste de virilité d'une façon spécialement démonstrative. » (29 juin 1994)

« [L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« C'est au niveau du corps qu'on a chance de rencontrer une consistance dans l'expérience. » (Cours du 03 décembre 2008)

« Lacan y rajoute, en quatrième terme et sans trouver son articulation précise avec les trois premiers, la pulsion : besoin, demande, désir et pulsion, dont il fait, dans son enseignement classique, le répondant inconscient de la demande ; il fait, de la pulsion, une chaîne signifiante, mais articulée dans le corps. » (Cours du 10 décembre 2008)

« Et vient le moment où cette logique de l'au-delà est renoncée, où la transcendance qui anime la logique du désir est remplacée par un plan d'immanence. C'est-à-dire une perspective, où le concept de plaisir est résorbé dans la jouissance, où s'oppose, au niveau du signifiant, celui de la substance jouissante, et où Lacan peut dire que la signifiante, l'ordre signifiant, trouve sa raison d'être dans la jouissance du corps, que le sinthome est conditionné non par le langage mais par la langue, en-deçà de toute articulation. Cette porte, que Lacan entrouvre dans son Séminaire XX, *Encore*, culmine dans son concept du sinthome, qui désigne, dans sa singularité, la substance jouissante. » (Cours du 10 décembre 2008)

« Faire, de la jouissance, un signifiant-maître, c'est aussi négliger l'opposition, qui bien entendu peut être faite, entre la jouissance sexuelle, celle qui tient au rapport avec un autre être sexué, et la jouissance autiste, celle du corps propre. » (Cours du 18 mars 2009)

« Dans la scène de la flagellation, nous avons le rapport le plus direct, le plus immédiat entre le signifiant et le corps, nous avons comme la matrice de l'incidence de l'Autre sur le corps : il le marque – il le marque comme chair à jouir. C'est ce que Lacan appelle la gloire de la marque. » (Cours du 18 mars 2009)

« [L'orientation lacanienne. L'être et l'Un](#) », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« La jouissance imaginaire, c'est ce que Lacan a élaboré à partir de la théorie freudienne du narcissisme. La notion de jouissance imaginaire n'est pas élaborée à partir de la théorie des pulsions, elle est élaborée à partir de la théorie du narcissisme. C'est essentiellement la jouissance narcissique de l'image. Et ce statut imaginaire de la jouissance défaille quand il s'agit de rendre compte de la jouissance du symptôme » (Cours du 9 mars 2011)

« Le corps lacanien, c'est d'abord le corps du *Stade du miroir*, que Lacan déchiffre à partir de la théorie du narcissisme, ou plutôt : il déchiffre la théorie du narcissisme à partir du *Stade du miroir*. Donc c'est essentiellement un corps imaginaire. Le nouveau statut du corps, il s'impose de l'élaborer à partir du moment où on retire la jouissance du narcissisme – en tout cas, on ne considère pas qu'elle est exclusivement définie par l'attrait de l'image de soi et à ce moment là, c'est le corps qui devient le support de la jouissance et c'est un autre corps, ça ne peut pas être un corps qui est réduit à son image spéculaire. » (Cours du 9 mars 2011)

« [En direction de l'adolescence](#) », *Collection la Petite Girafe*, n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« Dans "Les métamorphoses de la puberté", Freud étudie le problème de la transition de la jouissance autoérotique à la satisfaction copulatoire. Lacan pose que cela ne se fait pas, qu'il s'agit d'une illusion freudienne – foncièrement, *je ne jouis pas du corps de l'Autre*, il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son

fantasme, des fantasmes. On ne jouit pas du corps de l'Autre. On ne jouit jamais que de son propre corps. » (p. 202-203)

« Je me demandais si, au fond, le corps de l'Autre ne s'incarne pas dans le groupe. La clique, la secte, le groupe ne donnent-ils pas un certain accès à un je jouis du corps de l'Autre dont je fais partie ? Cela peut s'effectuer sous les espèces de la sublimation : on chante en groupe, je jouis de son accord, on fait de la musique ensemble, cela élève, etc. Mais évidemment, allant vers la sublimation, ça ne satisfait pas directement la pulsion. Une nouvelle alliance entre l'identification et la pulsion ne serait-elle pas possible ? » (p. 203)

« On nous parle aujourd'hui de la *déradicalisation* des sujets qui ont été pris par ce discours [celui de l'état islamique], parce qu'on s'imagine qu'on va pouvoir déconstruire cette construction, alors que d'après moi, elle n'a pas de semblant, elle est attachée à un réel de jouissance qu'on ne va pas défaire comme ça, comme avec des petits boulons, sauf si on le prend tout à fait au début. » (p. 204)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Biagi-Chai F., « Jeunesse à la dérive<> radicalisation », *La cause du désir*, n°92, 2016, p. p.77- 83.

« Il rencontre une fille, "comme tout le monde", mais là il faut y mettre du corps et ça ne suit pas : il se dissocie, ça s'effiloche. Quelques baisers et très vite, partie de lui-même, il n'a de cesse que de lui appartenir pour s'appartenir. Il la harcèle, il va jusqu'à pénétrer dans la salle de classe, dans un collège qui n'est pas le sien. Le proviseur porte plainte, sans suite, sans même que l'on s'y intéresse; la jeune fille fait de même, pour SMS envahissants, de jour comme de nuit. Se confronter au sexe, à la mort, c'est se confronter à la castration, au *pas-tout*. Lui est confronté au vide, à la perte de tout sens critique, à l'absence de division puisqu'impossible. Il est condamné à la nécessité que le corps et les mots fassent *Un*, fassent *Tout*, soient réponse et non question. » (p. 80-81)

Bonnaud H, *Le corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015.

« Notre époque donne au corps une valeur primordiale [...] Le corps doit être maîtrisé et s'exhiber comme un phallus bien vivant ». (p. 9)

« Le tatouage par exemple, a pris une dimension esthétique qui donne au marquage une forme de glorification du corps, de monstration habilleuse de dessins et d'écrits à lire, ajoutant un plus-de-jouir [...] Le tatouage aujourd'hui n'écrit plus une marque collective mais la singularité propre à chacun ». (p. 18)

« C'est la question de ce qui est manquant dans l'image du corps sexué qui occupe le devant de la scène. Quelque chose de défaillant, c'est quelque chose qui manque, qui s'évanouit, qui se dissout. » (p. 65)

Brousse M.-H., « Interview de Marie-Hélène Brousse », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 163-180.

C'est quelque chose dont j'avais discuté avec Laurent Dupont. Lui comme moi étions très frappés par la crudité des langages adolescents en termes de sexualité. C'est, pour partie, un phénomène d'âge et de génération, mais c'est un changement tout à fait notable. Une petite jeune fille, bien comme il faut, parlant d'une de ses copines de classe, la désignait ainsi : "elle fume et elle suce". Voyez la brutalité de la chose ! [...] Le rapport à l'activité sexuelle n'est plus autant médié par le fantasme. Ordinairement, le fantasme vient à la place de l'acte. Vous le mobilisez, à l'occasion, dans l'acte sexuel, pour jouir, comme le dit Freud dans « Un enfant est battu » (Freud S., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 219). Mais, la scène inconsciente du fantasme fondamental n'est pas ce qui donne la satisfaction. Freud affirme même l'inverse : ça vous fait horreur. Lacan dit que le catalogue des perversions a pu être dressé dans la névrose parce que la pulsion se laisse attraper par le fantasme. C'est moins le cas aujourd'hui, elle va plus directement du côté de l'acte ». (p.170-171).

Caroz G., « L'image qui percute », *Papers*, n°6, Comité de acción, AMP 2014-2016.
www.amp-nls.org/doc/PAPERS%20N°%206%20frances.pdf

« La primauté actuelle de l'image dans la civilisation, si déplorée par ceux qui rêvent d'un monde qu'on pourrait mettre en marche arrière, témoigne plutôt de la consistance de l'imaginaire. Les effets que les images médiatiques exercent sur les opinions et sur les corps, marquent une certaine disparition des limites entre imaginaire, symbolique et réel. La parole peut avoir l'image comme support et vice versa, produisant des effets réels manifestes. »

Chiriaco S., *Le désir foudroyé, sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2012.

« Alice était belle, très belle, mais avec son corps, ça n'allait jamais, elle ne savait dire si elle se trouvait maigre ou trop grosse. Selon les moments, elle alternait entre crises de boulimie et épisodes d'anorexie. Elle souffrait de ces conduites alimentaires aberrantes. » (p. 135)

Comyn N., « La pratique compétitive, une expérience des limites », *Terre du Cien*, n°15, 2005, p.18.

« Le sujet fait l'expérience de discontinuités dans l'imaginaire, qui est toujours en retard sur le réel de la jouissance. » (p. 18)

De Freda A.-D., « Puberté, adolescence et structure », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Aujourd'hui, nous ne pouvons plus considérer la pratique de l'automutilation comme l'unique indice de la psychose. La coupure est fréquente dans le champ de la puberté et de l'adolescence féminine et s'inscrit dans des tableaux cliniques très variés. Pour autant, les causes alléguées par celles qui la pratiquent, ne cessent pas d'être obscures. »

« Au sein des "tribus urbaines", l'image de soi se confond dans l'image de l'autre, jusqu'à ce qu'elle se désintègre en une masse où seul le nom regroupe chacun des membres (emos, floggers) Dans ce type de manifestation, l'ordre symbolique est remplacé par un ordre imaginaire, ce ne sont ni les idéaux, ni les idées qui

commandent. Celui qui accomplirait l'exception de les transmettre est, dès lors, inexistant. »

Dhéret J., « L'adolescence est traumatique », *La petite Girafe*, n°20, 2004, p. 110-114.

« Nous verrons qu'à l'adolescence, apparaît parfois brusquement ce hiatus du sens d'avec la pulsion. On s'aperçoit alors plus nettement que les phénomènes de jouissance, pour être vivables, doivent trouver à se nouer au symbolique.

Le transfert permet alors de se construire un Autre de l'adresse, ce qui ne va pas sans conjointre la jouissance avec les signifiants dont le sujet dispose.

Ajoutons que l'analyste, pour l'adolescent, ne ressemble ni à ses professeurs, ni à ses copains ou parents. Il entretient un rapport de voisinage avec le symptôme dont le sujet ne dispose pas encore pour en faire usage, mais qu'il cherche à construire. » (p. 110-111)

Dupont L., « Un ado sur l'escabeau », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Ce n'est pas un hasard si le titre de la prochaine journée de l'IE est "Après l'enfance". Les signifiants, les modes de jouissances, les fantasmes, le rapport à l'Autre dans la suite de ce remaniement du corps qu'est la puberté, sont autant de témoignages des marques, traces, morsures sur le corps propre du sujet de la rencontre initiale avec le signifiant. L'enfance est le siège du rapport d'un sujet avec cette marque primordiale et le lieu de la constitution d'un rapport à l'Autre qui en passe par la demande, l'énigme, l'objet, le manque, le vide... Si l'adolescence possède sa propre spécificité, ce n'est donc pas dans le traitement de cette jouissance qui itère, mais bien dans les objets, les inscriptions, les images, les signifiants que le *parlêtre* convoque à partir de ce qui a toujours été déjà là. »

« Les objets de connections virtuelles pullulent, leur utilisation échappe parfois aux notices des fabricants. "Après l'enfance", on ne répond plus au téléphone, on ne prend pas l'autre en photo avec son téléphone, la voix est reléguée, le regard fait retour sur le corps propre du sujet, on textote, on selfie, cela témoigne d'un usage de la lettre qui éloigne la place du corps dans la voix et du regard qui envoie à l'autre une image de soi : "vois comme je me vois". Là encore quels usages pour quelles solutions ? L'image du corps, l'image de soi, est une des réponses possibles à ce qui permet la rencontre. »

« Se soutenir d'une image, cela n'est pas étranger à l'enfance non plus, ni à l'adulte. Pourtant nous l'associons plus volontiers à un signifiant : adolescence. Repérons donc dans nos rencontres avec ces jeunes, avec quelle image ils se soutiennent, ou pas. Car cette image, ce trait, c'est déjà une tentative de savoir y faire avec le non-rapport sexuel. »

« Les métamorphoses du corps-propre du sujet, sein, pilosité, règles, hormones opèrent un remaniement psychique. Pour Freud, la libido qui était foncièrement auto-érotique, va, de par le développement des fonctions sexuelles, amener le sujet à s'orienter vers l'autre sexe, afin de jouir du corps de l'autre. Les interdits éducatifs et moraux pesant sur la possibilité du passage à l'acte sexuel produisent des frustrations spécifiques de l'adolescence mettant en jeu le moi idéal, l'Idéal du moi, le surmoi et le ça. Finalement, toute une clinique que l'on retrouve autant chez l'enfant ou l'adulte. Lacan, lui, diverge de Freud en affirmant que la pulsion reste

fondamentalement auto-érotique. Pour jouir du corps de l'Autre, il faut un artifice, un ou des fantasmes, mais, là encore, ce sont les nôtres. On peut se faire objet du fantasme de l'autre, mais ce sera notre fantasme de se faire objet du fantasme de l'Autre. C'est toujours à partir de notre propre rapport à notre jouissance propre, que l'on s'approche du corps de l'Autre. »

« La bande, ou le couple de fille vient protéger, comme l'indique Lacan, des questions qui angoissent. Comment être un homme ou une femme ? Comment rencontre-t-on l'Autre sexe ? Comment les corps peuvent-ils se rencontrer ? Comment faire lien social ? Et les réponses que l'on se donne sont autant de constructions qui tentent de nouer le moi idéal et l'Idéal du moi. L'adolescence serait donc ce temps de l'escabeau, c'est-à-dire, comme le souligne Jacques Alain Miller, "ce sur quoi le *parlêtre* se hisse, monte pour se faire beau" ("L'inconscient et le corps parlant", *La Cause du désir*, n°88, p. 110) ... celui qui traduit "d'une façon imagée la sublimation freudienne, mais à son croisement avec le narcissisme". Pour cela on prélève des signifiants, des images dans son entourage, dans les rencontres mais aussi sur internet, les réseaux sociaux, les jeux, séries, films... pour se faire beau... "Ce qu'on appelle la culture n'est pas autre chose que la réserve des escabeaux dans laquelle on va puiser de quoi se pousser du col et faire le glorieux. " »

Gueguen P.-G., « Au-delà du narcissisme, le corps de chair est hors sens », *Hebdo blog*, n°70, 15/05/16.

« Lacan, contrairement à Freud, soumet la jubilation du narcissisme qui procure une unité imaginaire du corps à l'autorisation d'un Autre symbolique. Or cet Autre, celui du structuralisme, il saisit très vite qu'il est incomplet et qui plus est inconsistant (c'est ce qui apparaîtra au fil de sa construction du graphe : pour le dire il se sert du mathème S de A barré). Dès lors le corps ne peut plus se concevoir comme une image unifiante qu'un Autre de la Loi octroierait pour toujours. »

Jodeau-Belle L. (co-auteure Page Ch)., « Les amours adolescentes au XXI^e siècle », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 33-82.

« À l'adolescence, "le réel, plus que d'être organique, est surgissement d'un nouveau par rapport à quoi le sujet n'a pas de réponse déjà faite." (Stevens A., *Les Feuilles du Courtil* n°15, p. 85)

Dans la pièce de Wedekind, chaque adolescent démontre, à sa manière, comment le réel de la jouissance a pu faire effraction – dans le rêve, dans le corps, dans la pensée – et comment il fut alors nécessaire de trouver réponse – par le symptôme, le savoir – ou d'y renoncer – l'obscure décision du passage à l'acte. » (p. 85)

Laurent É., *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016.

« Le symbolique n'est plus premier. Le corps est élevé à la dignité du trou que va couvrir, au dehors, une image. Le corps est un trou car c'est ce dont il n'a pas d'idée, pas de représentation. » (p. 99)

Lacadée Ph., « La demande de respect. Un des noms du symptôme de l'adolescent », *Quarto*, n°74, 2001, p. 38-45.

« L'irruption de phénomènes corporels nouveaux liés à la puberté met en évidence le pouvoir de l'objet plus-de-jouir qui réactualise le paradoxe du surmoi, et la nécessaire

invention par le sujet d'une solution singulière pour tempérer sa misère. C'est ce qui ne va plus pouvoir être voilé même par la tenue vestimentaire. Celle-ci le plus souvent d'ailleurs, en pariant sur une certaine uniformisation et sur le pouvoir de la marque comme insigne venant en lieu et place de la chute de l'idéal du moi, tente de cacher justement la particularité de la jouissance de chacun qui vient faire intrusion dans le corps, en masquant ce qui fait pour chacun sa différence voire son insupportable. » (p.41)

Lacadée Ph., *L'Éveil et l'exil. Enseignements psychanalytiques de la plus délicate des transitions : l'adolescence*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« L'adolescent perçoit souvent les modifications de son corps comme un autre corps qui fait effraction, de façon réelle, dans la tendre insouciance de son enfance et bouleverse les signifiants idéaux de l'Autre parental : pris par un sentiment d'étrangeté devant sa métamorphose, il se heurte à quelque chose d'intraduisible dans la langue de l'Autre, se confronte à une impasse, au sentiment d'un vide teinté de honte. Cette honte, qui hante certaines des plus belles poésies d'Arthur Rimbaud (« La honte », *Œuvre et vie*, p. 287), peut mener au dégoût, à la haine de soi, à la haine de cette chose nouvelle. » (p. 21)

« Cet éprouvé dans le corps ou la pensée, ouvert à tous les sens, c'est ce que Lacan a appelé *jouissance* – en le faisant équivoquer en "jouis-sens". D'échouer à trouver le mot clé pour entrer dans un sens commun, cette jouissance donne au sujet le sentiment d'être à part, *en exil*. » (p. 21)

Lacadée Ph., *Vie éprise de parole. Fragments de vie et actes de parole*, Paris, Éditions Michèle, 2012.

« Au moment de la puberté, le sujet, dont le corps se transforme, affronte cette part d'inconnu devant laquelle les mots défont au point de se heurter à un impossible à dire [...] Du fait du réel de la puberté, le sujet est exilé de son corps d'enfant et des mots de son enfance, sans pouvoir dire ce qui lui arrive. Le paradoxe auquel il s'affronte alors dans sa rencontre avec l'Autre sexe, c'est l'exil de sa propre jouissance qui au lieu de faire rapport à l'Autre, l'exile encore plus dans une solitude, qu'il ne peut traduire en mots. La tâche de l'adolescent est d'avoir à inventer un nouage afin de gérer l'altérité radicale de l'Autre sexe ». (p. 65-66)

Lacadée Ph., « L'adolescent ne veut plus être gouverné », *Mental*, n°34, 2016, p. 149-151.

« *Un lion dans sa fièvre rejetant son guide* illustre ce fameux mathème de la modernité *a>l* qui s'applique si bien à l'adolescent qui est toujours moderne, de vivre en son corps le réel de la pulsion qui l'agite et le pousse à se vouloir authentique. C'est le temps du réveil, voire de l'éveil de la pulsion le guidant dans sa modernité à rejeter les semblants de l'Autre. Crise de la langue articulée veut dire que l'appareil symbolique qui soutenait son corps comme enfant se trouve impuissant à tempérer le réel surgi par effraction de son corps, moment d'exil de son corps d'enfant qui le pousse à l'immédiateté et au "tout, tout de suite" » (p. 149)

Labridy F., « Corps de la ville, corps dans la ville : comment habiter la ville? », *Terre du Cien*, n°20, 2007, p.17-19.

« S'ils se dissolvent dans le paysage montent les plaintes des mères angoissées, "il se sauve, je ne sais pas où il est, où il va, il ne veut pas me dire ce qu'il fait". Ils

peuvent au contraire exister avec fracas [...] à partir de l'expérimentation de leur corps pour le faire, par l'exercice de sensations plus ou moins extrêmes, pour se sentir exister [...]. C'est ce qui pulse dans leur corps qui fera qu'ils se fixeront quelque part, à un objet [...] qu'ils feront bandes ou groupes de pairs pour faire du rap, du skate ou du racket, ou qu'ils rencontreront des adultes à qui parler. C'est par rapport à leur corps que les adolescents feront ville, espace reconnaissable, ou espace éclaté, qu'ils accepteront d'exister entre dedans et dehors, avec ou contre [...] La puberté fait éclater le corps de l'enfant, une nouvelle forme est à trouver incluant les pulsions qui le traversent, c'est une nouvelle traversée du stade du miroir ». (p.17)

Lebovits-Quenehen A., « Les objets de la modernité appareillés au corps », *Terre du Cien*, n°29/30, 2010, p.62-63.

« Les *no life* ont bien cependant une vie, virtuelle certes, mais une vie tout de même. Pourtant, ont-ils seulement un corps ? En vérité, il faut être aveugle pour ne pas voir qu'ils en ont un. Car les corps disparaissent peut-être d'un côté (celui du lien social) mais réapparaissent de l'autre [...] De ce corps, on jouit. Les objets technologiques, dans lesquels le corps trouve un prolongement et la matière d'une satisfaction, nous introduisent à un plaisir d'un type particulier, potentiellement illimité ». (p. 62-63)

Leguil C., *L'être et le genre : homme / femme après Lacan*, Paris, PUF, 2015.

« Si néant il y a, il est comme recouvert par un branchement sans discontinuité de notre être sur des objets qui le font oublier. Branché ou débranché, connecté ou déconnecté, hyperactif ou dépressif, excité ou éteint, les corps sexués sont dorénavant soumis à un va-et-vient continu d'excitation qui ne laisse aucune place pour le vide et le manque. » (p. 17-18)

« C'est ainsi que Catherine Millet dans son récit *Une enfance de rêve* dit de son rapport à sa féminité naissante qu'il fût d'abord de l'ordre d'un désir d'être différente de sa mère : "Je n'avais pas envie de lui ressembler au moment où je commençais à m'émanciper du regard qu'elle portait sur moi et que j'échappais aux supplices qu'involontairement elle m'infligeait." La féminité chez elle s'assumera à partir de ce choix subjectif : ne pas lui ressembler. » (p. 111)

« Catherine Millet dans son récit autobiographique *Jour de souffrance* rapporte un souvenir d'enfance, où lors d'un jeu en famille, elle est soudain oubliée. "N'est-il pas significatif que ce sentiment équivoque que j'ai [...] éprouvé pendant ce jeu dans le parc de Saint-Cloud [...] au cours duquel on sauta mon tour, parce qu'on m'avait oubliée et que j'étais devenue invisible à l'intérieur même du groupe, soit lié dans mon souvenir au temps de mes premières règles ?" Cette réminiscence de l'auteur permet d'apercevoir la façon dont pour un sujet singulier l'expérience de la féminité s'est nouée de façon contingente à un moment d'invisibilité et de disparition. Les premières règles qui signent dans le corps du sujet un franchissement trouvent une signification énigmatique dans cette expérience purement contingente : avoir été oubliée dans un jeu de groupe. » (p. 131-132)

Leguil F., « D'un gouffre l'autre », *Par Lettre*, n°24, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, p. 12-23.

« L'adolescence confronte le sujet avec l'actualité de ce qui lui arrive, que l'on réduit peut-être trop vite à ce qui lui arrive dans le corps, bien que cela "parte par là" » (p. 12)

Marty M.-C (co-auteure Pourtau A.), *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique Sociale, 2015.

« Les corps des adolescents de l'illimité semblent en pièces détachés (bouches béantes, regards captivés, douleurs cisailantes...), morcellement accentué par l'effet de la tentation de l'immédiat et des pulsions génitales liées à leur âge : leurs corps endiablés, comme démantibulés par un état de tension permanente, appelle la nécessité de les contenir. » (p. 20)

Page Ch, (co-auteure Jodeau-Belle L.), « Savoir et jouissance dans *L'Éveil du printemps* : une approche du non-rapport sexuel éclairée par la préface de Lacan », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 33-82.

« Ilse va plus loin: elle vit et aspire à une jouissance sans limite qu'elle envisage jusqu'à son aboutissement dans la mort. Avec ce personnage de la pièce et du poème éponyme, Wedekind met en scène la mise en acte assumée de la pulsion du corps qui se jouit. Elle veut jouir pour jouir, indépendamment de l'idée de couple, d'amour ou de partenaire fixe: elle les aime "tous autant qu'ils sont", décidée à jouir jusqu'à ce que mort s'ensuive "d'ici là je serai à la poubelle " ». (p. 51)

« Melchior [dans *L'éveil du printemps* de Wedekind], informé de la question, n'avait ressenti qu'une légère honte lors de "ses premières excitations mâles" survenues du fait d'un rêve dans lequel il avait fouetté si longtemps son chien que ce dernier ne pouvait plus remuer une patte ; rêve qu'il qualifie "de rêve le plus atroce." » (p. 70)

Pourtau A, (co-auteure Marty M.-C.), *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique Sociale, 2015.

« L'adolescence, c'est encore l'enfance et déjà plus l'enfance, la métamorphose du corps vers sa forme adulte. C'est le bafouillage des pulsions, une recherche désordonnée de l'identité et pour certains, une mission impossible à mener. » (p. 79)

Rivoire M., « Wassup Rockers de Larry Clark. On est tous pareils », *Terre du Cien*, n°20, 2007, p.33-36.

« En matière de style de vie, le skate, c'est la glisse, la vitesse et l'envol [...] qui débarrasse l'adolescent de la pesanteur de son corps maladroit [...] Le ratage y convoque le sujet à la prouesse, à l'invention et au dépassement en même temps qu'elle articule son expertise à l'objet scopique, qui noue imaginativement les limites du corps et celle de son savoir-faire à l'autre. La chute est un carrefour de la jouissance solitaire du skateur et de la réjouissance fraternelle. Elle inscrit dans le corps un impossible qui fait limite à la jouissance. Ainsi le travail de Larry Clark fait valoir le clan des adolescents du ghetto comme une réponse aux formes contemporaines de la ségrégation et à l'absence de l'Autre [...] La pulsion qui traverse les corps, ce qui est tout particulièrement sensible dans les scènes de skate, si elle peut les animer, n'apprend pas aux garçons à parler aux filles ». (p. 36)

Roy D., « Jeunesse des ados », *Hebdo Blog*, n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados>

« Parce qu'un élément hétérogène, une nouvelle satisfaction, entre en jeu, du fait des « métamorphoses de la puberté », qui vient introduire un moment de crise à la fois dans l'Autre, qui ne peut en répondre, et un moment de crise dans le corps, dont l'image est trouée par cette jouissance, que Lacan désigne comme jouissance phallique. Cette jouissance " neuve", hors-corps, vient s'interposer entre celles qui se distinguent comme filles et ceux qui se distinguent comme garçons. Ainsi commencent les embrouilles entre les sexes, dans les meilleurs des cas. Une certaine embrouille dans la langue, qui noue l'Autre et le corps, en témoigne. »

Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« La série enfant-pubère-adolescent décrit bien ces sujets qui tout d'un coup deviennent gauches, qui se heurtent aux meubles – voir à d'autres sujets, dont certains, étranges, appelés adultes – parce qu'il y a un corps en transformation duquel on ne sait rien, et une économie libidinale qui cherche un chemin qu'on ne connaît pas non plus. » (p. 60-61)

Skriabine P., « Le corps dans les structures cliniques », *Accès à la psychanalyse*, Bulletin de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne, n°6, 2014, p. 161-168.

« Le symptôme du névrosé, même si de la jouissance s'y fixe, se structure dans le registre du symbolique, et si des éléments du corps y sont mis en jeu, c'est en tant que signifiants qui viennent se substituer à d'autres signifiants refoulés. Ceci est bien à différencier d'avec la production, dans la psychose, d'une suppléance qui, comme moyen de contenir, de délimiter la jouissance, peut, entre autres, inscrire et localiser cette jouissance sur le corps. » (p. 164).

Trobas G., « La crise précoce », *Horizon*, n°60, 2015, p. 102-114.

« Nous pouvons noter les effets contrastés de la menace de dissolution de la consistance de l'objet aimable et adoré du moi idéal sous la poussée de l'objet a : d'un côté, il est fréquent que l'adolescent éprouve des affects du registre dissociatif jusqu'à la dépersonnalisation [...] et d'un autre côté, nous connaissons bien aussi les vacillements de l'adolescent entre ses rejets, parfois pathétiques, de son image, et, au contraire, ses stratégies, disons stylistiques, de restauration et d'affirmation, dans des postures de fierté, feintes ou non, voire de provocation ». (p. 105)

Stevens A., « Se faire un corps à l'adolescence », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Si on prend le corps par ces bouts de réel de jouissance, il ne s'agit pas d'y donner un sens, il s'agit d'arriver à les nommer pour les sujets adolescents qui sont très accrochés parfois à des objets ou à des jeux, dans une sorte d'addiction. On a quand même des jeunes qui sont extrêmement fixés sur les jeux vidéo. Vous avez même cette pathologie, qu'on décrit plus au Japon qu'ici, du jeune qui se tient complètement isolé dans sa chambre, rien qu'avec ses jeux. Dans ces cas-là qu'est-ce qu'on peut faire ? Sinon justement, s'intéresser à l'objet de jouissance et lui faire nommer, développer progressivement ce qui l'intéresse là. Faire mettre des mots dessus, au-delà de la solitude qu'il éprouve, des mots sur cette série de traits de jouissance vécus souvent dans un grand sentiment de solitude. »

« Le *parlêtre* adore son corps parce qu'il croit qu'il l'a. [...] L'adoration, dit Lacan, est le seul rapport que le parlêtre a à son corps. » (Lacan J, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 66). L'adoration, cela veut dire lui vouer un culte, c'est de l'amour, plus précisément ce qu'on appelle l'amour propre, quand il s'agit de l'amour de son propre corps, de l'amour du corps propre. C'est la seule « consistance mentale » du *parlêtre*, dit Lacan. "Consistance mentale" veut dire qu'elle n'est pas physique. Là on revient à la question que se faire un corps à l'adolescence, ce n'est pas tellement pour répondre à la puberté, c'est au moins autant pour répondre à ce qui vient dans le mental, c'est-à-dire hors du physique comme "l'éveil de leurs rêves". Ce qui est du physique dans le corps, on sait bien que ça, ça ne consiste pas si bien, ça fout le camp pour tout le monde progressivement dans l'existence. Ce qui donne « consistance mentale », c'est en effet l'amour-propre du corps, l'idée qu'on a de son corps propre et à laquelle on tient ».

« C'est une solution, la solution de Joyce, une manière de se faire un corps, de se faire un corps hors-corps. Se faire un corps dans un travail portant sur la langue. Vous avez d'autres exemples de "se faire un corps" hors-corps. »

« Mais il y a une autre solution qui n'est pas forcément plus facile [...] et que j'ai plutôt la faiblesse de considérer meilleure. C'est d'arriver à adorer un autre corps. "Le *parlêtre* adore son corps" et soit dit en passant, ce petit passage de Lacan que je vous commente là, vous en trouvez des commentaires de Jacques-Alain Miller dans son cours "Pièces détachées" [...] Cette adoration, que Miller dit de l'Un corps — il écrit "Un" justement pour faire apparaître comment ça n'est pas l'autre — est évidemment la racine de l'imaginaire. Cela nous ramène un peu au stade du miroir : le sujet qui se saisit comme image d'abord. Cette adoration de l'Un corps, c'est un rapport primaire au corps qui donne une consistance imaginaire au sujet, mais à cela s'ajoute la pensée — la pensée ce n'est pas la même chose que l'image — et par la pensée il vient à l'adoration de l'autre corps dans la rencontre sexuelle avec ce que cela a donc d'aléatoire, puisqu'il s'agit d'une rencontre. Vous savez également qu'une rencontre est toujours manquée, c'est ce que Lacan exprime en disant " il n'y a pas de rapport sexuel ". Ceci dit, la phrase qu'il dit : " le seul rapport qu'on a à son corps est l'adoration " veut dire que, par contre, s'il n'y a pas de rapport sexuel, il y a un rapport au corps possible. Mais l'adoration de l'autre corps est donc une certaine manière de se faire un corps à l'adolescence ».

« Autre manière d'aborder le corps : le sport qui a évidemment toute son importance à l'adolescence. Un certain nombre aime beaucoup le sport. Il y a beaucoup de choses dans le sport qui sont mises en jeu. Marie-Hélène Brousse (*L'activité sportive à la lumière de la psychanalyse*, Coll. Sport, psychanalyse et science, Paris, PUF, 1997) a fait un travail là-dessus qui est extrêmement intéressant il y a quelques années, en montrant le côté jouissance phallique du sport en rapport avec la pulsion de mort. Jouissance phallique parce qu'il s'agit d'être le meilleur, plus fort que l'autre, c'est le versant compétitif, et cela flirte toujours avec la pulsion de mort. »

Axe 5 : Le savoir est un événement

S.FREUD

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient [1905], Paris, Gallimard, 1988.

« Ce plaisir, il se le voit progressivement défendre, jusqu'à ce que les seuls assemblages de mots autorisés qui leur restent soient ceux qui ont un sens. Puis, c'est encore durant des années qu'il s'efforcera de passer par-dessus les limites qu'on lui a apprises dans le domaine de l'emploi des mots, et ce, en déformant ces derniers grâce à l'ajout de certaines appendices, en changeant leur forme grâce à certains procédés (réductions, langage tremblé) ou même en se fabriquant un langage propre pour l'utiliser avec ses compagnons de jeux. » (p. 235-236)

« *Sur la psychologie du lycéen* » *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, [1914], Paris, PUF, 1984, p. 227-231.

« En tant que psychanalyste, il me faut m'intéresser davantage aux processus affectifs qu'aux processus intellectuels, davantage à la vie psychique inconsciente qu'à la vie psychique consciente. Mon saisissement lors de la rencontre de mon ancien professeur de lycée m'exhorte à faire une première confession : je ne sais ce qui nous sollicita le plus fortement et fut pour nous le plus important, l'intérêt porté aux sciences qu'on nous enseignait ou celui que nous portions aux personnalités de nos maîtres [...] Nous brigions leurs faveurs ou nous détournions d'eux, imaginions chez eux des sympathies ou des antipathies, qui vraisemblablement n'existaient pas, nous étudions leurs caractères et formions ou déformions les nôtres au contact des leurs ». (p. 228-229)

« Dans la seconde moitié de l'enfance s'amorce un changement de cette relation au père dont on ne saurait surestimer l'importance. Le garçon commence à partir de sa chambre d'enfant, à regarder au-dehors dans le monde réel, et voilà qu'il faut lui faire des découvertes qui ruinent sa haute estime originaire du père et favorisent son détachement d'avec ce premier idéal [...] C'est dans cette phase de développement du jeune individu que survient sa rencontre avec les maîtres ». (p. 230)

« Sans référence à la chambre d'enfant et à la maison familiale notre comportement à l'égard de nos maîtres ne saurait être compris, mais pas davantage excusé. » (p. 231)

J.LACAN

« *Le stade du miroir* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

« Ce moment où s'achève le stade du miroir [...] fait décisivement basculer tout le savoir humain dans la médiation par le désir de l'autre ». (p. 98)

Le Séminaire, livre XVIII, *L'envers de la psychanalyse* [1969-1970], Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991.

« [À propos de la découverte de Freud de l'inconscient, Lacan dit] : " Quand un sujet vient tout à coup à le rencontrer, à toucher à ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, lui qui parle, ma foi, bien dérouté. »

Freud a dit, aux sujets – Parlez, parlez donc, faites donc comme l'hystérique, on va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez et la façon dont vous vous y êtes aspiré, ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe [...]. C'est ceci, que l'essentiel de ce qui détermine ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'inconscient, c'est la répétition" ». (p. 98-99)

J.-A. MILLER

« L'orientation lacanienne. Nullibiété – Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« On sait bien comment se distingue connaissance et savoir. Lacan produisait le savoir par rapport à connaissance où il accentuait comme après Claudel la valeur connaître, naître en même temps. La connaissance suppose une affinité du connaissant et du connu. Et on peut dire que la philosophie antique ne cesse pas de commenter cette affinité-là : ce qu'il doit y avoir de commun entre ce qui connaît et ce qui est connu. Et ce dont on a un écho lointain, proche après tout, dans Heidegger quand il évoque l'entente avec l'être. En parlant de savoir, Lacan met au contraire l'accent sur ce qu'il comporte d'artifice. C'est un système d'éléments discrets qui ne supposent aucune affinité, puisqu'au contraire il s'agit aussi de pouvoir donner sa place au savoir inconscient. » (Cours du 16 janvier 2008)

« Ce qu'on appelle la cognition, ce n'est pas si loin de ce que Lacan appelait le savoir. Simplement, sous toutes réserves, mais enfin c'est aussi supposé constitué, du représentable sous la forme d'éléments discrets. Seulement il s'y ajoute la supposition que l'homme est tout savoir c'est-à-dire que tout ce qu'il en est de l'homme, si c'est le terme de référence, passe sous cette forme. C'est-à-dire le point de vue cognitif, c'est celui de l'homme computationnel. Le cognitivisme, c'est l'idéologie, ou c'est la croyance, parce qu'il faut bien dire qu'à ce niveau-là, c'est une orientation fondamentale, ce n'est pas une démonstration, c'est la croyance que l'homme est une machine qui traite de l'information. » (Cours du 16 janvier 2008)

« De la même façon que le savoir dont il s'agit dans l'inconscient n'a rien à faire avec le savoir tel qu'il est mis en fonction dans le cognitivisme, comme information, qui fait l'objet d'un stockage de mémoire, qui fait l'objet d'un apprentissage ou qui fait l'objet d'une pédagogie. Alors que, évidemment, le savoir figure dans le cognitivisme sous les espèces de l'apprentissage et de la pédagogie. Le savoir dont il s'agit dans l'inconscient, comme dirait Lacan, est logé ailleurs, il est logé dans le discours, et dans un discours où on interroge l'inconscient sur le mode, disait Lacan, qu'il dise pourquoi. C'est à- dire : on l'interroge sur le mode du déchiffrement. » (Cours du 08 février 2008)

« Le savoir s'élucubre. C'est une désignation que nous devons à Lacan et qui est bien faite pour mettre à distance le savoir, pour indiquer la distance qu'il y a du savoir au fait. Et par-là, sans doute, cela comporte une certaine dévalorisation du savoir à quoi Lacan a été conduit. » (Cours du 19 mars 2008)

« *L'enfant et le savoir* », *Collection la Petite Girafe* n°2, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013, p. 13-21.

« Une phobie telle qu'elle se révèle dans une cure, c'est une élucubration de savoir *sur* la peur *sous* la peur, dans la mesure où elle est son armature signifiante. » (p. 13)

« L'enfant entre dans le discours analytique comme un être de savoir, et pas seulement comme un être de jouissance. Son savoir est respecté comme celui d'un sujet de plein exercice [...] C'est un savoir respecté dans sa connexion à la jouissance qui l'enveloppe, qui l'anime, et dont on peut même dire qu'elle se confond avec lui. [...] C'est l'enfant, dans la psychanalyse, qui est supposé savoir, et c'est plutôt l'Autre qu'il s'agit d'éduquer, c'est à l'Autre qu'il convient d'apprendre à se tenir ». (p. 18-19)

« *En direction de l'adolescence* », *Collection la Petite Girafe* n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« L'incidence du monde virtuel, dans lequel les adolescents vivent davantage que ceux qui comme moi sont déjà d'une autre génération, est que le savoir, jadis déposé dans des adultes, ces êtres parlants qu'étaient les éducateurs, les parents étant compris dans les éducateurs – il fallait leur médiation pour accéder au savoir-, est désormais disponible automatiquement sur simple demande formulée à la machine. Le savoir est dans la poche, il n'est plus l'objet de l'Autre. » (p. 196-197)

« Le père est devenu une des formes de symptôme, un des opérateurs susceptible d'opérer un nouage des trois registres. Autrement dit, sa fonction qui fut éminente s'est dégradée à mesure que les contraintes naturelles étaient rompues par le discours de la science. Ce discours, qui nous a amené les manipulations de la procréation, a fait aussi que, via les gadgets de communication, la transmission du savoir et les manières de faire, d'une façon générale, échappent à la voix du père. » (p. 199)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant. Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013.

« Le savoir scolaire n'a pas d'attrait pour elle. C'est un savoir qui ne s'inscrit pas comme sublimation. Car ce qu'elle veut savoir n'est pas lisible. Il lui faut sans cesse le chercher, l'épier, le découvrir, mais c'est en vain. Léa s'est mise au service de la féminité perdue de sa mère ; en hystérique précoce, elle la surclasse de sa féminité naissante et en jouit. » (p. 124)

Bosquin-Caroz P., « *Le savoir toujours inédit* », *Collection La Petite Girafe*, n°2, Paris, Navarin/ Le Champ Freudien, 2013, p.199-206.

« Tout en faisant résonner l'équivoque entre apprendre et à prendre, Lacan souligne dans son Séminaire Encore, que le savoir est à prendre dans l'Autre, ce pourquoi, dit-il, qu'il est fait d'apprendre. Le statut même du savoir implique qu'il y en a déjà dans l'Autre, et qu'il est à prendre. Ce savoir à prendre a un prix, car il s'agit d'y mettre un coût pour aller le chercher et surtout pour en jouir. Ainsi, note Lacan, la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de

son acquisition. Il insiste ici sur la valeur d'usage du savoir, corrélé à la jouissance au sens du plus-de-jouir. » (p. 201)

Brousse M.-H., « Interview de Marie-Hélène Brousse », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 163-180.

« La phobie est ainsi devenue une catégorie clinique extensive du discours du maître, ayant comme pendant, celle de l'addiction. En effet, nous avons le *trop* de l'addiction d'un côté, et le *moins* de la phobie de l'autre. Ce sont des changements de paradigmes, véhiculés par des termes du langage courant. Le terme "phobie" est d'ailleurs utilisé de façon plutôt confuse, pour caractériser toute une palette de phénomènes : le refus, le rejet, l'inhibition, l'angoisse, la rébellion, l'impuissance, l'impossible, etc. Elle n'est pas définie, ici, suivant les coordonnées précises qu'en a données la psychanalyse – que ce soit chez Lacan ou Freud, ce sont au fond les mêmes – à savoir sa connexion avec la fonction du Nom-du-Père. La phobie, en psychanalyse, est corrélée chez Freud au complexe d'Œdipe et chez Lacan au Nom-du-Père – qui en est la traduction (Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.557.) L'objet phobique est avant tout un *signifiant* (Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 395.) qui vient servir de barrière quand celle de la loi ne fonctionne pas pour un sujet. » (p.164)

« Il y a des cas où nous avons intérêt à aller chercher la division subjective, mais quand elle fait défaut, nous avons peut-être intérêt à donner toute leur dignité à ces auto-nominations, au titre de se faire un nom, un symptôme inventé, même s'ils les trouvent dans les réseaux sociaux, les émissions de radio ou autres... Ils se l'inventent quand même et cela peut être élevé à la dignité d'un symptôme.

Il y a d'ailleurs dans le lien social, toute une pratique clinique associative qui s'appuie sur cette question de la nomination : ce sont les "addicts anonymes", les "alcooliques anonymes", "les associations de schizophrènes", etc. Finalement, ces nominations, et là réside leur nouveauté, sont liées au fait que l'organisation traditionnelle autour de l'axe du Nom-du-Père ne fonctionne plus. C'est une manière de s'identifier à des *Uns-tout-seuls*, dont parle Jacques-Alain Miller en 4^{ème} de couverture du Séminaire XIX, *...ou pire* (Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011). Mais, à mon avis, ces identifications n'ont rien à voir avec des identifications subjectives, ce sont des identifications moïques, *égotiques*. Elles viennent à la place de l'Idéal du moi qui est toujours hétéro-nommé. » (p.166)

Chabot N., « Mommy in the pocket », *Lacan Quotidien*, n°436, 2014.

[À propos du film Mommy] « Manifestement, l'ordre symbolique, comme la culpabilité, ne mord pas sur le sujet et l'Autre maternel cède à la jouissance du fils [...]. Il faut l'Autre méchant (directrice du Centre éducatif fermé, proviseur, droit canadien etc.) pour faire appliquer sauvagement la loi, pour imposer une certaine régulation. Ce qui cloche ne trouve pas de point d'arrêt. Faute de Nom-du-Père, c'est la mère muse et "Mommy" dans la poche, à l'instar du psychotique avec l'objet : *born to "Die"* ».

Chabot N et Chottin A., « Entrer dans la danse, parADOxes dans la cité », *La lettre mensuelle*, n°297, 2011, p.37-39.

« Pourquoi ce nom, parADOxes ? Ce signifiant semble aller comme un gant aux problématiques des adolescents : opinion allant à l'encontre de la *doxa*, singularité,

proposition à la fois vraie et fausse... La psychanalyse y est aussi bien convoquée par le traitement des embrouilles du *parlêtre*, sa *varité*. Aussi s'y trouve au milieu "ADO" faisant teinter le cristal de la langue. » (p. 37)

Lacadée Ph., « La demande de respect. Un des noms du symptôme de l'adolescent », *Quarto*, n°74, 2001, p. 38-45.

« La demande de respect est le symptôme de l'adolescent moderne en tant que quelque chose de son être d'objet, le pousse à exiger de l'Autre une reconnaissance de ce qu'il est, là où celle-ci n'a pu avoir lieu faute d'un Autre qui dise "oui" à son existence. » (p. 38)

Lacadée Ph., *L'éveil et l'exil, Enseignements psychanalytiques de la plus délicate des transitions : l'adolescence*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« Aichhorn oriente ses entretiens avec les adolescents qu'il reçoit non pas sur la vérité mais sur le savoir : savoir le réel auquel l'adolescent a eu affaire, celui qui a déterminé son passage à l'acte, et à partir duquel il s'est trouvé en situation de carence ». (p. 99)

« Pour qu'un sujet consente à rentrer dans le savoir de l'Autre, à s'orienter vers lui, il faut qu'il lâche cette position de jouissance, qu'il se sente "divisé" et attiré vers ce que l'Autre a à lui transmettre ». (p.162)

« Dans l'éducation comme dans l'enseignement, on en fait l'expérience, le moment où ce qui est transmis est "passé", compris, c'est le moment de la mise en route de quelque chose d'intérieur. Une fois que ce déplacement intérieur est opéré – où ce qui est "placé" peut se placer – ça se met à bouger tout seul. Et ce déplacement s'opère à travers la parole : c'est en prenant la parole que les enfants apprennent ». (p.166)

Lacadée Ph., « *Les adolescents, à l'avant-garde* », *Mental*, n°23, 2009, p.65-84.

« Enfin Freud nous dit comment l'adolescent entend offrir ses services au savoir, en tant que ce savoir est une arme pour combattre dans la vie et peut être une "consolation sans égale" à ce qui peut faire errements ou douleurs. » (Commentaire de Philippe Lacadée du texte de Freud sur le suicide), (p. 66)

« Les désirs de l'enfant sont tellement sollicités qu'ils se sont transformés en impératifs de jouissance qui répondent à la gourmandise de son surmoi, sans qu'il apprenne ou sache demander à l'Autre [...] L'enfant est devenu un enfant instrumentalisé, un enfant client, consommateur...Il a tout et devient incapable de supporter le manque et de nommer ce qu'il désire. Un vouloir jouir s'est installé à la place d'un désir de savoir ». (p. 71-72)

« L'enfant est directement branché sur un monde sans la médiation de l'Autre. Le drame paradoxale de l'humain est là: l'enfant a accès à un monde virtuel sans la présence désirante et énigmatique de l'Autre [...] sans la présence de celui qui éduque en disant ce qu'il faut faire ou pas, qui ouvre au monde de l'éthique et qui attribue des qualités aux choses, sans lui l'adolescent est livré au monde de tous les possibles, à une imagination en prise directe sur l'image virtuelle qu'il réalise, qui le pousse à un jouir maximum. » (p. 72-73)

Lacadée Ph., « L'adolescent ne veut plus être gouverné », *Mental*, n° 34, 2016, p. 149-151

« L'apparition sur la scène familiale et scolaire du réel de jouissances singulières peut conduire au pire, là où le règne du père ne fonctionne plus. Du père au pire, il vaut mieux alors parier sur la paire signifiante en aidant le sujet à *trouver une langue* afin de bien dire ce qui fait sa tache noire: sa honte ou sa haine. » (p. 150)

Leduc C., « Les enfants du numérique », *Hebdo Blog* n°66, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/enfants-du-numerique>

« Certes, la structure même d'internet témoigne de l'illimité : on va de site en site, potentiellement à l'infini, là où le livre, par exemple, contient a priori un savoir fini. Mais ce n'est qu'en apparence, car pour saisir ce savoir, il faudra souvent faire appel à d'autres livres, et potentiellement à l'ensemble du savoir humain si son objet est particulièrement ardu, et touche au réel. »

« Ce qui va s'attraper d'un savoir et faire du même coup limite, car on aura compris telle chose et pas telle autre, on se le sera approprié, c'est un point nodal entre le désir et la jouissance qui fait ainsi limite : il y faut le désir sous la forme minimale de l'énigme, d'une question, qui mobilise donc la structure signifiante et il y faut la jouissance sous la forme de la répétition, c'est-à-dire de la trace primordiale du signifiant, de la frappe du signifiant sur le corps. »

Otoni Brisset. F., « Trouer les étiquettes – trait fondamental de la politique du CIEN », *Des enfants parlent ! Et ils ont de quoi dire. Expérience du CIEN au Brésil*, 2014, p 130-156.

[Intervention de Cristiane Cunha] : « La clinique de l'adolescent débouche sur cette autre dimension qui est celle du non savoir comme le plus intime. Il s'agit alors, à partir du lieu de ce non savoir, de supposer aux jeunes un savoir. Très souvent l'adolescent arrive à la clinique sans aucune demande, mais nous lui faisons l'invitation de parler ; nous nous asseyons à leur table pour rendre aux jeunes le goût de la parole. Soutenir cette position dans le cadre du discours médical, c'est y faire entrer ce qui insiste dans ses marges. » (p. 134)

[Intervention de Teresa Pavone dans la conversation] : « La grossesse à l'adolescence a été un symptôme social important pour la Santé publique qui s'emploie à la prévenir et à éduquer les jeunes au moyen de groupes éducatifs, de campagnes publiques d'enseignement des méthodes contraceptives. L'abord est le même que celui utilisé pour combattre les problèmes sociaux, les conduites à risques : abus de drogue, MST / SIDA, violence, fugue des hôpitaux. La conversation avec les adolescentes enceintes montrent l'impossibilité d'enseigner la sexualité et relativise l'idée d'un moment idéal pour la maternité, elles interrogent le syntagme "grossesse précoce", suggérant que la rencontre avec la maternité puisse être précoce à n'importe quel âge, et qu'il y a un excès de politiques publiques cherchant à contrôler et à réguler la sexualité. » (p. 142-143)

Page Ch, (co-auteur Jodeau-Belle L.), « Savoir et jouissance dans *L'Éveil du printemps* : une approche du non-rapport sexuel éclairée par la préface de Lacan », *Le non-rapport sexuel à l'adolescence. Théâtre et cinéma*, Rennes, PUR, 2015, p. 33-82.

« Lacan, dès 1967, nous met en garde contre la volonté de faire le bien de l'autre qui est à la racine de toute éducation et qui, la plupart du temps, aboutit à son contraire [...] Dans le *Séminaire Encore*, Lacan le dit explicitement:" que de ce point de savoir qui se pose exactement dans la situation autoritaire du semblant, quelque chose puisse se diffuser qui ait pour effet d'améliorer les rapports des sexes, est assurément bien fait pour provoquer le sourire d' un analyste [...] L'idée même de démontrer au tableau noir quelque chose qui se rapporte à l'éducation sexuelle ne paraît pas, du point de vue du discours de l'analyste, plein de promesses de bonnes rencontres ou de bonheur ». (p. 66)

Poblome G., « Bon-heurts et mal-heurts dans la rencontre avec le sexuel », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Le capitalisme, grâce à la science , met sur le marché une série infinie d'objets qui se substituent à l'objet perdu , tout en le ratant . En même temps qu'ils procurent un plus de sensation , ils commémorent sans cesse le manque -à-jouir. C'est pour cette raison qu'il en faut toujours plus. Au-delà du lien au manque -à-jouir, je propose d'articuler cette consommation effrénée au "charivari des pulsions", au désordre de jouissance qui envahit le corps de l'adolescent. Il ne s'agit pas cette fois de manque mais d'une irruption de jouissance, erratique. C'est du plus, et pas du moins. Il me semble que les objets de consommation procurent une sensation de corps qui s'accompagnent d'un plaisir et donc répondent dans un premier temps au principe de plaisir. Ils calment le désordre pulsionnel en y répondant. En tout cas au début... Après, très vite, l'itération, la répétition de la pratique transforme le plaisir en excès, en trop, en jouissance nocive. »

Roy D., « La bêtise », *Adolescents, sujets du désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 155-161.

« Car nous avons un indice sûr – en dehors de la forme prise par ladite bêtise – qu'il s'agit d'une vraie bêtise quand elle s'accompagne d'un "je l'ai pas fait exprès" ou "ce n'est pas ma faute". Dans ces deux expressions, le sujet nous dit qu'il ne se reconnaît pas dans ce qu'il vient de dire ou de faire. C'est vraiment bête de ne pas s'y reconnaître ! Vous êtes amputés de quelque chose de vous-même. Comment peut se faire une telle amputation de quelque chose qui vient de vous et que vous remettez à l'Autre ou aux autres ? Comme c'est étrange ! Voilà la bêtise qui devient une créature autonome à la charge de l'Autre. » (p. 155)

Sallenave D., « Évoquer le pari de la conversation : une gageure », *Comment se faire entendre à l'école ?*, CIEN, CRDP Aquitaine, 2008 p.56-60.

[À propos d'une conversation en classe de quatrième au collège Pablo-Neruda de Bègles]. « À suivre Freud et Lacan, nous avons appris que nous avons à céder une part de jouissance pour nous inscrire dans le champ social [...] Les adolescents nous ont aussi indiqué combien ce manque constituait justement une fonction d'appel, de la demande afin qu'un sujet sollicite le champ des savoirs, le champ de l'Autre, pour se représenter le monde et dans le monde.

Seulement, à suivre Sonia [une adolescente d'une classe de quatrième lors d'une conversation du CIEN], on s'aperçoit que ce n'est pas si simple. Ce qu'elle dit est à

prendre, puisque beaucoup en témoignent, comme une sorte de paradigme au champ des connaissances. Ce dont elle témoigne, c'est que la mise en jeu des savoirs, qui "habillent", peut profiler, sur la scène des apprentissages, un point de regard qui met à mal son image ». (p. 60)

Segui L., « Le discours du maître dans la société adolescente », *Mental*, n°23, 2009, p. 55-61.

« Le postulat que rien n'est impossible et que la satisfaction doit être immédiate –au service de laquelle répond l'invasion des gadgets, des jeux virtuels, objets avec lesquels en somme les parents eux-mêmes tentent de combattre leur angoisse et qui sont donnés à leurs enfants avant même que ceux-ci ne les désirent – est en relation proportionnelle à la frustration de ne pas avoir / ne pas savoir. » (p. 61)

« La crise familiale et la chute des idéaux traditionnels, en particulier la dévalorisation de l'autorité du père, ont favorisé l'instauration de valeurs substitutives devant lesquelles la désorientation des adultes provoque d'authentiques ravages. *La société adolescente* se caractérise par l'immaturation, l'ignorance et une déresponsabilisation généralisée qui délègue au maître par excellence, ici l'Autre de la loi, incarné dans la police, les juges, les éducateurs, le monde psy, celui supposé savoir faire avec ce qu'on a renoncé à comprendre. » (p. 61)

Seynhaeve B., « Les désarrois de l'adolescence hier et aujourd'hui », *Hebdo Blog* n°65, mars 2016, <http://www.hebdo-blog.fr/les-desarrois-de-ladolescence-hier-et-aujourd'hui>

« À l'ère du numérique, les jeunes aujourd'hui inventent de nouvelles solutions pour quitter le lien familial et pour sortir de la solitude que provoque ce moment. De nouveaux liens vont se créer ».

Skriabine P., « Le corps dans les structures cliniques », *Accès à la psychanalyse*, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne, n°6, Angers, 2014, p. 161-168.

« Dans la psychose, au point où, en opposition symbolique au sujet, est appelé dans l'Autre ce signifiant forclus du Nom-du-Père se découvre un trou, une inconsistance du symbolique, et corrélativement se produit un trou correspondant à la place de la signification phallique, marque de la mise en défaut radicale de la fonction phallique. À ce défaut, le sujet va tenter de suppléer par une production, une construction, un artifice : le délire comme tentative de guérison, la production littéraire, artistique, voire artisanale, mais aussi la mise en jeu du corps peuvent faire suppléance ».

Stevens A., « Ado, entre l'enfant et l'adulte », *CPCT-ADOS, Des adolescents en crise*, Charleroi, 2016, p. 77-82.

Accepter de se faire dupe d'un symptôme, dont on sait qu'il peut à l'occasion s'agir d'une femme, voilà le mouvement nécessaire au sujet pour répondre au réel qui surgit. Pour une part, cela passe par la constitution de l'Idéal du moi qui correspond à la période des *teens*, de l'adolescence [...] La sortie de l'adolescence est corrélatrice de la constitution d'un Idéal du moi. Mais pour y arriver, il faut que du père le sujet se serve pour s'en passer. Dans le cas où cela ne se présente pas ainsi au sujet, c'est, à l'occasion des symptômes plus lourds qu'il aura à faire ». (p. 82)

Zuliani É., « Sur le bout de la langue », *Collection la Petite Girafe n°2*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2013, p. 11-14.

« C'est de ce lieu insolite – le bout de la langue – que l'on peut avoir une vue originale sur ce qu'est le savoir. Sur le bout de la langue, le savoir se révèle comme défaillant tout en se manifestant comme à venir. » (p. 11)

Axe 6 : Symptômes dans la socialisation

S. FREUD

« *Psychologie des foules et analyse du moi* » [1921], *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 116-217.

« Il y a un troisième cas de formation de symptôme, particulièrement fréquent et significatif, où l'identification fait totalement abstraction du rapport objectal à la personne copiée. Quand, par exemple, l'une des jeunes filles d'un pensionnat vient de recevoir, de celui qu'elle aime en secret, une lettre qui suscite sa jalousie et à laquelle elle réagit par une crise d'hystérie, quelques-unes de ses amies, au courant du fait, vont alors attraper cette crise, comme nous le disons, par la voie de la contagion psychique. Le mécanisme est celui d'une identification fondée sur la capacité ou la volonté de se mettre dans une situation identique. Les autres aimeraient aussi avoir un rapport amoureux secret et, sous l'influence de la conscience de culpabilité, elles acceptent aussi la souffrance qui s'y rattache. » (p. 169-170)

Inhibition, symptôme, angoisse [1926], Paris, PUF, 1951.

« Le symptôme serait le signe et l'indice d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu ; il serait un résultat du processus de refoulement. » (p.7).

Malaise dans la civilisation [1929], Paris, PUF, 1971, p. 22-23.

« On sait bien qu'à l'aide du "briseur de soucis", l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains. » (p.23)

J. LACAN

« *Pour un congrès sur la sexualité féminine* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 725-736.

« Comment situer les effets sociaux de l'homosexualité féminine, par rapport à ceux que Freud attribue, sur des supposés fort distant de l'allégorie à quoi ils se sont réduit depuis, à l'homosexualité masculine : à savoir une sorte d'entropie s'exerçant vers la dégradation communautaire. »

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet [1956-1957], Paris, Seuil, champ freudien, 1994.

« Ceci suffit à ouvrir un problème fort grave que nous ne pouvons pas ne pas poser en effet – que signifie l'issue d'une enfance, et d'une adolescence, et d'une maturité normales ? Il y a une distinction essentielle à faire, que nous indiquent la notion d'objectivité comme l'expérience la plus élémentaire. On ne peut nullement confondre l'établissement de la réalité, avec tous les problèmes d'adaptation qu'elle pose du fait qu'elle résiste, se refuse, est complexe, et la notion plus ou moins implicitement visée dans ces textes eux-mêmes sous les termes différents d'objectivité et de plénitude de l'objet. Cette confusion est articulée, de telle sorte que l'objectivité se trouve présentée dans tel texte comme caractéristique de la relation à

l'autre dans sa forme achevée. Tout au contraire, il y a assurément une distance entre ce qui est impliqué par une certaine construction du monde considérée comme plus ou moins satisfaisante à telle époque déterminée, et, d'autre part, l'établissement de la relation à l'autre dans son registre affectif, voire sentimental, comportant la prise en considération des besoins, du bonheur, du plaisir de l'autre. La constitution de l'autre en tant que tel, c'est à dire en tant qu'il parle, c'est à dire en tant qu'il est un sujet, nous porte certainement beaucoup plus loin. » (p. 21)

Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome [1975-76], Paris, Seuil, champ freudien, 2005.
« Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. » (p. 17)

« *Discours sur les psychoses de l'enfant* » [1967], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 362- 371.

« Le facteur dont il s'agit, est le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de toutes les structures sociales par le progrès de la science. Ce à quoi, pas seulement dans notre domaine à nous, psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir à faire, et toujours de façon plus pressante, à la ségrégation. » (p. 362)

J.-A. MILLER

« *L'orientation lacanienne. De la nature des semblants* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

« En son temps Freud croit pouvoir encore dire que le travail de la culture et de la civilisation C kultur , arbeit C est du côté mâle . Alors que les femmes échouent à la sublimation pulsionnelle. C'est évidemment déjà daté. » (Cours du 29 janvier 1992)

« Ce qu'il donne d'un côté en libido , il doit le reprendre de l'autre. C'est pourquoi Freud n'hésite pas à faire des femmes les ennemies de la civilisation , c'est-à-dire précisément les ennemies des semblants de la civilisation. » (Cours du 29 janvier 1992)

« *L'orientation lacanienne. Silet* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le symptôme tient compte de l'autre, le symptôme est une adresse.

Par là, c'est un signifiant — un signifiant dont le propre est que son signifié soit refoulé dans la conscience du sujet, donc que son signifié soit inconscient. C'est aussi par là même, un signifiant dont le support n'est pas le support linguistique, mais est emprunté dans la chair du corps, ou emprunté au registre de l'imaginaire. » (Cours du 14 décembre 1994)

« *L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« L'objet a est à la fois ce qu'il faut à la pulsion en tant qu'auto-érotique et c'est aussi ce qu'il faut aller chercher dans l'Autre. » (Cours du 25 mai 1997)

« L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« [La catégorie d'*otaku* au Japon] concerne un comportement d'adolescents qui deviennent fanatiques d'une zone très restreinte des nouvelles technologies [...] ou bien de certains type d'illustrés, d'une idole [et] ils accumulent un savoir aussi complet que possible sur ça en se tenant au courant toujours du dernier cri, et dont on note alors le désintérêt complet qu'il portent à leurs contemporains à part ça. "Un *otaku* préfère rester seul pour poursuivre en paix son hobby." » (Cours du 22 mai 2002)

« L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit

« Ça veut dire que dans ce qu'on pense, on répond toujours à la sexualité et que la réponse qu'on donne, est toujours symptomatique ; toujours veut dire qu'on n'en sort pas. Et c'est au point que Lacan, quand il fait son Séminaire du *Sinthome* dans cette optique, il fait lui-même de sa théorie, un symptôme. » (Cours du 01 décembre 2004)

« L'orientation lacanienne. Nullibiété — Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le symptôme est une fixation de jouissance [...] la jouissance propre au symptôme est opaque, c'est-à-dire qu'elle exclut le sens. Et – on ne peut pas mieux dire – la fixation de jouissance essentielle du sujet, quand on l'appelle symptôme, on veut dire qu'elle est hors-sens. » (Cours du 19 mars 2008)

« Une fantaisie », *Mental*, n°15, 2005, p. 9-27.

« Les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel. Ça veut dire que sans doute ils sont articulés en signifiants, mais c'est secondaire, c'est leur bavardage. Les symptômes ne sont pas essentiellement des messages. Ils sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation. » (p. 25)

« L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit.

« Le symptôme est une métaphore dont la signification est fixée dans l'âme ou dans le corps, et reste inaccessible au sujet conscient. Donc, pour lever le symptôme, comme c'est le but de l'analyse, il faut faire accéder le sujet à la signification du symptôme et une fois qu'il a accédé à la signification du symptôme, le symptôme est résolu. » (Cours du 9 mars 2011)

« Ce qui veut dire que la jouissance n'est pas une signification, que le symptôme n'est pas un effet de sens, que – avec cette expression, on a changé le monde, si je puis dire –, que le symptôme est un "événement de corps". » (Cours du 9 mars 2011)

« En deçà de l'inconscient », *La cause du désir*, n°91, Paris, Navarin, 2015, p. 97-126.

« Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. Là il n'est pas question de l'architecture des pulsions et de leurs éventuelles substitutions [...] On se contente de mettre en valeur la résonance corporelle de la parole, l'écho du dire dans le corps ». (p.121)

« En direction de l'adolescence », *Collection la Petite Girafe* n°3, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015, p. 191-204.

« Le savoir est dans la poche, il n'est plus l'objet de l'Autre. » (p. 197)

LES AUTEURS DU CHAMP FREUDIEN

Alberti Ch., « Un texte utopique », *Comment se faire entendre à l'école ?*, CIEN, CRDP Aquitaine, 2008, p. 148-152.

[Au sujet de la lecture du texte *Le pari de la conversation*] : « Le symptôme touche ici à des modes de jouir qui sont autant d'identifications, de normes, de comportements qui s'imposent à eux. La diversité ne préside pas à la différence. » (p. 151)

Berger V., « Idéal du moi–moi idéal », *Silicet « Le corps parlant. Sur l'inconscient au 21^{ème} siècle »*, Paris, Collection rue Huysmans, 2015, p. 137-139.

Alors si le nouvel ordre I(A) devint S1, quels en sont les effets sur le sujet? Jusqu'où va la disjonction avec la pulsion? Quelles conséquences sur les productions symptomatiques? Quelle débilite mentale? » (p.139)

Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant, du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2013, p. 59-68.

« Or, si le symptôme est un *vouloir dire*, il est aussi une jouissance qui s'impose au sujet. En effet, très vite, Freud se rend compte que la disparition du symptôme ne provoque pas la guérison ? Mais bien plutôt l'apparition d'un autre symptôme ou bien le retour du même. Car le symptôme est aussi satisfaction libidinale. Sa répétition montre que le sujet, tout en ne voulant plus lui être assujetti, éprouve une jouissance qui le dépasse dans l'accomplissement même du symptôme. » Cas d'Aline pour illustrer ce chapitre du symptôme est un dire. » (p. 61)

« Le symptôme n'est pas la maladie. Il n'en est que le petit bout qui se voit et dérange. Il est ce qui sert à recouvrir la plaie et trompe son monde [...] Pour [la psychanalyse], le symptôme appartient à un sujet particulier dans sa relation à l'Autre – y compris quand celle-ci est absente ou rompue ». Illustration de ce chapitre par deux cas d'adolescents. (p. 64)

Brousse M.-H., « Interview de Marie-Hélène Brousse », *Adolescents, sujets de désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 163-180.

« En même temps, les adolescents témoignent souvent de l'intérêt d'une discipline en fonction de l'amour qu'ils ont pour un professeur. Via internet, je ne suis pas certaine du tout qu'il y ait un véritable transfert. D'être hors-transfert – transfert pris dans le sens amour et haine – ce savoir perd de son intensité, de son efficace et souffre d'une certaine neutralité. C'est le rêve d'un savoir encyclopédique universel, totalisant, non discriminé. Tout est accessible, rien n'y est véritablement vérifié, il n'y a pas le filtre de la pensée critique. C'est un savoir instrumentalisé : "J'ai un problème, je vais regarder!". Il n'y a pas que les adolescents qui vont y voir d'ailleurs... » (p.178).

Cassin R., « Des psychanalystes et des étudiants : le Bapu de Rennes », *Les feuillets du Courtil*, n°30, 2009, p. 129-141.

« Mais ce qui a nécessité l'invention des BAPU, c'est, plus que la précarité sociale, la précarité psychique. Le début des études est souvent le moment de la première vraie séparation, physique de la famille et celui des premières expériences sexuelles et amoureuses. À l'isolement affectif tente de répondre une identification imaginaire aux semblables et une insertion dans le groupe d'âge qui se fait souvent sur un mode festif, avec parfois, avec parfois la consommation de divers toxiques et, surtout, d'alcool.

Quelques années plus tard la fin des études et le début de la vie professionnelle sont aussi facteur de décompensation voire de déclenchement, lors de la prise de responsabilités, ou devant la difficulté à trouver un travail. Pour certains ce sera le moment de la constatation du peu de motivation dans leur métier, l'orientation des études étant volontiers sous le régime de la voie tracée d'avance ; le bon élève entrant en classe préparatoire puis en École d'ingénieur, sans véritable décision de sa part. Les responsables politiques et universitaires s'inquiètent des orientations sans débouché, nous nous inquiétons aussi des orientations sans choix, sans désir. » (p. 131)

Deltombe H., *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Éditions Michèle, 2010, p.63-72.

« Ainsi les symptômes se développent non pas par identification à un trait du père mais plutôt sous forme d'épidémies : les adolescents se reconnaissent entre eux par des symptômes leur donnant une identité commune. Cela comporte un risque, qui est devenu un phénomène de société, celui de croire que les symptômes qui se manifestent à l'adolescence ne seraient que des indices d'appartenance à une classe d'âge. Alors qu'en fait, un symptôme même partagé par beaucoup d'adolescents, reste un signe d'appel individuel pour résoudre une souffrance qui ne cesse pas ». Illustration d'Hélène Deltombe par un cas clinique (p. 66-69)

Dupont L., « Faire couple avec sa trouvaille », *blog des Journées 45 de l'ECF*, 2015, www.fairecouple.fr/faire-couple-avec-sa-trouvaille-par-laurent-dupont

« Je vais à la rencontre de personnes qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent ou ne souhaitent pas se déplacer vers un lieu de soin. Notamment, ces jeunes qui s'isolent avec pour partenaire leur ordinateur [...] Ce dont témoignent ces jeunes que j'ai pu rencontrer (majoritairement des garçons, mais pas que), c'est d'une mise à distance radicale du corps de l'autre. "Dans la sublimation, la pulsion est inhibée quant au but, elle élide le but sexuel" (Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 221). Il y a quelque chose de cela dans la position de ces sujets rattrapés par la puberté, un objet qui tente de localiser, chiffrer la jouissance et le rapport au corps de l'autre pour produire "un terrain nettoyé de la jouissance" (*Ibid*, p. 225). C'est-à-dire élider le rapport sexuel qu'il n'y a pas. Pour ces jeunes, pas de symptôme, le corps ne semblerait pas convoqué au rendez-vous de la puberté. »

« Le point commun de tous ces jeunes est qu'ils sont déscolarisés ou en voie de l'être. Le savoir qu'ils recherchent n'est plus dans un lieu Autre, détenu par un Autre chargé d'une supposition de savoir. L'école apparaît plutôt comme le lieu d'un savoir *dé-su* ; il y a une déception quant au savoir scolaire. Le savoir est délocalisé dans des millions de petits autres et se constitue de l'échange permanent, nécessitant une attention de tous les instants. C'est avec cela qu'ils font couple. Là, il y a une jouissance *in-sue*. »

Dupont L., « Un ado sur l'escabeau », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« “Après l'enfance”, on ne dessine pas, on ne joue pas dans le cabinet de l'analyste. Cela nous donne une piste sur un avant et un après. Le dessin, le jeu sont des moyens de parler avec l'enfant et donc de recueillir les signifiants auxquels il a à faire. Nous n'analysons pas à priori les dessins ou les jeux, ils ne sont que des moyens d'accéder aux signifiants de l'enfant, comme les rêves, on n'analyse jamais un rêve, mais les signifiants avec lesquels le sujet raconte le rêve. Souvent, pas toujours, après l'enfance, le sujet ne dessine pas, ne joue pas et... n'a rien à dire dans le cabinet, parce que son problème, ce qui l'amène à venir parler à un analyste, c'est qu'il est le symptôme de l'Autre. Il est le symptôme de l'Autre implique qu'il produit chez l'Autre, de l'école, de la famille, dans leur corps à eux, des sensations, des émotions qui les dérangent. »

« L'enfant est parlé avant de parler, il naît dans un bain de langage. Cette position initiale, il la revit quand il est amené chez l'analyste ou en institution, il est parlé par l'Autre et, de cela il faut l'extraire. Jacques-Alain Miller, dans son texte “Interpréter l'enfant”, parle d'extraire le sujet. Si le sujet adolescent est dérangé par ce qui lui arrive, il a quelque chose à dire, mais il arrive qu'une fois énoncé ce qui le dérange, il ne sache plus quoi dire. Si c'est l'Autre qui est dérangé, c'est l'Autre qui nous livre les signifiants de ce qui fait symptôme, le sujet lui-même peut ne rien avoir à en dire. À l'adolescence aussi, le sujet arrive dans un bain de langage, il est enseveli sous les signifiants de l'Autre et il convient de l'extraire. »

« À l'époque freudienne, la codification des relations humaines par l'éducation victorienne produisait son envers : des symptômes liés à la rencontre de la répression ou du fait que ça ne marche pas. Cette codification était un discours, une parole qui donnait sens à l'être pour le meilleur et pour le pire. L'amour courtois au Moyen-âge, la religion... autant de discours qui tentent de dire la rencontre, de la codifier, n'ont fait que révéler son impossible en tentant de le traiter. Mais aujourd'hui, quels discours viendront donner sens à l'être du sujet ? Quels soutiens la parole peut offrir à celui qui veut rencontrer le corps de l'Autre ? Le déclin du Nom-du-père (Miller parle d'affaissement, pas de disparition), combiné à la montée de la science alliée au capitalisme est venu livrer des discours tout fait au sujet. L'avoir un corps est désormais dévoilé, les voiles sont tombés sous les coups combinés de la science et du marché [...] En fait, ce dévoilement généralisé du corps comme hétéros, ouvre sur des pratiques du corps, scarifications, tatouages, mode, coiffures... qui sont autant de tentatives de donner sens à l'être. Mais il y a aussi le recours à des discours, le détournement des objets, téléphones, ordinateurs, qui deviennent des outils au service de la solution des ados. »

Frattura B et Gosset P.-Y ., « L'adolescent actuel – Aperçu de la thèse de Damasia Amadeo de Freda », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« La clinique de l'adolescent actuel nous montre une rébellion en dehors de l'Autre (exemple: les *hikikomori*). Si à l'époque de Freud, l'opération œdipienne orientait les mouvements de la sexualité, les choix en matière d'orientation sexuelle, actuellement on peut remarquer qu'à la rébellion au sein de l'Œdipe, contre le père, s'est substituée une "rébellion au sein de la désorientation"; qu'au corps de l'Autre s'est substitué un partenaire sans corps, à savoir les produits du progrès de la science; qu'au choix de la position sexuelle masculine ou féminine selon les identifications

que l'idéal procurait jadis s'est substitué un idéal de satisfaction selon le répartitoire "là où je me sens bien et là où je me sens mal". »

Lacadée Ph., « La demande de respect. Un des noms du symptôme de l'adolescent », *Quarto*, n°74, 2001, p. 38-45.

« Dès lors, la demande de respect se présente comme une demande d'identification à l'Autre ou par l'Autre, qui voudrait cacher, voiler, la fonction de cet objet a. Cette demande prend un accent particulier à l'adolescence qui est cette époque délicate où le sujet va avoir à se débrouiller, à savoir y faire avec la rencontre du désir et de la jouissance, ce qui va entraîner une perturbation de l'identification. » (p. 41)

« Un des problèmes majeurs de l'adolescence est de savoir quoi faire de son être, d'où l'importance de cet idéal du moi qui est un nom reconnu dans l'Autre à partir duquel le sujet se voit aimable et digne d'être aimé, c'est-à-dire respecté. C'est par là que l'idéal du moi tient à la fonction du père puisqu'il est le point où s'atteste la valeur d'un signifiant, d'une invention, d'une nouveauté dans l'Autre. Avec l'Idéal du moi constitué, c'est un sujet nouveau qui sort nanti d'une valeur nouvelle sur ce que c'est d'être un homme. » (p.41)

Lacadée Ph., *L'éveil et l'exil, Enseignements psychanalytiques de la plus délicate des transitions : l'adolescence*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

« Quand échoue le processus de traduction, le processus de nomination, surgit le trouble de la conduite comme formation de l'inconscient plus longue, plus continue que ne l'est le symptôme freudien. Là où le symptôme opère un nouage entre le signifiant et le corps, une pratique de rupture condamne le sujet à vagabonder, loin de toute inscription signifiante l'ancrant au champ de l'Autre. » (p. 30)

La Sagna Ph., « L'adolescence prolongée, hier, aujourd'hui et demain », *Mental*, n°23, 2009, p.17-28.

« Le héros adolescent est auto-engendré: ce n'est pas quelqu'un qui dépend des autres, comme l'a bien vu [Paul] Yonnet. C'est quelqu'un qui utilise ses parents et son entourage pour s'engendrer lui-même. Le sujet moderne est donc un auto-engendré. C'est important parce que l'auto-engendré est aussi autodétruit. L'envers de l'auto-engendrement, c'est l'autodestruction. Cela éclaire certaines tendances suicidaires. On pousse de plus en plus l'adolescent à s'auto-engendrer, c'est-à-dire à se former de façon autonome et, par là même, sans le savoir, on le pousse à s'autodétruire. » (p. 18)

« Sur le chemin de constituer une sexualité dite mature, l'adolescent sera sujet à des orages de jouissance "partielle" totalement "immature". C'est pour cela que les adolescents boivent, fument, vomissent, salissent, cirent, exactement comme s'ils étaient des bébés! C'est parce qu'ils ont besoin d'aller chercher dans le passé les matériaux pour fabriquer du nouveau. Le prolongement de l'adolescence entraîne le prolongement de ces manifestations. Par exemple, l'anorexie / boulimie, en tant qu'épidémie, est quelque chose qui va surgir à ce point-là ». (p. 20)

« Il y a donc deux façon d'envisager la cure à l'adolescence: soit l'accent est mis sur l'identification, toujours trop facile, de l'adolescent, soit l'accent est mis sur le désir. à l'heure actuelle, le discours contemporain consiste plutôt à dire: " Renforcez toujours votre identification". Être adulte c'est avoir achevé la " formation " de cet ego fort. Á

partir du moment où le sujet est toujours inachevé, il présentera forcément un trouble d'identité. En effet, le moi fort exigé par la société est un moi susceptible d'avoir une identité changeante. Donc, du dehors on persuade le sujet d'adhérer à telle ou telle identité, ce qui le désangoisse alors même que le caractère instable de cette identité restaure l'angoisse ! » (p. 21)

Leguil F., « D'un gouffre l'autre », *Par lettre*, n°24, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes, 2008, n°24, p. 12-23.

« L'addiction est devenu un paradigme central comme si la pathologie était d'être affecté par une incapacité de mesurer correctement le rapport à la jouissance. Autrefois, quand il y avait un écart c'était dans l'écart par rapport aux idéaux de conduite, aujourd'hui c'est un écart par rapport aux idéaux de mesure. Ce qui fait que l'adolescence aujourd'hui se heurte non plus au poids de la censure, mais au poids de la norme. Il ne s'agit plus de se poser en se révoltant, mais de traiter cette obligation si un adolescent veut essayer de s'éloigner un peu de l'enfance qui jusque là dictait conduites et pensées ; il peut vouloir s'éloigner aussi bien de ce qui désormais gouverne le monde qui est la norme, la mesure et le chiffre, seuls capables, pense-t-on, de donner le contingentement correct de notre comportement. » (p. 18)

Marty M.-C (co auteure Pourtau A.), *Adolescents de l'illimité*, Lyon, Chronique Sociale, 2015.

« Face au désordre chaque adulte créé des filets de protection pour les corps : isoler l'agité, lui proposer une marche silencieuse, un tour de voiture, initier un match de foot pour les pieds qui piétinent [...] Réintroduire du temps dans l'espace rétracté du pulsionnel est indispensable, en acte, quand les mots n'y suffisent pas ». (p.14)

« Pris dans le discours moderne de l'évaluation de la norme, et du calcul des risques, les adolescents de l'illimité sont aujourd'hui l'objet de "signalements" et "d'informations préoccupantes" par les services sociaux. Ils mobilisent une surveillance accrue de leurs conduites à haut risque ; leurs jouissances sont traquées, évaluées, quantifiées, leurs comportements sont chiffrés [...] Mais les professionnels qui attendent de ces adolescents une demande d'aide, souhaitent leur transmettre une pédagogie du parcours de vie, ou encore tentent de les normaliser [...] Devant leurs manifestations aussi incompréhensibles qu'insistantes, les professionnels se découragent et démissionnent. C'est pourquoi les adolescents de l'illimité sont très souvent les enfants des mains-levées ». (p. 59)

Maugin Ch., « L'adolescence, une crise constructive ? », *Mental*, n°34, 2016, p152-156.

« On rencontre l'autre par toutes les manières qu'il soit. Aujourd'hui, les applications, *tinder*, *Facebook*, *what's ap*, *Snapchat*, etc., sont dans les objets connectés des jeunes. Ces propositions multiples, plurielles, favorisent les rencontres, bonnes ou mauvaises et renvoient le jeune à sa difficulté de renoncer ou non à la satisfaction pulsionnelle ». (p. 153)

Naveau L., « Addicts ou inventifs ? », *Accès à la psychanalyse, Bulletin de l'association de la Cause freudienne Val de Loire-Bretagne*, n°7, 2014, p. 13-18.

« Mais la psychanalyse lacanienne a pour boussole l'objet a et J.-A Miller écrit ainsi le mathème de la modernité : a (l'objet)>I (l'idéal). Ainsi la boussole se trouve-t-elle

dans l'objet plutôt que dans l'idéal. De même pour les adolescents, c'est cette boussole de l'objet qui fonctionne et qui, parfois, prend la place du partenaire et des idéaux mis à mal. » (p. 16)

« Si le rapport à l'objet technique peut être vécu sur le mode d'une addiction ou d'une pathologie, qui favoriserait un certain autisme des jeunes sujets qui s'y adonnent, en devenant leur partenaire électif aux dépens d'un partenaire en chair et en os, le réseau n'est-il pas aussi une tentative de solution face à cet autisme généralisé ? En inventant un usage original de l'objet, en le partageant, en l'adressant à l'Autre sous la forme d'un ensemble de relations ou d'amis, ne tente-t-il pas de réinventer un lien social, dont il a quelque chose à nous dire lorsque nous le rencontrons. » (p. 17)

Naveau L., « L'adolescent, son cercle et ses réseaux », *Adolescents, sujets de désordre*, Éditions Michèle, 2016, p. 139-154.

« D'autres adolescents, toutefois, branchés sur leurs objets, se passent bien volontiers de cette confrontation à l'autre en chair et en os. Ils satisfont à une jouissance qui les dépasse et les isole. Sont-ils, alors, "addicts ou inventifs?" » (p. 146)

« C'est un phénomène [l'usage des réseaux] que la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury a rangé sous la rubrique "Nom des pairs" comme répondant et détrônant, sur le plan imaginaire, celle de "Nom-du-Père", cette fonction régulatrice inventée par Lacan. Comme si ces nouvelles techniques ajoutaient de nouvelles ressources, plus imaginaires que symboliques donc, afin que se négocie la difficile transition entre l'enfance et l'adolescence. » (p. 150)

« Si le rapport à l'objet technique peut être vécu sur le mode d'une addiction ou d'une pathologie, qui favoriserait un certain "autisme" des jeunes sujets qui s'y adonnent, en devenant leur partenaire électif aux dépens d'un partenaire incarné, le réseau n'est-il pas aussi une tentative de solution face à cet autisme de la jouissance généralisée? » (p.153-154)

Poblome G., « Bon-heurts et mal-heurts dans la rencontre avec le sexuel », *Courtil en lignes*, n°20, juillet 2016.

« Il y a en somme un double exil , l'adolescent confronté à l'irruption de jouissance se trouve radicalement seul, sans Autre, sans guide. Quels en sont les effets ? Ils sont multiples : fugues, errances, provocations, troubles du comportement , passages à l'acte, prises de risque, mises en danger, angoisse, désarroi, déprime, ennui, solitude, honte... Autant de phénomènes symptomatiques qui sont l'index d'une rupture du lien à l'Autre , rupture de lien social mais qui pourtant , s'ils sont symptomatiques, n'en sont pas moins adressés à l'Autre . Un appel à l'Autre qui en même temps refuse toute réponse. »

« Dans certains cas, cette façon de dire passera par l'écriture . Nombre d'auteurs ont écrit à propos ou pendant l'adolescence . Et puis, c'est bien connu , l'adolescence est souvent le moment où s'écrit un journal intime . L'écriture, au-delà de la parole , tente de fixer la jouissance en trop qui fait irruption . Elle donne aussi la possibilité d'une invention, c'est ce que fait le poète. L'invention poétique introduit des décalages dans la jouissance. »

Roy D., « Protection de l'adolescence », *Tresses*, n°33, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne – Aquitania, 2009.

« Dans l'enfance, du fait de jouer la partie sous l'autorité des parents, cela fait promesse : promesse qu'à tout moment, vous allez pouvoir récupérer votre mise. La crise de l'adolescence repose sur la rupture inévitable de cette promesse et elle sera d'autant plus violente que les parents ou les éducateurs auront ramené leur autorité à eux-mêmes, alors qu'elle est tout juste le relais de l'autorité du signifiant, de la promesse que fait le discours à chaque petit d'homme : scilicet "tu peux savoir". La voie commune est alors celle que l'orientation lacanienne met en valeur, à savoir la voie symptomatique comme réponse du sujet face à ces métamorphoses, le temps de s'y faire. » (p. 17)

Roy D., « Jeunesse des ados », *Hebdo blog*, n°65, 20/03/16, <http://www.hebdo-blog.fr/jeunesse-des-ados>

« À défaut de cet effet de coupure – symptomatique le plus souvent –, qui localise la jouissance et la répartit dans les semblants du sexe, prolifèrent des mises en actes qui font coupures sur le corps ou qui nient toute coupure : scarifications, anorexie-boulimie, recours à des substances marquées d'interdiction. »

« Depuis toujours, au temps de la jeunesse, le parlêtre est une plaque sensible sur laquelle s'enregistrent toutes les crises du discours courant, crises dans la représentation, crises dans les modes de jouir. Aujourd'hui, le moment critique dans le social s'oriente vers un nouveau rapport à l'objet et au corps de l'autre plutôt que vers les idéaux. Les signifiants qui indexent ce nouveau rapport sont ceux "d'addiction" et de "harcèlement", sollicitant chaque "ado" à prendre position face à ces nouveaux réseaux. Avec les jeunes qu'il rencontre, un psychanalyste peut relever le pari de dégager les signifiants particularisés et les objets qui valent. »

Roy D., « La bêtise », *Adolescents, sujets du désordre*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 155-161.

« Au fond ce que nous appelons adolescence, c'est un temps de suspens de l'acte, un temps pour explorer ce bric-à-brac et s'avancer sans la garantie de l'Autre pour la réalisation de ses désirs et de ses idéaux, pour le choix de ses modes de jouir. C'est ce temps que notre société donne à la jeunesse, pour que l'acte qui les attend, soit suspendu. Les embrouilles à l'adolescence recueillent tantôt cette dimension de suspens de l'acte sous des formes diverses : inhibition, embarras, empêchement ; tantôt des phénomènes liés à son court-circuit, dans des moments de grande émotion ou de grand émoi : passage à l'acte ou acting-out. » (p. 158-159)

Solano-Suárez E., « Le refus des *Hikikomori* "I would prefer not to" », *La lettre mensuelle*, n° 326, mars 2014, p. 17-18.

« Notre siècle a vu apparaître un phénomène clinique stupéfiant [...] Un nombre de plus en plus croissant de sujets, adolescents et jeunes adultes, choisissent de vivre en retrait, enfermés chez eux pendant des mois, voire des années, se tenant en dehors du lien social. Ils ne font pas d'études, ils ne travaillent pas et refusent toute activité partagée avec un semblable. Et cependant, leur isolement extrême ne relève pas des catégories cliniques ou diagnostiques traditionnelles. [...] Ce genre de cas a attiré l'attention d'abord au Japon où on les a baptisés du nom d'*Hikikomori*. Le même phénomène s'est répandu ensuite [...] dans d'autres pays de notre "monde hyper civilisé" ». (p. 17)

« Une chose est certaine pour nous, à savoir qu'aucun *Hikikomori* ne ressemble à un autre. Les écoutant, au un par un, on pourrait avoir la possibilité de cerner pour chacun d'entre eux la logique singulière de leur enfermement. Mais force est de constater que ces sujets font symptôme, et symptôme relatif à l'impasse actuelle de notre civilisation dominée par les effets du discours de la science et du discours capitaliste. » (p. 17)

« Force est de constater que le phénomène *hikikomori* ne relève pas de la figure de l'anachorète de jadis mais nous confronte à la modalité empruntée par la solitude moderne où domine un solide appareillage avec les objets produits par la science. Tandis que le sujet se débranche de ses semblables et de tout lien social institutionnalisé, il reste enfermé dans sa chambre et branché à la télévision, à internet, aux jeux vidéo. Il n'a de contact que "virtuels", il ne fait ses courses que par internet, il ne vit que dans l'espace de *l'aléthosphère*, d'où il peut participer aux Forums et aux échanges avec ceux qui se reconnaissent comme lui, appartenir à la même catégorie. Dans cette perspective, il saute aux yeux que ces sujets affirment par leur mode de vie singulier un refus des impératifs sociaux dominants. Ils résistent de la sorte à l'emprise du discours du maître moderne qui voudrait que ça marche et que ça marche pour tous, tant sur le plan du travail scolaire que dans le champ du travail professionnel. Le phénomène *Hikikomori* fait alors symptôme, entravant la bonne marche de l'impératif de rentabilité, de production et d'efficacité. » (p. 18)

« Dans la logique de ce refus absolu, chaque *Hikikomori* incarne l'Un tout seul qui se *jouit*. Son partenariat exclusif avec les objets issus de la science le laisse à la merci de l'impératif de la voix et du regard. Il se *jouit* tout seul, appareillé aux gadgets pour se défendre du réel sans loi et du hors-sens du sexuel, tout en affirmant par son isolement extrême qu'il est le "au moins-un" qui s'exile de tout rapport. » (p. 18)

Stevens A., « L'adolescence, symptôme de la puberté », *Les feuillets du Courtil*, n°15, 1998, p. 79-92.

« C'est pour ça que le symptôme à la fin de l'enseignement de Lacan n'est plus considéré comme de structure fondamentalement symbolique, signifiante, ou comme venant à la place du père, mais plutôt comme relevant fondamentalement de la jouissance, comme mode de jouissance d'un sujet. »

« Les passages à l'acte sont une réponse classique au fantasme qui défaille. Lacan dans son Séminaire "L'angoisse" montre bien dans un tableau qui reprend inhibition, symptôme et angoisse que le grand barrage à l'angoisse c'est le symptôme. Lorsque le symptôme défaille, c'est le cas lorsque surgit un réel, on trouve l'acting-out ou le passage à l'acte selon les cas. Ils servent de derniers barrages à l'angoisse. On a alors le suicide contre l'angoisse, comme sortie de la scène pour éviter l'angoisse. »

T'es Sérieux ! (Ce que disent les autres psychanalystes qui ne sont pas de notre champ, artistes, politiques...)

Axe 1 : La construction de l'adolescence

Aichhorn A., *Jeunes en souffrance : psychanalyse et éducation spécialisée* [1925], Nîmes, Champ Social Éditions, 2002.
Préface de Sigmund Freud.

Deutsch H., *Problèmes de l'adolescence*, Paris, Payot, 1991.

« Beaucoup d'adolescents sont troublés par le fait que l'image que leurs parents leur donnent de la génération "Mûre" s'obscurcit en quelque sorte à leurs yeux lorsqu'ils ont découvert que les parents eux-mêmes se trouvent encore, dans bien des cas, engagés dans leur propre adolescence, celle-ci n'ayant jamais été achevée [...] Pour un observateur qui a été le témoin de trois régimes socialement et culturellement différents, c'est une expérience du plus haut intérêt que de tenter de déterminer le degré d'influence réellement exercé par des différences de conditions extérieures, sur des individus adolescents, en particulier dans la formation de groupes sociaux qui se constituent en général sur les base d'un développement physiologique identique ». (p. 5-7)

Dolto F et Dolto-Tolitch C., *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Paris, Hatier, 1989.

« L'adolescence, c'est la période de passage qui sépare l'enfance de l'âge adulte, elle a pour centre la puberté. À vrai dire, ses limites sont floues. Ce à quoi ça ressemble le plus, c'est sans doute à la naissance [...] L'adolescence, c'est comme une SECONDE NAISSANCE qui se ferait progressivement [...] Quitter l'enfance, faire disparaître l'enfant en nous, c'est une mutation ». (p. 13)

Freud, A., *L'enfant dans la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1968.

« J'admets qu'il est normal pour un adolescent d'avoir pendant très longtemps un comportement incohérent et imprévisible, de combattre ses pulsions et de les accepter, de les maintenir à distance et d'être débordées par elles, d'aimer ses parents, de les haïr, de se révolter contre eux et de dépendre d'eux [...] De telles fluctuations entre les opposés extrêmes paraîtront tout à fait anormales à tout autre moment de la vie ». (p. 265)

Forget J.- M., *L'adolescent face à ses actes ... et aux autres*, Paris, Érès, 2005.

« Le temps de l'acte est spécifique de l'adolescence puisqu'il s'agit pour un sujet de la mise en jeu de sa subjectivité dans la société [...] Les manifestations de l'adolescent peuvent se révéler être des symptômes de notre monde actuel et peuvent permettre d'en repérer quelques travers ». (p. 9 et 11).

Jeammet Ph, Corcos M., *Évolution des problématiques à l'adolescence*, Rueil-Malmaison, Doin, 2001.

« Il est aisé de percevoir à quel point le corps vient tout naturellement au premier plan à l'adolescence puisque le processus même de l'adolescence est intimement lié aux transformations physiologiques de la puberté, c'est-à-dire aux modifications du

corps et au passage d'un corps d'enfant à un corps devenu apte à agir les pulsions dans la double dimension de la sexualité et de l'agressivité.» (p. 18)

Huerre P., « Histoire de l'adolescence : rôle et fonction d'un artifice », *Journal français de psychiatrie*, n°14, 2001, p. 6-8.

« Si le mot d'origine lui-même, *adulescens*, existait déjà dans la Rome antique, l'analogie s'arrête là. Étymologiquement, *adulescens* signifie « celui qui est en train de croître » et ne se réfère à aucune catégorie d'âge en particulier. À Rome, seuls les jeunes hommes de 17 à 30 ans étaient ainsi dénommés et il ne s'agissait en aucun cas de pré-adultes ou de post adolescents. La citoyenneté leur était acquise à 17 ans et le droit de mariage dès la puberté. Les femmes, quant à elles, devenaient directement uxor, épouse, c'est-à-dire sans adolescence [...] L'usage du terme adolescence disparaît ensuite. Plus tard, tout au long du Moyen Âge, la population est divisée en enfants et adultes autour de l'âge naturel de la puberté. Les termes utilisés pour désigner les jeunes sont alors plus fréquemment liés à l'appartenance à un groupe ou à une condition sociale qu'à une tranche d'âge.[...] Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que le mot adolescence apparaît dans le vocabulaire de nos sociétés occidentales pour désigner les jeunes collégiens poursuivant leurs études et financièrement dépendants. C'est à cette époque que l'industrialisation prend son essor et que l'espérance de vie s'accroît. À peu près simultanément, un costume particulier à cet âge permet de distinguer les jeunes des enfants et des adultes, mais l'adolescence ne concerne encore alors qu'un nombre très restreint d'individus appartenant à la bourgeoisie [...] L'adolescence ne deviendra un terme générique, désignant toute une classe d'âge et utilisé aussi bien pour les garçons que pour les filles, que plus tard avec la généralisation de la scolarisation au XX^e siècle. En effet, adolescence et scolarisation évoluent conjointement ». (p. 6-8)

Sauvagnat F et Villerbu L., « Introduction », *Destins de l'adolescence*, Rennes, PUR, 1992, p. 7-9.

« Tout se passe en effet comme si l'adolescence était sans arrêt présentée comme une redécouverte d'une décennie à l'autre. Si les auteurs des années cinquante voulaient encore se rappeler qu'ils tiraient l'essentiel de leur savoir des travaux parus entre les deux guerres dans *Imago* ou dans la *Zeitschrift fur psychoanalytische padagogik* [...] On est en revanche frappé par le nombre d'études présentant comme une découverte récente des phénomènes déjà copieusement répertoriés. Tout se passe comme si l'adolescence nécessitait chez ses spécialistes un ressourcement continu, appelant une fraîcheur d'esprit à chaque instant renouvelée... Et pourtant, lorsque Freud était allé prononcer ses cinq conférences sur la psychanalyse au début de ce siècle, c'était bien à l'invitation de Stanley Hall, inventeur en quelque sorte de la notion même de crise d'adolescence ». (p. 7)

Winnicott D., *Aggressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Petite Bibliothèque classique Payot, 1984.

« On peut les voir former des groupes à partir d'analogies mineures et d'une certaine adhésion à un groupe qui dépend du lieu et de l'âge ? On peut les voir en quête d'une forme d'identification qui ne les déçoive pas dans la lutte qui est la leur, la lutte pour se sentir réel, la lutte pour établir une identité personnelle, pour ne pas s'installer dans un rôle assigné par l'adulte quitte à passer par tout ce qu'il faut vivre. Ils ignorent ce qu'ils deviendront. Ils ne savent pas où ils en sont et ils attendent. Parce que tout est en suspens, ils ne se sentent pas réels et cela les conduit à faire

certaines choses qu'ils sentent réelles et qui ne nous paraissent que trop réelles à nous, car la société en est affectée. » (p. 134)

Winnicott D., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

« Il n'existe qu'un remède à l'adolescence et un seul et il ne peut intéresser le garçon ou la fille dans l'angoisse. Le remède, c'est le temps qui passe et les processus de maturation graduels qui aboutissent finalement à l'apparition de la personne adulte. » (p. 399)

Cinéma

Dardenne J.-P et L., *Le gamin au vélo*, 2011.

De Pue P.-J., *The light of Enlightened*, 2016.

Rohmer É., *Conte d'été*, 1996.

Histoire

Thiercé A., *Histoire de l'adolescence et des adolescents [1830-1914]*, Belin, Paris, 1999.

« Prolonger l'innocence, prolonger l'enfance ; prolonger la tutelle pour mieux retarder, préparer et diriger la crise pour la maturité ; prolonger la crise dans le temps pour en atténuer les dangers en les diluant dans la durée : l' « art de prolonger » est le principe clé de la direction des adolescents au XIXe siècle » (p. 55)

Thiercé A., « L'invention de l'adolescence, *entretien avec Agnès Thiercé* », *Vacarme* n°33, 2005.

Entretien réalisé par Victoire Patouillard, www.vacarme.org/auteur31.html

Les révoltes lycéennes apparaissent dès la naissance des lycées, dès le début du XIXème siècle, posant bien évidemment la question de leur rapport au statut réservé aux élèves [...] Il s'agit de révoltes collectives, parfois très violentes, avec par exemple des barricades érigées dans les dortoirs, des maîtres battus, et même l'intervention de la force armée [...] Si j'emploie le terme générique de révoltes, les contemporains de ces mouvements, qu'il s'agisse des autorités universitaires (dont dépendaient alors les lycées) ou de la presse, parlent aussi de désordres, mutineries, insurrections, soulèvements, rébellions, troubles, affaires disciplinaires, émeutes, échauffourées... Les termes sont forts, violents, et peuvent parfois sembler disproportionnés à l'observateur du XXIème siècle. En fait, la plupart démarrent sous la forme de chahut : il est par exemple question de « refus d'obéissance », de « délits de murmure », de « regroupement » dans la cour. Mais les premières sanctions tendent le plus souvent à exacerber le mécontentement et la résistance. Parfois même une simple rébellion individuelle devient révolte collective, quand la sévérité de la sanction suscite la solidarité et l'insurrection des autres élèves ».

« Elles [les révoltes] sont dans leur grande majorité un rejet de la discipline scolaire et de ceux qui la représentent, en premier lieu le surveillant, cible principale des mutins, alors que les professeurs ne sont que très rarement visés. Les révoltes lycéennes sont indissociables du statut réservé aux élèves dans les établissements secondaires du XIXème siècle. Le régime disciplinaire, fondamentalement lié à l'image critique de l'adolescence, perçue comme un âge dangereux et dont il faut réprimer

les manifestations, est alors particulièrement rigide, la discipline infantilisante, la surveillance de chaque instant.

Outre ces révoltes disciplinaires, il y a aussi les révoltes religieuses, pour lesquelles il est parfois difficile de dire s'il s'agit de manifestations anticléricales ou du rejet d'une autre forme d'autorité. Elles se manifestent par exemple par le refus de chanter à l'office et la revendication de ne plus assister à la messe.

Enfin, il y a les troubles à caractère politique. Les grands événements du siècle suscitent des remous dans les lycées (1815, 1848, 1870). »

« C'est là une des toutes premières manifestations de la volonté des lycéens de s'organiser et de se donner des moyens d'expression démocratiques hors des cadres définis par les adultes. Sans doute les lois de 1881 sur la liberté de la presse sont-elles perçues par les élèves comme autant d'encouragements. Le premier numéro des *Droits de la jeunesse* paraît le 30 avril 1882 à la suite du congrès et reproduit à sa une le manifeste des lycéens. »

« La rupture du silence imposé par le règlement est le mode de contestation le plus répandu. Elle intervient, entre autres manifestations, dans près de la moitié des désordres : murmures, bourdonnements pendant les repas ou dans les mouvements ; cris, sifflets, vociférations, quelquefois injures et menaces ; chants à connotation politique comme *la Marseillaise*. Viennent ensuite les refus d'obéissance collectifs : refus de se soumettre à une injonction du maître, de se ranger, de rentrer en classe, de manger au réfectoire, quelquefois, rarement, de composer un devoir... Un autre mode de contestation est la fuite, depuis le lycée ou lors de la promenade. »

« Les révoltes de lycéens sont fondamentalement liées à l'image critique de l'adolescence et aux principes disciplinaires et pédagogiques que cette image motive. Les lycéens se révoltent contre les conditions qui traduisent ce statut. Dans le même temps, les mutineries lycéennes entretiennent l'image d'un âge critique. C'est pourquoi elles sont une source fondamentale pour l'historien de l'adolescence : elles sont inhérentes à la perception et à la direction de cet âge. »

« L'adolescence est perçue comme un âge difficile, ingrat, de bouillonnement, de passions, inachevé, indocile. Il est question de révolution, organique en premier lieu, d'« avènement de la sexualité », synonyme de vigueur, d'ardeur, de fougue, et partant d'indiscipline, d'esprit d'indépendance et de révolte. Face à cette image, le lycée est conçu comme un carcan disciplinaire visant à réprimer les manifestations de cet âge. La suspicion et la contrainte dominent les pratiques pédagogiques. »

Littérature

Rousseau J.-J., *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

« Nous naissons pour ainsi dire deux fois : l'une pour exister et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe [...] Jusqu'à l'âge adulte, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue : même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfants, les garçons sont des enfants : le même nom suffit à des êtres si dissemblables [...] Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements

fréquents, une continuelle agitation d'esprit rendent l'enfant parfois indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile : c'est un lion dans sa fièvre, il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné ». (p. 273-274)

« On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles et pédantesques sur les chimériques devoirs des enfants, et l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante et la plus difficile de toute l'éducation : à savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera surtout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle omise par tous les autres. » (p. 613)

Philosophie

Fleury C., « Dires croisés sur le courage. Entretien avec Cynthia Fleury », *Fragments, Brochure du Laboratoire du CIEN D'où tu me parles?*, Rennes, 2014, p. 17-25.

« D'abord je voudrais juste redire une chose par rapport à Wyll (rappeur français) : pourquoi je trouvais intéressant dans son texte d'avoir attrapé l'item *courage*. C'est que, classiquement pour parler de l'adolescence, on attrape ceux de révolte, de rébellion, de résistance. Je trouvais ça plus intéressant d'attraper celui de courage qui me paraît bien plus élémentaire [...] Oui bien sûr, il y a cette part de résistance mais il y a aussi cette part d'invention qui est consubstantielle au courage. Quand un adolescent s'arrête juste à la résistance [...] il n'en sort pas. Donc tout l'enjeu est de bien faire le pas de plus qui tout d'un coup permet de ressaisir et de construire son sujet. Je trouve ça très intéressant qu'un si jeune homme, dès 14 ans, ait compris que la résistance n'était pas une posture, que la résistance ne fournissait pas une assiette. Ce qui fournit une assiette, c'est le courage ». (p. 19)

Rap

Will (rappeur français) *Fragments, Brochure du Laboratoire du CIEN D'où tu me parles?*, Rennes, 2014, p.33.

« J'appelle ça l'âge du courage L'âge de la vie, l'âge des dérapages J'appelle ça l'âge du courage L'âge de choisir son personnage L'âge de se battre pour son âge L'âge d'avoir la rage Moi, j'appelle ça l'âge du courage C'est l'âge où tu t'essaies à toi, à tout, tellement de choses Que tu sais plus tu'es où. »

Socio

Le Breton D., « *La vie en jeu pour exister* », *L'adolescence à risque*, Paris, Éditions Autrement, 2002, p. 14-36.

« Dans nos sociétés occidentales, l'adolescence est un moment de rupture, de métamorphose, l'amorce d'une entrée délicate dans un âge d'homme ou de femme dont les contours sont encore loin de s'annoncer avec précision. L'enfance s'éloigne à la manière d'un paradis perdu et d'un temps encore sans équivoque. Une existence nouvelle se pressent aux formes encore indécises, mais attendues dans une certaine anxiété. Cette suspension chargée d'intensité entre deux étapes de l'existence est un moment de dépouillement des valeurs enfantines et d'approche progressive des rituels et des valeurs "adultes". » (p. 14)

Le Breton D., *Une brève histoire de l'adolescence*, Paris, Éditions Jean-Claude Béhar, 2013.

« L'adolescence est alors une terre inconnue chargée d'inquiétude, d'autant qu'elle amène la subversion au sein même des familles les plus honorables. La tâche est de comprendre cette période de l'existence créée par la transformation des institutions sociales, inédite dans son ampleur sociologique, et par les soucis qu'elle soulève au plan social, économique, pédagogique et politique. Pour la première fois dans nos sociétés l'adolescence se constitue en classe d'âge et forme une génération. La psychologie de l'adolescence naît en France (Ribot, Compayré, Mendousse, etc.) et ailleurs, elle noue alors des relations étroites avec la pédagogie pour mieux penser l'encadrement des élèves. Mendousse publie *L'âme de l'adolescent* en 1907, puis *l'âme adolescente* en 1927. M. Debesse, qui commence ses travaux dans les années trente, publie *La crise d'originalité juvénile* en 1937 où il cherche à comprendre la volonté de singularité du jeune, notamment au regard de ses parents. À ses yeux, "*l'adolescence toute entière n'est-elle pas une crise au point de vue physiologique comme au point de vue psychologique ? Les anciens ne l'ont-ils pas décrite comme l'ivresse spirituelle ? Écrivains et savants contemporains n'ont-ils pas été attirés par ce caractère tumultueux, éruptif du comportement juvénile*" (1941). La littérature voit émerger des figures d'adolescents ou de jeunes hommes au centre de romans marquants, en France, par exemple, *Claudine à l'école* (1900) de Colette, *Le Jean-Christophe* de Romain Rolland (entre 1903 et 1912), *Le grand Meaulnes* d'Alain-Fournier (1913), *le diable au corps* de R Radiguet (1923), *les Thibault* de R. Martin du Gard (1922 et 1940) *Aden Arabie* de P. Nizan (1938), des textes de Gide, les personnages de Gilberte et Albertine chez Proust, etc. Aux Etats-Unis les trois volumes de l'ouvrage de Stanley Hall : *Adolescence, its psychology ant its relation to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education* (1904), décrivent l'adolescence comme une période difficile liée au décalage entre les ressources du jeune et les impératifs de connaissance et de formation liés à la maturité sociale. Dans le contexte des transformations économiques, sociales et culturelles de la fin du XIX^e et du début XX^e siècle, la dimension multiculturelle de maintes villes américaines soulève la difficulté de l'intégration pour de nombreux jeunes en porte-à-faux entre des mondes. Hall décrit l'adolescence comme une période de malaise, d'ajustement délicat à une maturité sociale jamais tout à fait donnée. Les sociologues de l'Ecole de Chicago font entrer l'adolescence et la jeunesse dans l'histoire des sciences sociales, en s'intéressant surtout à la délinquance juvénile (F Trasher, *The gang*, 1927 ; C R Shaw, *The Jake Roller : a deliquant boy's own story*, 1930) ou aux conduites marginales (W. R Thomas, *the unadjusted girl*, 1923). Les travaux en la matière ne cessent de se renouveler au fil du temps avec le développement de l'interactionnisme symbolique (Lebreton, 2004). Curieusement, Freud n'accorde d'importance qu'à la puberté, il ne se soucie pas de l'adolescence. Il faudra attendre un article d'E. Jones en 1922, puis les travaux de Bernfeld, d'Aichhorn ou d'Anna Freud (Huerre) pour que la psychanalyse s'y intéresse ». (p. 50-52)

Bauman Z., *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Pluriel, 2010.

Axe 2 : Le temps des métamorphoses

Deutsch H., *Problèmes de l'adolescence*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Le processus de développement de l'adolescence s'accompagne de la perte des anciens objets avant que de nouveaux ne soient entrées dans la sphère émotionnelle. Des satisfactions, qui étaient jusque-là garanties à l'enfant dépendant et faible, en accord avec le principe de plaisir, déterminent à présent des réactions de déception et de frustration chez le jeune en cours de mûrissement. À la question : "Qui m'aimera à présent ?", il répond : "Moi-même" – autre stimulant au renforcement du narcissisme. » (p. 26-27)

« L'adolescence est un champ de bataille où s'affrontent différentes forces [...] Durant cette période, le moi de la personnalité adolescente éprouve le besoin pressant d'un support, alors que paradoxalement il doit tirer ce support de ses propres ressources. Contre des pulsions qui viennent de s'intensifier, il lui faut maintenir les vieilles défenses et en créer des nouvelles ; il doit consolider les acquisitions qu'il a déjà réalisées. La plus importante de ses tâches est l'effort qu'il doit fournir en vue de la synthèse de toutes les identifications de l'enfance, tandis qu'elles s'élargissent et se multiplient. Couronné de succès, cet effort finira par déboucher sur la formation d'une personnalité enfin solide, dotée d'un sentiment subjectif d'identité, confirmé et accepté comme tel par la société ». (p. 33)

Dolto F., *La cause des adolescents*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988.

« L'adolescent, lui, passe par une mue au sujet de laquelle il ne peut rien dire. » (p. 16)

Klein M, Rivière J., *L'amour et la haine, le besoin de réparation* [1937], Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001.

« Au cours de l'adolescence, les premières amitiés de l'enfant se transforme. La force des pulsions et des sentiments, si caractéristique de cette étape de la vie, provoque entre jeunes gens, particulièrement entre ceux du même sexe, des amitiés très intenses. Des tendances et des sentiments homosexuels, inconscients sont à la base de ces relations et conduisent très souvent à ses activités homosexuelles. Ces rapports constituent en partie une échappatoire devant l'attirance pour un autre sexe dont souvent, à cet âge, pour différentes raisons internes et externes, il est trop difficile de s'accommoder. » (p. 137-138)

Winnicott D., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

« Ceux qui s'occupent de la psychologie dynamique sont en général d'accord pour définir l'adolescence en fonction du développement affectif de l'individu.

Le garçon — ou la fille — de cet âge doit affronter les modifications de sa personne dues à sa puberté. Il — ou elle — parvient au développement de la capacité sexuelle et aux manifestations secondaires avec un passé personnel qui comprend entre autres, un système d'organisation des défenses contre l'angoisse, quelqu'en soit le type. » (p. 399)

Cinéma

Kechiche A., *La vie d'Adèle*, 2013.

Adèle, 15 ans, ne se pose pas de question : une fille ça sort avec un garçon jusqu'au jour où elle rencontre Emma, jeune fille aux cheveux bleus, avec qui elle vit une histoire d'amour charnelle et passionnelle.

Kury D., *Diabolo menthe*, 1977.

Frédérique et Anne, 15 et 13 ans suivent cette année des voies différentes, l'une s'éveille au désir d'un flirt et l'autre s'inventant un amoureux, se réfugie dans la lecture.

Sciamma C., *Bande de filles*, 2014.

Malgré ce que le titre laisse à imaginer, ce film est construit autour de la solitude d'un sujet et de sa tentative d'habiller cette solitude, un temps par le groupe. C'est le parcours initiatique de Marieme pour inventer son être de fille hors des règles de la cité jusqu'à sa sortie du champ de la caméra et de notre regard. Ici, la bande de filles est une solution provisoire qui aide le sujet face au réel des métamorphoses de la puberté.

Téchiné A., *Quand on a 17 ans*, 2016.

Damien, 17 ans, vit avec sa mère Marianne, médecin, alors que son père, militaire, est souvent à l'étranger en mission. Il est dans sa classe, le souffre-douleur de Tom, un jeune métis adopté, qui vit dans une ferme isolée en montagne. La mère adoptive de Tom tombant malade, Marianne décide d'accueillir Tom sous son toit pendant sa convalescence. Les rapports de violence des deux ados et l'attirance amoureuse de Damien pour Tom pourront-ils se transformer avec cette cohabitation contrainte ?

Danse

Bausch P., *Les rêves dansants*, 2011 (livre et DVD).

En 2008, Pina Bausch, reprend son spectacle *Kontakthof* qui met en scène le non-rapport entre les sexes non plus avec sa troupe mais avec des adolescents de 14 à 18 ans qui ne connaissent pas l'univers de la danse.

Linsel A., **Hoffmann R.**, *Les rêves dansants. Sur les pas de Pina Bausch*, 2010 (documentaire)

En 2008, Pina Bausch décide de reprendre son spectacle *Kontakthof*, avec des adolescents de 14 à 18 ans qui ne sont jamais montés sur scène et n'ont jamais dansé. Pour la chorégraphe, cette pièce est un laboratoire. Le film montre comment la découverte par ces jeunes de l'univers de la danse va de pair avec une découverte d'eux-mêmes, de leur corps, de leurs émotions, de leurs désirs, de leurs angoisses, de l'Autre sexe. Comment les corps se dégourdissent, la maladresse s'efface. Des personnalités s'affirment, des personnages apparaissent, qui ont déjà vécu beaucoup : l'amour, l'humiliation, la haine, la guerre, la discrimination, la perte...

Littérature

Dostoïevski F., *L'adolescent*, Paris, Folio/Gallimard, 1998.

Mc Cullers C., *Franckie Adams*, Paris, Stock, livre de poche, 1993.

Gide A., *La porte étroite*, Paris, Folio Gallimard, 1994.

« J'éprouvais un singulier malaise auprès de ma tante, un sentiment fait de trouble, d'une sorte d'admiration et d'effroi [...] Un jour de cet été – ou de l'été suivant, car dans ce décor toujours pareil, parfois mes souvenirs superposés se confondent – j'entre au salon un livre ; elle y était. J'allais me retirer aussitôt ; elle qui, d'ordinaire, semble à peine me voir, m'appelle : "Pourquoi t'en vas-tu si vite ? Jérôme ! Est-ce que je te fais peur ? " Le cœur battant, je m'approche d'elle ; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue.

" Comme ta mère t'habille mal, mon pauvre petit ... ! " Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante commence de chiffonner. " Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts ! dit-elle en faisant sauter un bouton de chemise. – Tiens ! regarde si tu n'es pas mieux ainsi ! " et, sortant son petit miroir, elle attire contre le sien mon visage, passe autour de mon cou son bras nu, descend sa main dans ma chemise entrouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant ... J'eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait ; " Fi ! le grand sot ! " – je m'enfuis ; je courus jusqu'au fond du jardin ; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché. » (p. 20 à 22)

Pennac D., *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2013.

« 13 ans, 1 mois, 2 jours. Je l'ai fait ! J'ai fait tomber le drap de mon armoire et je me suis regardé dans la glace ! J'ai décidé que c'était fini. J'ai fait tomber le drap, j'ai serré les poings, j'ai respiré un bon coup, j'ai ouvert les yeux et je me suis regardé ! JE ME SUIS REGARDÉ ! C'était comme si je me voyais pour la première fois. Je suis resté très long temps devant le miroir. Ce n'était pas vraiment moi à l'intérieur. C'était mon corps mais ce n'était pas moi. Ce n'était pas même un camarade. Je me répétais : Tu es moi ? C'est toi, moi ? Moi, c'est toi ? C'est nous ? Je ne suis pas fou, je sais très bien que je jouais avec l'impression que ce n'était pas moi, mais un garçon quelconque abandonné au fond du miroir. Je me demandais depuis combien de temps il était là. Ces petits jeux qui mettent maman hors d'elle n'effrayaient pas du tout papa. Mon fils, tu n'es pas fou, *tu joues avec tes sensations*, comme tout les enfants de ton âge. Tu les interrogues. Tu n'en finiras pas de les interroger. Même adulte. Même quand tu seras très vieux. Retiens bien ça : *Toute notre vie, il faut faire un effort pour en croire nos sens.* » (p. 22)

Rimbaud, A., *extrait de « Roman » Poésies*, Paris, livre de poche, 1972, p. 74-75.

On n'est pas sérieux quand on a dix sept ans
– un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants
– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, -la ville n'est pas loin,
À des parfums de vigne et des parfums de bière....

– Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,

Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix sept ans ! – On se laisse grise.
La sève est du champagne et vous monte à la tête.
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

Rousseau J.-J., *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 273-274.

« Nous naissons pour ainsi dire deux fois : l'une pour exister et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe [...] Jusqu'à l'âge adulte, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue : même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfants, les garçons sont des enfants : le même nom suffit à des êtres si dissemblables [...] Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit rendent l'enfant parfois indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile : c'est un lion dans sa fièvre, il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné ».

Socio

Le Breton D., « La vie en jeu pour exister », *L'adolescence à risque*, Paris, Éditions Autrement, 2002, p. 14-36.

« La crise de l'adolescence marque traditionnellement le heurt entre les potentialités et les désirs du jeune et le chemin plus étroit que la société lui propose de parcourir. L'entrée dans la vie est un moment d'épreuve et de renoncement au cours duquel le jeune forge son avancée tâtonnante vers l'âge d'homme malgré la sinuosité du chemin. La notion de "crise" rapportée à l'adolescence traduit essentiellement le contraste entre les aspirations du jeune et les possibilités de réalisation offertes par la société où il vit ». (p. 15)

Axe 3 : Filles et garçons, entre enfance et adolescence

Bentata H., « [Le féminin à l'adolescence](#) » *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, n°91, Paris, Erès, 2015, p. 41-48.

« Ainsi à s'en référer à ce que nous disent les adolescents des deux sexes parfois avec beaucoup d'hésitations et d'appréhensions, et plus volontiers entre personnes du même sexe, l'adolescence qui comprend la nécessité d'accéder à sa féminité ou sa masculinité, est un passage difficile, bien souvent chargé d'inhibitions et de craintes. Il semble que les difficultés [...] n'y soient pas symétriques car elles ne procèdent pas de la même origine. Une telle dissymétrie se comprend bien à se référer à la psychanalyse, au complexe d'Oedipe et particulièrement à sa suite, à savoir le complexe de castration ». (p.43)

Dolto F et Dolto-Tolitch C., *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Paris, Hatier, 1989.

« En BANDE on se sent bien, on a les mêmes repères, un langage codé à soi qui permet de ne pas utiliser celui des adultes. » (p. 15)

Gaspard J.-L., « [Passions adolescentes : la rencontre de corps](#) », *Cahiers de psychologie clinique*, n°33, Paris, De Boeck, 2009, p. 31-41.

« *Mais n'y a-t-il pas* à l'adolescence quelque chose qui résiste à ce traitement, notamment dans la vacillation qu'introduit la rencontre avec le partenaire? Soit, quelque chose d'inédit vis-à-vis de l'altérité et de l'autre sexe qui se doit – par le point d'appui que peut offrir le champ du symbolique ou la diversité des suppléances imaginaires – d'être subjectivé au travers de ce que nous considérons comme une forme spécifique et singulière de "traversée". Pour autant, il ne s'agira pas dans cette réflexion de donner force à la "pureté" des amours adolescents (pureté qui, dans ses racines infantiles, reste quelque peu problématique) mais plutôt de souligner le caractère parfois explosif voire subversif de la rencontre avec le partenaire, bien loin de la version colorisée (parfois plus vulgaire ou crue) des exhibitions sorts et lofts des séries télévisuelles. » (p. 32)

Horney K., « [Modifications de la personnalité chez les adolescentes](#) » *La psychologie de la femme*, Paris, Payot, 2002, p. 300-3017.

Mazoyer A.-V., « [Variations de la passion chez les adolescentes](#) », *Adolescence*, Tome 33, n°1, Paris, GREUPP, 2015, p. 61-74.

« Nous proposons d'analyser deux avatars de la passion chez des adolescentes — la jalousie et l'homosexualité –, attestant le difficile accès au féminin. Nous soutenons en effet que les modalités passionnelles sont des formations du féminin, dans son rapport contrarié aux autres polarités d'identité sexuelle que sont le masculin, le paternel, le maternel. Ainsi considérée, la passion n'en est pas moins une valeur structurante, participant à la construction du féminin, à l'initiation amoureuse - avec ce qu'elle a de ravageant - et à l'épreuve de réalité. » (p. 62)

Monzani S., « [Du sexe, de l'identité et autres transgressions du genre](#) », *Cahier de psychologie clinique*, n°45, Paris, De Boeck, 2015, p. 15-40.

« Il ne fait pas de doute que la pornographie est devenue populaire, que les changements de partenaires sexuels sont valorisés au nom de la liberté individuelle, que la prostitution est visible et facile d'accès etc... Il est d'autant plus surprenant de

constater qu'en dépit de ce net assouplissement des valeurs anciennes [...] légitimant dans le même mouvement les mutations exceptionnelles du couple et de la famille [...] le jeune individu contemporain fait preuve d'une étonnante "modération libidinale" ». (p.17)

Anthropologie

Jamouille P., *Les hommes sur le fil, La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La découverte, 2005.

« La dégradation des conditions de vie dans les lieux d'habitat stigmatisés, l'indifférence technocratique des institutions, les politiques locales anti jeunes, le sentiment d'être jugés négativement et rejetés alimentent les prises de risques extrêmes des adolescent et les tensions familiales [...] Classés à une place honteuse, ils se retranchent dans leurs propres territoires, entre pairs, hors du regard des adultes. Ils traînent en bas des bâtiments. les adultes leur reprochent leur vide de présent d'avenir, l'entente est difficile. Les jeunes sortent le plus souvent possible. Pour pouvoir habiter la cité, s'appropriier un espace, ils doivent nouer des liens avec l'environnement, entrer dans le groupe ». (p.37-38)

Jamouille P., *Fragments d'intime, amours, corps et solitudes aux marges urbaines*, Paris, La découverte, 2009.

Dans les espaces urbains marqués par la précarisation, les sphères de l'intime se fragilisent. Cet ouvrage explore la vie émotionnelle, affective et sociale de personnes d'origines, souvent marquées par l'épreuve de l'exil, dans un quartier chaud de "Bruxelles", où les relations hommes femmes, les quêtes affectives, et sexuelles sont d'une grande complexité.

Jamouille P., *Adolescences en exil*, Louvain LN, Harmattan, 2011.

Cette enquête de terrain porte sur le vécu d'adolescents en exil, adolescents migrants ou issus de l'immigration, qui vivent dans les quartiers marqués par la précarisation, du nord-ouest de Bruxelles.

Cinéma

Cailley T., *Les combattants*, 2014.

L'été d'Arnaud s'annonce tranquille. Tranquille jusqu'à sa rencontre avec Madeleine, aussi belle que cassante, bloc de muscles tendus et de prophéties catastrophiques. Il ne s'attend à rien, elle se prépare au pire. Jusqu'où la suivre alors qu'elle ne lui a rien demandé ? C'est une histoire d'amour. Ou une histoire de survie. Ou les deux.

Cabrera D., *Corniche Kennedy*, 2017.

Une bande de filles et de garçons parodent autour de la comédie du phallus sur fond d'un jeu dangereux, sauter de la corniche Kennedy à Marseille qui surplombe la mer.

Clark L., *Ken Park*, 2002.

Quatre jeunes Californiens de Visalia, après le suicide de Ken Park, sont diversement maltraités par leurs familles. (Wikipédia)

Coppola S., *Virgin Suicides*, 1999.

Dans les années 70 dans une ville du Michigan, les garçons n'ont d'yeux que pour les cinq sœurs Lisbon, inséparables. Lux Lisbon, 15 ans perd sa virginité avec Trip

Fontaine qui au petit matin a disparu. Les sœurs sont alors enfermées dans la maison familiale et choisiront de se suicider ensemble.

Gamze Ergüven D., *Mustang*, 2015.

En Turquie, cinq sœurs orphelines adolescentes sont privées du jour au lendemain de liberté et vont rester vivre à la maison qui va devenir peu à peu une usine à marier.

Hansen Løve M., *Un amour de jeunesse*, 2011.

Le ravage amoureux pour une jeune fille de 15 ans qui la pousse à vouloir sortir de la scène. Elle tombera amoureuse de son professeur d'architecture. Profession qui permet un bricolage pour tenir sa vie. Revient l'homme du ravage et le dédoublement de l'amour entre deux hommes se trame.

Kechiche A., *L'esquive*, 2004.

Krimo, quinze ans, partage un rêve parental fragile : partir en voilier au bout du monde. En attendant, il traîne son ennui dans un quotidien de cité, en compagnie de son meilleur ami et de leur bande de copains. C'est le printemps et Krimo tombe amoureux de sa copine de classe Lydia très occupée à répéter Le Jeu de l'amour et du hasard de Marivaux pour le spectacle de fin d'année du lycée. Introverti, mal à l'aise avec les mots et encombré de ses sentiments, Krimo décide de jouer dans la pièce pour séduire Lydia. Le film confronte la langue classique du XIX^e siècle au parler adolescent contemporain.

Miller S., *L'effrontée*, 1985.

Valse hésitation de sentiments entre admiration et déception d'une jeune fille solitaire.

Ozon F., *Jeune et jolie*, 2013.

Le portrait d'une jeune fille de bonne famille de 17 ans qui s'adonne à la prostitution, faisant du sexe son passe-temps.

Quillévéré K., *Un poison violent*, 2010.

La découverte du désir et de la sexualité au moment de l'effondrement de la cellule familiale d'une jeune fille que son éducation portait plutôt vers l'amour de Dieu.

Quillévéré K., *Suzanne*, 2013.

Fille mère à l'adolescence, Suzanne vit avec son père et sa sœur. La rencontre d'un jeune malfrat, « la dope au poison de l'amour », coup de foudre, désir aveugle, cavale jusqu'au seuil de la folie.

Ray N., *La fureur de vivre*, 1955.

Jim, quinze ans arrive dans une nouvelle ville et lycée. Rapidement, il se trouve au poste de police pour ivresse. Il va affronter Buzz, chef d'une bande lors d'un défi de vitesse et trouvera réconfort, puis l'amour auprès de Judy, ex-petite amie de Buzz.

Sattouf R., *Les beaux gosses*, 2009.

Deux garçons de 14 ans à la rencontre de l'autre sexe, entre drôlerie, angoisse et forfanterie.

Sauder R., *Nous, princesse de Clèves*, 2011.

À Marseille, des élèves du Lycée Diderot s'emparent de « La Princesse de Clèves » pour parler d'eux. À 17 ans, on aime intensément, on dissimule, on avoue. C'est l'âge des premiers choix et des premiers renoncements.

Sciamma C., *Tomboy*, 2011.

Laure fait croire qu'elle est un garçon ... mais Lisa en tombe amoureuse.

Sciamma C., *Naissance des pieuvres*, 2007.

Premières expériences amoureuses pour trois nageuses de 15 ans, entre hétéro et homosexualité.

Littérature

Adam O., *Comme les deux doigts de la main*, Paris, Médium École des loisirs, 2005.

« Le silence était épais, palpable. J'ai toujours pensé ça, que le silence n'existait pas, que le silence était un bruit bien particulier, insupportable et assourdissant, quelque chose de froid et sifflant à »l'infini. Je n'ai pas réussi à m'endormir après ça. »Le silence était trop profond et je sentais toujours »sa main dans la mienne, comme un souvenir précis et intense qu'il gardait un peu de son existence physique. » (p. 45)

Capote T., *La traversée de l'été*, Paris, Livre de poche, 2008.

Grady a dix sept ans et l'âme passionnée. Alors que ses riches parents vont passer l'été en Europe, elle se retrouve seule dans un New York vibrant sous la canicule. Délaissant le luxe de la cinquième avenue elle tombe amoureuse de Clyde, le gardien de parking. Ils s'aiment mais de façon différente. La nonchalance de Clyde et la fierté provocante de Grady vont les entraîner vers de dangereux précipices. (Quatrième de couverture)

Darrieusecq M., *Clèves*, Paris, Folio, 2011.

Ernaux A., *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux replonge dans l'été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie S dans l'Orne. Nuit dont l'onde de choc s'est propagée violemment dans son corps et sur son existence durant deux années. (Quatrième de couverture)

Gudule, *Regardez-moi*, Paris, Tribal Flammarion, 2001

« Et soudain, qui fend le groupe, la gueule enfarinée? Le beau Steph. –"Viens là, il me dit, faut que je te parle". On s'éloigne tous les deux, sous les sifflements, les rires les "hoouuu". Une fois seuls (!) Steph se racle la gorge, me regarde dans les yeux et déclare, après un coup d'œil au voyant rouge de la plus proche caméra (accrochée dans un arbre) : – J'aimerais bien sortir avec toi. Même si je m'y attendais plus ou moins, ça me fait un coup dans le ventre. je pique un fard. » (p. 48)

Gide A., *La porte étroite*, Paris, Mercure de France, 1959.

« Machinalement, j'acquiesçai de sorte que je ne pus voir Alissa seule. Mais la présence de cette enfant aimable nous servit sans doute; je ne retrouvai pas la gêne intolérable de la veille; la conversation s'établît bientôt aisément entre nous trois et beaucoup moins futile que je ne l'aurais d'abord pu craindre. Alissa sourit étrangement lorsque je lui dis adieu; il me parut qu'elle n'avait pas compris

jusqu'alors que je partais le lendemain. Du reste, la perspective d'un très prochain revoir enlevait à mon adieu ce qu'il eût pu avoir de tragique. »

Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

« Pourquoi, alors que j'étais un petit garçon, pourquoi n'en étais-je pas véritablement un ? Surtout pourquoi me comportais-je ainsi, les manières, les grands gestes avec les mains que je faisais quand je parlais (des gestes de grande folle), les intonations féminines, la voix aiguë. J'ignorais la genèse de ma différence et cette ignorance me blessait. » (p. 19)

Musil R., *Les désarrois de l'élève Törless.*, Paris, Le seuil 1960.

Socio

Clair I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Collin, 2008.

Dans le cadre d'une enquête dans les quartiers " cités " de la banlieue parisienne, une soixantaine de filles et de garçons, âgés de 15-à 20 ans, racontent leur entrée dans la vie amoureuse, ses déboires et ses félicités. (Quatrième de couverture)

Lagrange H., *Les adolescents, le sexe, l'amour. Itinéraires contrastés*, Paris, Syros, 1999.

Enquête sociologique — comment l'amour et la sexualité viennent ils aux adolescents? Y a t il eu une évolution dans leurs comportements par rapport à la génération de leurs parents qui avaient vingt ans en 1968? Qu'ont ils fait de cet héritage reçu? (Quatrième de couverture)

Axe 4 : Nouveaux éclats du corps

Littérature

Banks R., *Sous le règne de Bone*, Arles, Actes Sud, 1995.

Colette, *Le blé en herbe*, Paris, Flammarion, 1923 (première édition), 1994 pour l'édition Librio.

« Patienter, patienter...Phil se leva, gratta du bout de son espadrille la dune sèche perlée de petits escargots vides. Un mot détesté venait d'empoisonner sa sieste heureuse de lycéen en vacances, dont les seize ans vigoureux s'accommodaient d'oisiveté, de langueur immobile, mais que l'idée d'attente, de passive évolution exaspérait. » (p. 18)

« Oh ! Vinca, Vinca, je déteste ce moment de ma vie ! Pourquoi est-ce que je ne peux pas tout de suite avoir vingt-cinq ans ? [...] La hâte de vieillir, le mépris d'un temps où le corps et l'âme fleurissent changeaient héros romantique cet enfant d'un petit industriel parisien. [...] Tant d'années, encore, Vinca, pendant lesquelles je ne serai qu'à peu près homme, à peu près libre, à peu près amoureux ! » (p. 19)

« Les amants de seize ans n'admettent ni le changement, ni la maladie, ni l'infidélité, et ne font place à la mort dans leurs desseins que s'ils la décernent comme une récompense ou l'exploitent comme un dénouement de fortune, parce qu'ils n'en ont pas trouvé d'autre. » (p.30)

« Hier encore, il mesurait d'un cœur patient le temps au bout duquel Vinca lui appartiendrait. Aujourd'hui, pâli d'un enseignement qui laissait à son corps le tremblement et la suavité de la défaite, Philippe reculait de tout son être devant une image insensée... – Jamais ! » (p. 51)

« Les romans emplissent cent pages, ou plus, de la préparation à l'amour physique, l'événement lui-même tient quinze lignes, et Philippe cherchait en vain, dans sa mémoire, le livre où il est écrit qu'un jeune homme ne se délivre pas de l'enfance et de la chasteté par une seule chute, mais qu'il en chancelle encore, par oscillations profondes et comme sismiques, pendant de longs jours ». (p. 68)

Fraisse, N., *Marion, 13 ans pour toujours*, Paris, Calmann Levy, 2015.

Kerangal (de) M., *Corniche Kennedy*, Paris, Verticales, 2008.

« Illico s'agglutinent les uns aux autres, se touchent, se frottent, se bousculent, se font la bise – si fille-fille ou fille-garçon –, se tapent dans la main, paume sur paume, poing sur poing, phalange contre phalange – si garçon-garçon –, s'invectivent, exclamatifs, crus, juvéniles, agglomèrent leurs sacs, baskets, sandales, tongs, vêtements, casques, étendent leurs serviettes à touche-touche ou les disposent au soleil avec au milieu un lecteur radio pourri, deux ou trois litres de Coca, des paquets de clopes, alors les éclats de leur voix ricochent sur la pierre, rebondissent et s'entremêlent, clameur splendide, brouhaha qui les fusionne autant qu'il les fissure, éclate, mat et sec ». (p. 13)

« Puisque frimer précisément, tchatcher, sauter, plonger, parader, c'est ce qu'ils font quand ils sont là, c'est ce qu'ils viennent faire. La Plate est une scène où ils s'exhibent ». (p. 17).

« Eddy trouve qu'il n'y a rien de plus passionnant à cette minute que cette peau de fille, là, toute concrète, membrane qui palpite, absorbe et transmet, tissu qui capte et décongestionne, rien de plus troublant que cette peau. Il réagit, n'est pas dupe, se demande pourquoi cette fille chourave dans les sacs, il y a quelque chose qui cloche, il n'aime pas trop ces histoires-là, se méfie des tordues, vaguement inquiet, donc, ça ne correspond pas, mais précisément – on s'en doute –, cette torsion le mobilise. » (p. 45)

« Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un... go !, se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueillis soudain plus vivants et plus vastes dans un plus vaste monde.» (p. 48)

Némirovsky I., *Le bal*, Paris, Grasset, 1993.

« Quatorze ans, les seins qui poussent sous la robe étroite d'écolière, et qui blessent et gênent le corps faible, enfantin... ». (p.7)

« Elle avait quatorze ans, elle était une jeune fille et dans ses rêves, une femme aimée et belle... Des hommes la caressaient, l'admiraient ». (p. 9)

« Oh ! Mon Dieu, danser une fois, une seule fois, avec une jolie robe, comme une vraie jeune fille, serrée dans des bras d'homme » (p. 30)

« Brusquement, un étrange plaisir l'envahit ; pour la première fois de sa vie, elle pleurerait ainsi, sans grimaces, ni hoquets, silencieusement comme une femme... Plus tard, elle pleurerait d'amour, les mêmes larmes... ». (p. 39)

Wedekind F., *L'éveil du printemps*, Paris, NRF, 1974.

Socio

Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

« Tentation de faire de son corps un musée ou une salle d'exposition à usage intime. » (p. 103)

Axe 5 : Le savoir est un événement

Cinéma

Daranas E., *Chala, une enfance cubaine*, Mars 2016.

<http://publikart.net/6eme-jour-festival-de-biarritz-chala-une-enfance-cubaine-et-alias-maria/#pCerWZHbiSqvsv6Z.99>

« Chala, 12 ans, est un jeune cubain malin et débrouillard. Happé par la rue et la misère, son comportement pourrait l'amener vers le pire. Mais il peut compter sur la présence de son institutrice ».

Cantet L., *Entre les murs*, 2008.

François est un jeune professeur de français dans un collège difficile. Se soutenant de son désir de savoir et de transmettre, il s'engage auprès d'Esmeralda, Souleymane, Khoumba et les autres dans de stimulantes joutes verbales, comme si la langue elle-même était un véritable enjeu. Chacun de ses élèves, à sa façon, témoigne de la place du savoir pour lui et des effets et limites des liens qui se tissent avec leur professeur.

Littérature

Chamoiseau P., *À bout d'enfance*, Paris, Gallimard, 2005.

« Cela se produisit quand il délaissa les images pour errer dans les mots; quand il se révéla capable de ramener une phrase; quand il accéda un jour à la divination d'un paragraphe; quand il connut enfin l'irrésistible plongeon dans les remous d'une aventure. » (p.34)

Axe 6 : Symptômes dans la socialisation

Deutsch H., *Problèmes de l'adolescence*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Durant cette période de trouble intérieur, tandis que se déroule la lutte entre les forces opposées de l'action et de l'angoisse, parmi les agitations et les défaites, le chaos et la clarification, la joie et le désespoir, le développement du moi se poursuit. La sublimation figure parmi les contributions les plus importantes à ce développement. Certains adolescents augmentent leur capacité de sublimation et, au milieu des luttes intérieures, développent de nouveaux talents, une nouvelle créativité. Nous pouvons observer un talent poétique en quête de moyens d'expression d'une vie de l'imagination récemment intensifiée, du chagrin devant la fuite de l'enfance, d'un désir ardent de nouvelles satisfactions émotionnelles, né depuis peu etc. » (p. 21)

Klein M, Rivière J., *L'amour et la haine, le besoin de réparation* [1937], Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2001.

« Lorsque l'enfant devient un adolescent, sa tendance à adorer un héros s'exprime dans sa relation avec certains professeurs alors que d'autres peuvent être aimés, détestés ou méprisés. Ceci est un exemple du mécanisme de la séparation de la haine d'avec l'amour, un mécanisme qui apporte un soulagement, à la fois parce que la personne "bonne" est mise à l'abri et parce qu'il est satisfaisant de détester quelqu'un qui, dans notre esprit mérite d'être détesté. » (p. 134)

Winnicott D., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.

« L'adolescent est essentiellement un isolé. C'est d'une position d'isolement qu'il se lance dans ce qui peut aboutir à des relations entre individus et éventuellement à la socialisation. De ce point de vue, on retrouve dans l'adolescence une phase essentielle de la petite enfance, car le petit enfant est un isolé, au moins jusqu'au moment où il renonce au non-moi (*not-me*) et s'est établi comme un individu bien distinct et séparé – c'est-à-dire un individu qui peut former des relations avec des objets extérieurs au *self* et en dehors du champ de toute puissance [...] Les jeunes adolescents sont des isolés rassemblés, qui s'efforcent par divers moyens de former un agrégat en adoptant une identité de goûts. Ils peuvent se grouper s'ils sont attaqués en tant que groupe, mais c'est là une organisation paranoïde en réaction à l'attaque ; si la persécution cesse, les individus redeviennent un agrégat d'isolés ». (p. 400-401)

Cinéma

Bercot E., *La tête haute*, 2015.

Le parcours de Malomy de six à dix-huit ans, ses passages à l'acte et ses rencontres avec une juge pour enfants, un éducateur, une enseignante et Tess qui va devenir sa petite amie.

Clark L., *Kids*, 1995.

« Telly, un skater adolescent qui traîne dans les rues, a pour occupation favorite de dépuceler de très jeunes filles. Il se croit ainsi à l'abri de toutes maladies. » (Wikipédia).

Clark L., *Bully*, 2001.

« Dans l'État de Floride, une bande d'adolescents s'occupe comme elle peut, entre surf, drogue et sexe. Après avoir subi plusieurs années durant de constantes humiliations et violences de la part de son meilleur ami Bobby Kent, Marty Puccio, un jeune surfer, décide d'en finir »(Wikipedia)

Coppola S., *The Bling Ring*, 2013.

« Dans ce film, inspiré de faits réels, il est question du plus grand hold-up commis par une bande d'adolescents qui vole pour "communier avec les célébrités" et habiller leur corps pour trouver une valeur d'être. L'argent, le luxe, le show est ce qui lie leur bande. L'histoire nous est racontée à travers le témoignage de Marc, le seul parmi la bande à présenter une amorce de division suite aux évènements. »

Ce film pourrait être résumé par cette phrase de Lacan dans le Séminaire *Le sinthome*, p. 17 : « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il ya un dire. »

Reitman J., *Juno*, 2007.

« À 16 ans, Juno devient mère et cherche des parents pour son enfant. »

Van Sant G., *Elephant*, 2003.

S'inspirant du massacre de Columbine, GVS réalise un film sur les racines de la violence dans un lycée américain.

Littérature

Banks R., *Sous le règne de Bone*, Arles, Acte sud, 1995.

Banks R., *Lointain souvenir de la peau*, Arles, Acte Sud, 2012.

« Je vis à Miami Beach six mois par an. », déclare Russell Banks, « Un jour, dans le journal, je lis qu'une colonie de SDF campe sur le quai que je vois depuis mon balcon : des hommes jugés pour des crimes sexuels et à qui, après leur sortie de prison, on interdit de vivre près de lieux fréquentés par des enfants, donc à peu près partout. Ils campent donc ensemble, avec des bracelets électroniques : des parias dans une prison virtuelle, invisibles aux autres. Cela m'a bouleversé. Je peux très bien imaginer comment on en arrive là, être un gamin sexuellement perturbé qui se retrouve catalogué criminel sexuel et doit survivre dans la rue parmi de véritables pédophiles. Je connais le fils d'un ami qui, à 22 ans, a eu une liaison avec une fille de 15 ans : la police l'a arrêté alors que leur relation était très tendre. C'est à partir de tout ça que j'ai imaginé le Kid. »

Desarthe A., *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Stock, 2013.

« D'une certaine manière, la poésie me permettait de demeurer dans le solipsisme. je redoutais de m'échapper, je craignais de connaître le monde, je voulais rester en moi. Les adultes qui passent beaucoup de temps à se plaindre des adolescents, à les juger, les dénigrer, à les haïr, voient en eux des créatures hautement narcissiques. Seul le miroir existe, croient-ils. C'est une vision juste mais extraordinairement superficielle. Le désir de se rencontrer ne coïncide pas forcément avec le plaisir d'être soi, ni avec l'orgueil, ni avec la vanité. Il naît plutôt d'un questionnement angoissé sur le monde, d'un besoin de comprendre ce qui s'y produit et comment il fonctionne. » (p.63)

« Aussitôt ce roman terminé, j'achète (c'est sans doute la première fois que j'entre dans une librairie pour y acquérir autre chose qu'un cahier ou un stylo) L'Amant puis L'Amant de la Chine du Nord. Ma passion se poursuit. Je n'en parle à personne. Sauf à elle, à Marguerite Duras. Je lui écris. Je lui écris comme on écrit à quinze ans, en ne parlant que de moi. Je lui envoie des textes. J'en ris encore. J'attends une réponse et je n'en attends pas. Je l'aime comme on aime à quinze ans, avec une telle saturation du sentiment que le retour importe peu. » (p. 86-87)

Dorsan M., *Le présent infini s'arrête*, Paris, Pol, 2015.

« Bon, j'écris ce qui se passe dans mon service. Je travaille dans un appartement thérapeutique rattaché à un hôpital psychiatrique. [...] j'écris la souffrance de ces jeunes [...] je voudrais que l'on pense davantage à eux. Ces adolescents sont invisibles [...] terriblement vulnérables fragiles, si près de l'excision totale, ils sont à la marge ». Quatrième de couverture

Henri C., *De Marivaux et du loft*, Paris, Gallimard folio, 2006.

« Je voudrais que mes élèves trouvent ce bonheur là: jouer, interpréter, apprendre, ne pas comprendre, se perdre, rire, déchiffrer, entrer et sortir du labyrinthe. » (p. 80)

« Il me semble plutôt qu'ils (les élèves) vivent dans un incessant papillonnement de mots et d'images, se laissant traverser par un plaisir ou une détestation immédiate qui se renouvellent sans laisser de traces dans un autre rapport au temps qui ne leur permet peut-être pas de se construire vraiment comme sujets. » (p. 82).

Henri C., *Libre cours*, Paris, P.O.L, 2010.

« D'où peut donc venir cette origine [des langues]? [...] ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère qui leur ont arraché les premières voix.[...]. Voilà les plus anciens mots inventés et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. [...] Ces cris sont ceux d'une jeunesse malheureuse. la langue commence par l'impératif, la demande, l'appel bien avant d'être un système. Elle naît dans l'affect, la panique ou le désir et peine à s'émanciper ». (p. 70-71)

Lagrange H., *Qu'est-ce que l'adolescence ?*, Evreux, Sciences humaines, 2009, p. 209.

« Cela invite également à distinguer, au sein de la délinquance, des violences "pour voler" et des violences pour se faire reconnaître. »

Pajot C., « Quand les adolescentes se mettent à nu », *Magazine Elle*, Paris, Hachette Filipacchi, 8/4/16.

« Sur les réseaux sociaux, les jeunes filles subissent toujours la double injonction : il faut être sexy pour être populaire et admirée. Mais en même temps, en se comportant ainsi, elles deviennent responsables des insultes et des agressions sexuelles qu'elles reçoivent en retour. »

Socio

Le Breton D., « La vie en jeu pour exister », *L'adolescence à risque*, Paris, Éditions Autrement, 2002, p. 14-36.

« Le jeune se sent mal dans sa peau et mal dans son existence. Dans ce contexte de souffrance diffuse, les conduites à risque forment les épisodes d'un débat

tumultueux au cours duquel il cherche ses marques entre ses anciens repères et ceux qui s'annoncent ; il le fait de manière brutale sans trouver entre lui et le monde une étoffe signifiante qui lui rendrait moins rude le passage. » (p. 29)

« Ces conduites [à risque] sont une manière de jouer son existence contre la mort pour donner sens et valeur à sa vie. Á défaut de trouver en soi le jeu de vivre, il s'agit de se jouer de la mort comme on mise une dernière carte. » (p. 29)

Life-No life (Ce qui parle aux ados)

Bellocq, F, David Soussan D, Adams K, Cohen C., *Soda*, depuis 2011.

Soda est une série TV française de deux à trois minutes avec comme personnage principal, Adam, un ado ainsi que deux de ses copains.

Ball A., *True blood*, 2008 / 2014.

Sept saisons pour une série où à la suite de la mise au point d'un sang synthétique par des scientifiques japonais, les vampires envahissent le monde, tout en craignant d'être eux mêmes vidés de leur précieux sang.

Brittain J, Elsey B., *Skins*, de 2007 à 2011.

Série anglaise qui raconte la vie de lycéens souvent livrés à eux mêmes et confrontés à des addictions diverses et variées.

Chbosky S., *Le monde de Charlie*, Paris, LDP Jeunesse, 2015.

Au lycée Charlie est considéré comme un garçon bizarre, il reste dans son coin jusqu'à la rencontre avec Patrick et la jolie Sam qui lui font découvrir la musique, la fête et le sexe.

Collins S., *Hunger Games*, de 2008 à 2015.

Trilogie littéraire, adaptée au cinéma

Dashner J., *L'épreuve*, Paris, Pocket Jeunesse, 2012-2014.

Saga, portée à l'écran sous le titre Le Labyrinthe (Wes Ball)

Garcia K et Stohl M., *Sublimes créatures*, Paris, LDP jeunesse, 2014.

Une fille dont il a longtemps rêvé arrive en chair et en os dans son lycée, mais il savait que d'elle surgirait une malédiction, et que cet amour était perdu d'avance.

Kawahara R., *Sword Art Online*, 2015 (France).

La série *Sword Art Online* se déroule dans différents jeux vidéo de réalité virtuelle, un game over qui peut entraîner la mort...

Kohan J., *Weeds*, de 2005 à 2012.

Série américaine.

Mead R., *Vampire academy*, Paris, Castelmores, 2010.

Série en deux fois six tomes : Rose, dix sept ans, dhampire, vit une histoire d'amour avec son instructeur, tout en ayant un lien indissoluble et unique avec Lissa dont elle peut lire les pensées.

Meyer S., *Twilight*, Paris, LDP Jeunesse, 2011.

Histoire sentimentale et fantastique en 4 tomes de Bella Swan, humaine, de son petit ami vampire et de Jacob Black, métamorphe qui se transforme en loup garou. Adapté au cinéma.

Ôba T et Obata T., *Death Note*, Paris-Bruxelles, Kana, 2007.

Manga en 13 volumes, série adaptée à la TV et portée sur grand écran.

Pullman Ph., *À la croisée des mondes*, trilogie, 2007, Paris, Gallimard jeunesse.
Adapté au cinéma.

Roth V., *Divergente*, depuis 2011.
Série littéraire adaptée au cinéma.

Sattouf, R., *Les cahiers d'Esther*, Tome 1 et 2, Paris, Allary Éditions, 2016, 2017,
Depuis ses 9 ans Esther raconte son univers à Riad Sattouf qui est en a fait deux
BD. Il y a son père, prof de gym qu'elle adore, ses copines, Eugénie et Cassandre,
ses idoles comme Beyoncé, son frère, Antoine, 14 ans qui est au collège « et qui est
assez con, mais c'est normal pour un garçon »...

Tamaki M et J., *Cet été-là*, Paris, Rue de sèvres, 2014.
Chaque été, la famille Wallace, Rose, treize ans, et ses parents partent en vacances.
Rose y retrouve Windy, onze ans, qu'elle connaît depuis son enfance. La famille
traverse une crise, due aux tentatives infructueuses du couple pour avoir un second
enfant. Rose va connaître ses premiers émois en se sentant attirée par Duncan, un
jeune vendeur qui entretient une relation avec une fille plus âgée que Rose.

Thompson C., *Blankets manteau de neige*, Paris, Casterman, 2014.
Craig est né dans une famille modeste. Il vit avec ses parents et son petit frère dans
une ferme au fin fond du Wisconsin et reçoit une éducation stricte et religieuse. C'est
un enfant sensible, qui n'est pas armé pour les brimades subies à l'école, l'autorité
de son père Il se réfugie alors dans le dessin. Lors d'une classe de neige paroissiale,
il rencontre son premier amour Raina, une jeune fille dont l'histoire familiale n'est pas
simple non plus.

Zep., *Bienvenue en adolescence*, Tome 14, Grenoble, Glénat, 2015.